LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. GV1547
Shelf. .P75
1853 +2
UNITED STATES OF AMERICA.

NOUVELLE

MAGIE BLANCHE

DÉVOILÉE.

TOME II.

Les exemplaires non revêtus de la signature de l'auteur seront réputés contrefaits, et tout contrefacteur ou débitant de contrefaçons de cet ouvrage sera poursuivi suivant la rigueur des lois.

NOUVELLE

MAGIE BLANCHE

DÉVOILÉE,

PHYSIQUE OCCULTE,

ET

COURS COMPLET DE PRESTIDIGITATION,

CONTENANT

Tous les Tours nouveaux qui ont été exécutés jusqu'à ce jour sur les Théâtres ou ailleurs, et qui n'ont pas encore été publiés,

ET

Un grand nombre de Tours d'un effet surprenant, d'une exécution facile, et tout-à-fait inconnus du Public et des Professeurs;

OUVRAGE ENTIÈREMENT NOUVEAU,

Et le plus complet qui ait paru sur cette matière,

Par J.-N. PONSIN,

Ancien Professeur de Dessin du Lycée de Reims et Membre honoraire de l'Académie de l'Enseignement primaire.

L'homme est heureux quand il s'amuse,
Et quelquefois quand on l'abuse.

Library of Congress
1867
City of Washington

REIMS,

CHEZ A. HUET, RUE DE L'ARBALÈTE, 22;
CHEZ BRISSART-BINET, RUE DU CADRAN-SAINT-PIERRE, 4,
ET CHEZ L'AUTEUR, RUE DE VESLE, 105.

PARIS,

CHEZ ADOLPHE DELAHAYS, RUE VOLTAIRE, 5 ET 6.

1854.

GV547
.P75

Au commencement du premier volume, j'ai donné la raison de l'inutilité des planches dans la description que j'ai faite de pièces mécaniques qui servent dans la magie blanche. J'en ai dit assez pour satisfaire la curiosité des personnes qui désirent connaître la construction de ces machines, qui, d'ailleurs, ne peuvent être bien comprises qu'à la seule inspection. Pour les amateurs qui veulent posséder ces instruments, afin d'en faire usage, j'ai donné les adresses des ouvriers qui les construisent, et, dans chaque tour que je décris, je donne le nom adopté de ces pièces, afin que les personnes qui voudraient se les procurer ne soient pas embarrassées quand elles en feront la demande.

Mon affaire, à moi, et ce à quoi je me suis engagé, c'est de faire connaître l'usage de ces machines et d'enseigner la manière de s'en servir. C'est à moi d'expliquer comment on exécute les tours auxquels ces instruments sont propres; ce qui n'est pas du ressort des ouvriers qui les confectionnent, de même qu'un con-

structeur d'objets de physique expérimentale fera très-bien une machine pneumatique, quoiqu'il ne puisse s'en servir pour démontrer les propriétés de l'air.

Vous voyez faire par un prestidigitateur un tour qui vous plaît; vous faites revenir la pièce mécanique qui sert dans ce tour, et vous trouvez, dans cet ouvrage, la manière d'opérer cette récréation qui vous a fait plaisir.

Pour suivre une marche réglée dans la description des tours dont je vais m'occuper, je passerai des plus simples aux plus composés, des plus médiocres aux plus brillants; j'indiquerai ceux qui auront la prestidigitation pour auxiliaire.

J'appelle *tours divers* tous ceux qui vont suivre, parce qu'ils sont indépendants l'un de l'autre, et qu'ils n'ont point de rapports directs entre eux, comme en ont les cartes, les gobelets, etc.

Je continuerai, comme dans les cartes, d'appeler *tours de table* les petits tours divers qui n'ont point assez d'importance pour être exécutés dans une séance sérieuse. Je commencerai par ceux-là, comme je l'ai fait pour les cartes. Ces petits tours ne tiennent pas à la prestidigitation.

TROISIÈME PARTIE

Contenant les tours divers, divisée en trois chapitres.

Le premier traitera des petits tours propres à être exécutés à table, pour s'amuser ; le deuxième sera consacré aux tours susceptibles d'être exécutés dans un salon, en séance donnée devant une assemblée nombreuse ; dans le troisième chapitre, il ne sera question que des tours de théâtre.

CHAPITRE PREMIER.

CHOIX DE PETITS TOURS DE TABLE OU TOURS DE SOCIÉTÉ.

SECTION I.

Tour mathématique avec deux dés.

Prenez deux dés et jetez-les sur la table ; comptez les points qu'ont amenés ces deux dés. Prenez-en un

des deux, n'importe lequel : regardez le point de dessous, et ajoutez-le au premier nombre. Rejetez sur la table ce même dé que vous tenez. Voyez le point qu'il donne, et ajoutez encore ce nombre à celui que vous avez déjà.

Maintenant, si vous regardez les points que présentent ensemble les deux dés restés sur la table, et que vous ajoutiez mentalement 7 à ce nombre, cette addition vous donnera le nombre pareil à celui que vos trois petites opérations vous avaient fourni.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

Après avoir montré aux personnes présentes comment il faut faire cette opération, une d'elles la fait secrètement, vous étant éloigné. Quand cette personne a fini et retenu le nombre que le hasard lui a fourni, vous revenez et vous jetez un coup d'œil sur les deux dés, que l'on n'a pas dû déranger.

Vous voyez le nombre que les points vous présentent; vous y ajoutez 7 mentalement, et vous annoncez ce total comme étant celui que la personne a réuni par ses trois opérations.

Bien que ce nombre varie sans cesse, vous n'avez jamais que 7 à ajouter à celui que donnent les deux dés restés sur la table à la fin.

SECTION II.

Etant à table, escamoter un couteau ou tout autre objet en feignant de l'avaler.

Assis à table, vous étendez sur vos genoux une serviette ou un mouchoir de poche, faisant en sorte que personne ne remarque cette disposition.

Vous proposez le tour par un colloque dans lequel vous empruntez le style des physiciens des rues, par exemple, dans ce goût, où le bon sens n'est pas le mérite dominant :

« Il n'y a pas que les autruches qui digèrent le fer, je puis me vanter de jouir de la même faculté. Du reste, c'est une chose toute simple pour certaine nature d'estomacs. Quand je suis en appétit, je pourrais avaler la boutique d'un maréchal, sans m'en sentir le moins du monde incommodé.

» Il y a beaucoup de personnes qui ne peuvent manger que par la bouche, et je crois même que c'est le plus grand nombre ; moi, j'ai cela de particulier, que je puis faire passer les aliments par toute autre voie, et, si je ne le fais pas ordinairement, c'est pour éviter le ridicule, parce que celui qui affecte de dédaigner les modes et de fronder les usages établis, passe pour un original, et on se moque de lui. Du reste, j'aime autant manger par la bouche, quoique ce soit

bien vulgaire; mais je n'y trouve ni inconvénient, ni difficulté.

» Comme vous n'êtes pas obligés de me croire sur parole, je vais vous donner un petit échantillon des facultés dont je viens de vous entretenir : les preuves sont tout, les propos ne sont rien. Voici un couteau (vous le tenez entièrement dans les deux mains fermées, les deux poings l'un sur l'autre); pour que ce couteau aille dans mon estomac, voulez-vous qu'il me passe par le nez, les yeux, les oreilles, la bouche, le front? »

Vous levez les bras pour toucher avec les poings l'endroit que vous nommez. Vous les rabaissez de suite sur le bord de la table; mais, toutes les fois que vous relevez les bras, il faut entr'ouvrir un peu le poignet de dessous, pour laisser apercevoir le couteau que vous avez dans les mains.

En prononçant cette dernière phrase : *Où voulez-vous qu'il passe?* vos mains étant sur le bord de la table, vous laissez couler le couteau sur vos genoux, sans faire le moindre mouvement des poignets.

L'endroit par où on veut qu'il passe étant indiqué, vous y portez les deux mains fermées, que vous ouvrez brusquement. Les spectateurs, qui croient toujours que vous teniez le couteau, sont frappés de cette disparition subite.

Cet escamotage étant terminé, vous dites : « Je crois qu'il s'est trompé de chemin, je ne le sens pas arrivé dans mon estomac. N'est-il pas allé, Monsieur,

se promener dans votre poche ? Non? Il est donc dans la mienne? »

Pendant que vous faites semblant de chercher dans votre poche, de la main droite, la main gauche s'empare du couteau, et vous terminez le tour, en disant : « Il n'est pas dans cette poche-ci, il est donc dans l'autre. » Vous feignez de l'en tirer, et vous le jetez sur la table.

Nota. — Ces mouvements des bras, que vous levez et que vous baissez en posant les poings sur la table, sont indispensables. Les spectateurs, voyant le bout du couteau dans vos mains chaque fois que vous levez les bras, sont tout-à-fait détournés des soupçons qu'ils pourraient concevoir, que vous le laissez tomber sur vos genoux.

SECTION III.

Faire sortir une liqueur de la pointe d'un couteau.

Ce petit tour est de bien peu d'importance, cependant il cause de la surprise quand il est fait avec une certaine intelligence. Mais la principale raison qui m'engage à le placer ici, c'est que je le crois très-peu connu.

Vous trempez un morceau d'éponge dans une liqueur quelconque, vous le mettez secrètement der-

rière votre oreille, vous relevez vos manches, et vous montrez vos mains pour faire voir aux spectateurs que vous n'y avez rien de caché. Vous prenez un couteau de table, que vous faites visiter. L'ayant repris et le tenant à pleine main, pour avoir occasion de vous saisir de l'éponge sans qu'on s'en aperçoive, vous dites que, toutes les fois que vous faites ce tour, qui est puisé dans la magie noire, vous avez une peur terrible qu'il ne prenne fantaisie au diable de venir vous serrer la gorge ou de vous emporter, et que, pour vous tranquilliser, vous priez quelqu'un de venir vous faire une croix sur le coude.

Les spectateurs qui, bien certainement, ne voudraient pas être privés de votre présence, vous rendent volontiers ce petit service. La personne qui s'en charge s'étant approchée, vous pliez l'avant-bras sur le bras, que vous levez un peu, et, en présentant ainsi votre coude, la main se trouve naturellement contre votre oreille, et très à portée pour prendre l'éponge.

La croix faite et l'éponge enlevée, vous déployez le bras, vous serrez un peu le poignet pour presser l'éponge contre le couteau. On voit aussitôt couler de la pointe de la lame la liqueur dont l'éponge était imprégnée.

Vous reprenez le couteau de la main gauche pour le poser sur la table, et vous vous débarrassez de l'éponge le plus adroitement qu'il vous sera possible, comme, par exemple, en la mettant dans votre poche, sous prétexte de prendre votre mouchoir pour vous

essuyer les mains, que vous auriez un peu mouillées dans l'opération.

SECTION IV.

Passe avec des grelots.

Vous placez à l'avance un grelot dans la manche du bras gauche, et vous en posez deux sur la table. Vous en prenez un des deux que vous escamotez, c'est-à-dire que vous retenez dans la main droite en feignant de le mettre dans la main gauche; vous laissez cette main gauche fermée, comme si vous teniez le grelot; vous secouez le bras en l'étendant. Les spectateurs, qui entendent sonner le grelot, s'imaginent que le son part de la main, et ne doutent pas qu'il n'y soit effectivement.

Vous prenez de la main droite l'autre grelot resté sur la table, vous étendez le bras, et, comme dans le tour de la pièce volante, vous faites un mouvement du poignet, comme si vous lanciez dans la main droite le grelot censé dans la main gauche.

On voit que ce petit tour tient à la prestidigitation. Pour le bien faire, il serait nécessaire de savoir un peu escamoter la muscade dans le creux de la main, car le grelot s'escamote de même. Cependant, si vous n'aviez

pas encore acquis cette adresse, et que vous voulussiez faire ce tour, vous placeriez le grelot entre le pouce et l'index de la main droite, en faisant le geste de le mettre dans la main gauche.

SECTION V.

Entourer et lier exactement un corps avec des cordes, qui tombent d'elles-mêmes comme par enchantement.

Demandez parmi les assistants une personne de bonne volonté. Quand elle se séra présentée, priez-la de se tenir debout, et, avec sa permission, vous lui plantez tout doucement, un peu au-dessus du nombril, un couteau dont vous enfoncerez la lame à six ou sept centimètres de profondeur, pour que le couteau puisse se tenir dans une position horizontale. Cette disposition est de rigueur pour mener l'expérience à bonne fin.

Si, par insouciance ou par scrupule, personne ne voulait se prêter à cette intéressante formalité, alors, vous prendriez une canne ou un bâton de chaise, ce serait absolument la même chose, et peut-être plus commode.

Le couteau étant donc fixé dans le bâton de la même

manière que vous l'auriez placé dans l'abdomen du personnage qui l'aurait bien voulu, vous prenez un cordon ou une jarretière, que vous tenez des deux mains. Vous posez le milieu du cordon au-dessus du couteau, et vous faites un tour autour du bâton, en ramenant les deux branches du cordon par-devant. Vous croisez ces deux branches au-dessus du couteau, et vous les rabaissez pour les croiser, cette fois, au-dessous du couteau. Vous reportez encore les deux bouts par-derrière, pour faire un deuxième tour. Les deux bouts étant ramenés par-devant, vous les tenez d'une main, et, de l'autre main, vous retirez le couteau. Aussitôt le cordon se dégage et se sépare du bâton.

Cette petite expérience est étonnante, car le bâton a été réellement entouré plusieurs fois.

Mais il importe de prévenir que, toutes les fois que vous croisez le cordon, il faut toujours continuer de mettre en dessus la branche du cordon que vous avez commencé de mettre sur l'autre. Vous vous tromperiez seulement une fois, que le cordon ne se détacherait pas. Cette observation fait tout le secret du tour.

SECTION VI.

L'écriture au tabac.

Je suppose que l'on ne sache pas encore faire prendre forcément la carte.

Vous aurez arrangé d'avance un jeu par dix-huitièmes. Vous faites prendre une carte, en faisant remarquer que vous laissez toute liberté de choisir celle qu'on voudra. Vous coupez à l'endroit où la carte a été prise, et, en jetant un coup d'œil sous le jeu, vous connaissez, par celle qui s'y trouve, la carte que l'on vient de prendre.

Vous allez chercher une feuille de papier blanc, que vous avez préparée dans un endroit un peu écarté, et avant que d'apporter cette feuille, vous écrivez vite, avec un bout de suif propre et bien net, dont vous aurez eu soin de vous munir, le nom de la carte prise. Vous présentez à une personne cette feuille de papier, qui paraît d'un blanc intact. Vous priez cette personne d'écrire le nom de la carte que l'on vient de prendre. Elle vous répondra naturellement qu'elle ne le peut pas, n'ayant ni plume ni crayon; alors vous dites : « Mais, Monsieur, on peut se passer de tout cela quand on peut disposer d'une prise de tabac. » Vous en prenez une, que vous jetez sur le papier, et le nom de la carte paraît tout-à-coup en caractères très-visibles.

SECTION VII.

Se rendre invisible à une nombreuse assemblée, en se présentant devant elle à visage découvert, sans être masqué d'aucun corps, et ayant un flambeau à la main.

Il n'est pas nécessaire, pour se rendre invisible, d'avoir l'anneau de Gygès, à l'aide duquel ce perfide favori enleva d'un seul coup, au pauvre roi Candaule, la vie, le trône et la femme.

En vous proposant mon secret, ne pensez pas que je veuille vous parler du procédé qu'emploient certains débiteurs à l'égard de leurs créanciers ; ce moyen est trop vulgaire et n'a rien d'étonnant. Voici celui que je donne.

Lorsque vous voudrez faire cette expérience devant une assemblée, faites retirer toutes les lumières qui seraient dans le salon où se trouve cette assemblée : il faut que l'obscurité soit complète.

Vous aurez un vase demi-sphérique, de n'importe quelle matière, pourvu qu'elle soit opaque.

Vous tiendrez ce demi-globe par sa base, et de façon à ce que le plan de son ouverture soit dans une position verticale.

Au bas de cette ouverture, un peu dans la concavité, fixez une lumière de chandelle ou de bougie. Entrez dans le salon, en tenant le vase contre vous.

Le corps de ce vase vous enveloppera d'une ombre qui vous rendra tout-à-fait invisible. Cette ombre paraît d'autant plus noire, que la lumière vient frapper les yeux des spectateurs.

SECTION VIII.

Merveilleuse apparition de trois stigmates dans la main.

Il faut être circonspect sur la foi des annonces ; en voici une preuve.

L'intitulé de cette section vous promet quelque chose de curieux, d'extraordinaire, et il n'est question que d'un tout petit tour que je ne mets ici qu'en raison du peu de personnes qui le savent, et de ce que, d'ailleurs, j'ai vu qu'il étonnait ceux devant qui on le faisait sans qu'ils puissent en deviner le moyen.

Sur une surface derrière laquelle on peut mettre la main, telle qu'une table, une cloison, une porte, etc., on fait tracer à la craie trois petites barres. On montre l'intérieur de la main, pour faire voir qu'il n'y a aucune marque. Les trois barres faites, je suppose sur une table, on place la main dessous, en recommandant de frapper sur ces trois petits traits, et, aussitôt, on démasque sa main, en faisant voir les trois barres qui y sont parfaitement imprimées.

Voici le mystère : avant de proposer le tour, on fait, avec de la craie, une marque bien appuyée sur chaque ongle des trois doigts du milieu, et, au moment où quelqu'un frappe sur les trois petites barres tracées sur la table, on ferme la main en serrant fortement, et on la rouvre en faisant couler les ongles contre la paume, mouvement qui imprime parfaitement les trois marques de craie dans la main, dont on ne voyait pas le manége, puisqu'elle était cachée par la table.

SECTION IX.

Singulière manière de jouer aux dominos.

Rien de plus plaisant, pour les initiés, que de voir la surprise des témoins de cette manière de jouer, parce qu'on joue en posant le dos en dessus.

En effet, voir deux personnes jouer aux dominos, posant les points en-dessous, entendre dire : *Je passe, allez toujours, j'en ai, je bouche le jeu;* et, la partie étant finie, voir qu'en retournant les points, ils se rapportent tous et coïncident parfaitement ensemble, cela a quelque chose d'étonnant et de mystérieux.

Si quelqu'un, parmi les spectateurs, soupçonne que les dominos sont marqués de façon à faire connaître les points qu'ils portent, on désabuse ces personnes en

les priant de fournir elles-mêmes le jeu, et en continuant de jouer avec ces nouveaux dominos.

Le moyen de faire cette partie n'est certes pas bien sorcier. Les deux joueurs sont d'intelligence. Celui qui pose le premier avertit son partenaire du nombre de points que porte son domino, en lui marchant sur le pied, sous la table, autant de fois qu'il y a d'unités. Je suppose qu'il ait posé le double-quatre, il donne avec son pied quatre légers coups rapides sur le pied de son compagnon; il observe un petit temps d'arrêt, et recommence à donner encore quatre coups. L'autre est prévenu par cela que le domino posé est le double-quatre : alors il pose quatre. Si c'est, par exemple, le trois-quatre, il donne à son partenaire, à son tour, trois petits coups avec le pied. L'autre joueur sait de suite qu'il a du trois à poser. On finit ainsi la partie, en s'avertissant réciproquement, par le même moyen, des points que l'on vient de poser; ensuite on retourne les dominos sur place, pour faire voir qu'il n'y a point d'erreur.

Il est bien entendu qu'on prend, comme à l'ordinaire, ses sept dominos dans sa main.

SECTION X.

Nouvelle manière de magnétiser, qui réveille au lieu d'endormir.

Cher lecteur, je crois que je suis abandonné de Dieu, puisque je ne puis résister à la tentation de vous initier dans un secret vraiment infernal; oui, infernal, car ce ne peut être que le diable qui en soit l'inventeur, et, tout en vous donnant cette preuve de mon amitié satanique! j'éprouve de terribles inquiétudes sur le repos à venir de ma conscience, parce que, si l'humanité n'est pas votre vertu dominante, je me vois exposé aux malédictions d'une infinité de victimes qui feront sans doute de moi un réprouvé. Mais à la garde de Dieu! le sort en est jeté, je me risque. Ecoutez des conseils qui vous attireront bien des tribulations, si vous en faites usage.

Adressez-vous à quelqu'une de ces femmes complaisantes qui pourra vous procurer une de ces jolies créatures, à la taille svelte, à l'œil fin, au pied mignon, plus délié cent fois que celui de la favorite en titre du maître absolu du Céleste-Empire, intéressante enfant du génie, à qui nous devons la forme élégante de nos vêtements, et que l'indocte vulgaire appelle prosaïquement une aiguille.

Lorsque vous serez en possession de ce joli bijou

d'acier, passez-lui dans l'œil un de ces généreux conducteurs qui, grâce à la fille de Minos, sauva la liberté et la vie à Thésée dans le labyrinthe de Crète, et que je nommerai, en faveur de ceux qui ont négligé l'étude de la mythologie, un long bout de fil ; il doit être en soie noire, et, comme il faut qu'il soit double, vous joindrez les deux bouts ensemble.

Cette noble et importante opération terminée, choisissez un siége de prolétaire, car les sophas, les bergères, les fauteuils aristocratiques, etc., ne conviennent pas à notre expérience ; il faut une chaise de paille, et cette nécessité met les patriciens à l'abri de tout danger.

Au milieu de l'assiette de ce siége, au point où se réunissent les quatre angles formés par la disposition de la paille, plantez votre aiguille par la tête et enfoncez-la jusqu'à ce que la pointe soit de niveau avec la surface dans laquelle vous l'enfoncez; quant au fil, vous le cachez entre deux torons de paille, et vous laissez pendre les bouts.

Si vous tirez ce fil, vous verrez l'aiguille s'élever bien verticalement avec dignité et majesté, sans s'incliner à droite ou à gauche comme un solliciteur. La force de ce mouvement est telle, que l'on peut percer une brochure ou une main de papier.

Supposez maintenant qu'une personne soit assise sur ce siége, et qu'ayant fait parvenir le fil entre vos doigts, vous le tiriez peu à peu, avec mesure et prudence, pour faire fonctionner le gentil instrument ; il en résultera, pour la personne assise, une sensation

médiocrement agréable à cet endroit que nos lois civiles (ou sur la civilité) ne permettent pas de nommer, si ce n'est en parlant du fond d'un gobelet, de la profondeur d'une basse-fosse ou de la partie la plus délicate d'un artichaut.

On comprend bien que la personne ainsi affectée de cette impression inattendue se lève subitement, comme si elle venait de recevoir une commotion électrique, et si vous tirez vite le fil pour enlever l'aiguille, elle cherchera en vain la cause immédiate de cette impertinente familiarité.

Double embarras pour la déplorable victime de ce tour perfide; car, si on lui demande raison d'un petit cri aigu qu'elle n'a pu retenir, un certain respect humain s'oppose à toute réponse explicite; la langue s'embarrasse dans des monosyllabes tels que : « Mais... diable..... c'est que..... » Cependant, un geste significatif de la main, toujours immanquable en pareil cas, vient bientôt à son secours, en donnant l'explication *positive* que la langue se refuse à donner.

On peut faire cette plaisanterie peu chrétienne dans une assemblée de personnes réunies à table. En causant avec ses voisins de droite et de gauche, on amène la conversation à propos, pour leur dire que, par la seule volonté, comme dans le magnétisme, on peut électriser une personne qui serait éloignée de soi. « Cela n'est pas possible, vous répondra-t-on. — Faites-moi seulement le plus léger signe, quand vous voudrez en voir l'effet. »

On ne manquera pas de vous prendre au mot ; alors, vous tirez furtivement le fil qui, du siége préparé, aboutit dans votre main en passant sous la table ; et l'expérience a lieu au grand étonnement de ceux que vous aviez mis dans la confidence.

Pour donner une haute idée de votre puissance magique, il faut désigner la victime avec cette indifférence qui donne à croire que vous prenez la première venue.

Mais n'oubliez pas qu'il faut que la prudence guide la main qui tient le fil.

Je laisse ces petites récréations de table, pour passer à des tours plus intéressants.

CHAPITRE DEUXIÈME.

TOURS DE SALON,
PROPRES A ÊTRE EXÉCUTÉS DANS UNE SÉANCE DONNÉE DEVANT UNE NOMBREUSE ASSEMBLÉE.

Tous ces tours peuvent être exécutés sur un théâtre, et ils ont aussi cet avantage qu'on n'a besoin de l'aide de personne; ils tiennent généralement à la prestidigitation.

SECTION Ire.

Tour de la quille.

On donne à cette quille de huit à dix centimètres de hauteur; elle est double, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une quille massive et d'une creuse qui couvre la première et s'y ajuste parfaitement.

Ces deux quilles, vues séparées l'une de l'autre, doivent se ressembler tellement, que l'on n'y trouve pas de différence sensible. On comprend que, pour cela, il faut que la quille creuse soit tournée aussi mince au moins qu'une écaille d'œuf, et que le bois

qui sert à les faire toutes deux soit bien pareil pour la couleur et les accidents des veines. Cette identité des deux quilles est de rigueur ; car, vues isolément l'une après l'autre, on doit toujours les prendre pour la même.

Sur ces deux quilles, qui n'en représentent qu'une seule, étant renfermées l'une dans l'autre, on ajoute aussi un cornet de papier très-fort, qui les couvre entièrement. Ce cornet doit être arrondi à sa base, pour qu'il puisse se tenir debout.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

On pose la quille sur la table et on donne le cornet à visiter; on le reprend, pour en couvrir la quille, sous prétexte de faire voir qu'il l'enveloppe parfaitement, mais en relevant le cornet, que l'on serre un peu, on enlève avec lui la quille creuse, et on pose ces deux objets ensemble sur la table.

On prend alors la quille pleine, que l'on donne aussi à visiter.

On présente une pile de pièces de cinq francs, que l'on met sur la table et que l'on couvre de la fausse quille et du cornet qui la cache.

Sur la tablette ou gibecière de la table est préparée d'avance une pile de pièces semblable à celle qui est sous le cornet.

Vous dites que les pièces que vous venez de mettre

sous le cornet vont passer au travers de la table, à la manière de la foudre, qui, grosse comme une caque, peut cependant pénétrer et traverser les corps métalliques, sans qu'il y paraisse le moins du monde.

Vous passez une main sous la table, et en saisissez les pièces qui s'y trouvent; vous agitez les doigts de l'autre main au-dessus du cornet, en forme de commandement; en même temps, vous faites sonner les pièces que vous tenez sous la table, comme si elles tombaient, et vous les rapportez en dessus, près du cornet. Vous prenez la quille massive en disant que, par les mêmes voies, vous allez la faire passer sous le cornet, à la place des pièces de cinq francs. Vous la portez sous la table et vous la laissez. Vous relevez le cornet pour montrer la quille, que vous recouvrez. Vous continuez en disant que vous allez remettre les choses à la place où elles étaient d'abord; que ce second tour n'est pas plus difficile que le premier. Vous commandez à la quille de redescendre, vous prenez celle qui est restée sur la gibecière, et vous la rapportez sur la table. Vous ramassez les pièces, que vous reportez en dessous, et vous les laissez sur la gibecière, en leur ordonnant de passer sous le cornet. Vous levez ce cornet, en enlevant la quille creuse, et on revoit les pièces. On rapproche vers soi la main en action, pour laisser couler la fausse quille sur la gibecière, et on jette le cornet sur la table, en plaçant l'ouverture du côté des spectateurs.

SECTION II.

La petite boîte au mouchoir.

Voici un des plus jolis petits tours que l'on puisse faire; il n'est pas très-nouveau, mais je ne crois pas qu'il ait jamais été publié, et c'est ce qui m'engage à l'insérer dans ce chapitre.

La petite boîte qui sert dans ce tour n'est guère plus large qu'une pièce de deux francs. A son couvercle est pratiqué un double fond, collé sur une légère gorge, afin de laisser assez d'espace entre ce double fond et le fond propre du couvercle, pour qu'une petite pièce de monnaie puisse y être contenue et s'y mouvoir librement. Enfin, sur ce couvercle est placé un petit bouton qui n'est point fixé, parce qu'il faut qu'il s'enfonce un peu en appuyant dessus avec le pouce.

On enferme dans l'espace dont je viens de parler une petite pièce, que je suppose un centime, et qui reste toujours à demeure.

L'usage de cette boîte est de faire entendre ou non sonner la pièce enfermée. Si le bouton n'obstrue pas l'espace, la pièce sonne lorsqu'on secoue la boîte. Si on pousse le bouton avec le pouce, il vient presser la pièce et l'empêche de remuer; elle ne sonne plus.

Maintenant, il faut encore une deuxième petite boîte, toute semblable à la première, quant à l'extérieur seu-

lement; car, dans celle-ci, il n'y a ni pièce, ni double fond; elle est toute simple. Ces deux boîtes se ferment comme toutes les tabatières rondes.

Dans un mouchoir qui est à soi, on fait faire, dans un des coins, une petite poche pour y enfermer la boîte à la pièce. On laisse une ouverture pour y passer la boîte, qui doit y entrer un peu de force, afin qu'elle ne soit pas exposée à sortir seule en faisant le tour. On aura soin de se munir d'une petite lunette, quelle qu'elle soit, car ce n'est qu'une cheville dans cette récréation.

Voilà tout notre appareil établi pour ce tour. Il s'agit maintenant de nous occuper de son exécution.

Vous offrez la petite boîte simple à une personne, en la priant d'y renfermer secrètement tel objet qu'il lui plaira. L'objet étant placé dans la petite boîte que vous venez de confier, vous présentez le mouchoir, dans le coin duquel est enfermée la petite boîte à la pièce. Vous le tenez de la main droite, et par le coin où est la boîte. Prenant de la main gauche un autre coin, vous étendez le mouchoir en disant que vous allez envelopper dedans la boîte dans laquelle on vient de mettre secrètement un objet. Pour ne pas être gêné, vous transportez dans la main gauche le coin où est la boîte, pour avoir la main droite libre et pouvoir prendre l'autre boîte que l'on vous rend. De cette main droite, déjà en possession de la boîte simple, vous reprenez le coin où est la boîte à la pièce, et, en feignant de mettre dans le mouchoir la boîte qu'on vient de vous

rendre, vous placez celle qui tient au mouchoir, en gardant et en cachant l'autre dans votre main. Vous donnez à tenir, à travers le mouchoir, la boîte qu'il contient, et vous invitez à secouer, afin que l'on entende que l'objet mis dans la boîte y est toujours. En ce moment, vous dites que vous allez chercher une lunette magique, par le moyen de laquelle vous pouvez voir facilement, au travers du mouchoir et de la boîte, ce qu'on y a mis. Ceci est un prétexte pour avoir le temps et la liberté d'ouvrir la petite boîte, voir, prendre et garder ce qu'on y a introduit, et de mettre la boîte dans sa poche. Vous revenez avec la lunette dont vous avez parlé, et comme, dans certains tours, il faut un peu babiller, que cela est même nécessaire de temps en temps dans le courant d'une séance, mais à de longs intervalles, vous ferez un conte un peu bouffon, seul style qui convienne dans ce genre d'amusement, par exemple, à peu près de cette nature, et plus niais encore, si c'est possible.

« Vous ne seriez pas surpris de me voir deviner ce qu'on a mis dans la boîte, si vous connaissiez les admirables propriétés de cette lunette. Sa puissance de faire découvrir les objets de très-loin est sa moindre qualité, bien que merveilleuse. Par exemple, si je la dirige sur un groupe de monde distant de moi de cinq lieues et plus, elle me rapproche assez de ces personnes pour que je les entende parler. Par son aide, je lis dans l'avenir, comme je lirais une affiche de spectacle. Enfin, elle me fait voir aussi clair dans le cœur de l'homme

et de la femme la plus dissimulée, qu'au travers de l'eau la plus limpide.

» Ah! que je regrette que défunt Thésée n'ait pas eu une lunette comme la mienne! il aurait vu dans le cœur de son fils toute sa candeur et son innocence; et le pauvre Hippolyte n'aurait pas été houspillé par son papa, et il n'aurait pas été victime de la peur que fit à ses chevaux un gros vilain poisson qui leur fit prendre le mors aux dents.

» Mais, toute réflexion faite, il vaut mieux que les choses se soient passées comme cela; car nous aurions perdu deux beaux vers, si ma lunette eût été dans les mains de Thésée, puisque Racine n'aurait pas eu l'occasion de lui faire dire ;

Et ne devrait-on pas, à des signes certains,
Reconnaître le cœur des perfides humains? »

Après ce pathétique discours, vous ajoutez : « Je vais donc vous dire, après avoir regardé avec ma lunette, ce que l'on a enfermé dans la petite boîte : si c'est une bague, une pièce de monnaie, un châle, un manteau, etc. »

Vous feignez de regarder avec la lunette, et vous nommez l'objet que vous avez dans la main.

Vous reportez la lunette, et vous dites, en revenant : « Maintenant, il s'agit de prendre cet (on nomme l'objet) qui est dans la boîte enfermée dans le mouchoir, et cela, rien qu'en y touchant du bout des doigts. »

Après avoir une dernière fois fait sonner la boîte,

pour prouver que l'objet y est toujours, vous prenez la main de la personne qui tient cette boîte dans le mouchoir, vous la lui faites remonter doucement en disant : « Levez un peu plus, Monsieur, s'il vous plaît. »

Ce fait, de prendre la main de la personne, n'est qu'un prétexte pour avoir occasion d'appuyer le bouton de la boîte avec le pouce, afin que la petite pièce ne sonne plus.

Vous feignez d'enlever l'objet en pinçant le mouchoir, et vous le rendez à qui l'a prêté.

Vous aurez soin de faire secouer le mouchoir, pour prouver qu'il n'y a plus rien dans la boîte.

Vous continuez en disant : « Puisque j'ai escamoté cet (on nomme l'objet), je puis bien aussi escamoter la boîte. Monsieur, lorsque je frapperai du pied, vous lâcherez le tout, s'il vous plaît. »

A ce moment, vous cherchez dans le mouchoir un vide où vous puissiez pincer de chaque main un endroit où l'étoffe est simple ; car si vous la preniez en double, le mouvement serait manqué.

Lorsque vous frappez du pied, la personne lâche la boîte et le mouchoir que vous tenez ; vous écartez vite les deux mains, et la boîte vient se rendre naturellement dans l'une des deux.

Vous lâchez l'autre main, vous secouez le mouchoir, et vous faites observer qu'il n'y a plus rien, en disant : « Monsieur, je crois que la boîte s'est sauvée dans ma poche ; n'en soyez pas surpris, elle est accoutumée à prendre ce chemin-là. » Et vous retirez celle qui était dans votre poche.

SECTION III.

Sans raison apparente, faire venir à soi des objets que l'on jette sur une table.

Ce tour, dont le moyen est très-simple, ne laisse pas cependant que d'être assez agréable.

On fait tirer une carte; l'ayant mêlée avec les autres, on étale le jeu sur la table. On commande à la carte de sortir, et elle vient se rendre dans vos mains.

Vous donnez de suite cette carte à visiter, pour faire voir qu'elle n'a subi aucune préparation.

Vous empruntez une tabatière, une montre ou quelqu'autre objet. On le jette sur la table, et au premier appel, il vous obéit avec la plus grande docilité.

Il suffit, pour opérer ce miracle, d'avoir un fil de soie noir, très-fin, d'environ un mètre de longueur. Vous attachez une de ses extrémités à un bouton de la ceinture. L'autre bout est garni d'une petite boulette de cire que vous tenez dans les doigts de la main droite.

Cette boulette ne vous empêche pas de manier un jeu de cartes et d'en faire tirer une.

En reprenant cette carte, vous appuyez la cire en dessous, et vous la mêlez avec les autres. Vous étalez le jeu sur la table. Vous appelez la carte, en vous

baissant pour la prendre, et elle vient se rendre dans votre main, au bord de la table. Vous la prenez de la main droite, et la reprenant de la gauche pour la donner à visiter, vous détachez la cire que vous gardez dans vos doigts.

Vous empruntez une tabatière, que vous prenez de la main gauche, vous la reprenez de la droite, et, en la mettant sur la table, vous fixez la cire en-dessous. Il en est de même pour tout autre objet.

Il est à remarquer que ce transport des objets d'une main à l'autre, que j'ai dû détailler, bien que je sente combien ces répétitions sont fastidieuses, il est à remarquer, dis-je, que ce transport, qui est indispensable, est tout-à-fait naturel.

Il est aussi à remarquer que ce qui fait toute l'illusion de ce tour, c'est le mouvement que l'on fait pour prendre l'objet; car, comme on est obligé de s'incliner pour l'atteindre, et que, dans ce mouvement, le haut du corps s'approche de la table quand la ceinture recule, attire l'objet et le fait avancer, on semble aller vers lui dans le temps même qu'en sens opposé il vient vers vous.

SECTION IV.

Tour du Chapelet *perfectionné.*

Je vais parler d'un tour connu il y a bien deux siècles; mais je l'offre d'une manière tellement perfectionnée, que l'on pourra le regarder comme un des plus nouveaux.

On nommait ce tour le *Chapelet de la grand'mère.* Il est nécessaire que j'en rappelle l'explication.

Il se faisait avec trois boules ou olives de bois, qui étaient percées au milieu pour y faire passer un double cordon. On prend ordinairement deux passements d'égale longueur, on les plie chacun en deux, et on joint les deux extrémités pliées que l'on attache faiblement, soit avec un fil très-facile à rompre, soit avec un peu de colle; mais il faut que la jonction soit la moins apparente possible. Ces deux rubans ainsi préparés, étant tenus par les bouts, paraissent libres dans leur longueur, et ne laissent soupçonner entre eux aucune adhérence.

On enfile les trois boules dans ces cordons, que l'on donne à tenir par les deux extrémités. De chaque main de la personne qui les tient, on fait lâcher un des deux bouts, n'importe lequel. On forme un nœud simple, et on rend les bouts aux mains qui venaient de les abandonner.

A présent, si l'on empoigne ces trois boules et qu'on les tire à soi, elles se détacheront, et les cordons resteront dans les mains de la personne qui les tenait, et paraîtront libres, chacun, dans toute leur étendue.

Voilà le tour du Chapelet comme il a toujours été exécuté. Decremps y a fait un léger changement, en substituant des anneaux aux boules, tout simplement. Voici comme je fais ce tour :

Je me sers de clefs et d'anneaux. Quant à la disposition des cordons, elle est absolument la même.

Je prends les anneaux, je les enfile comme on le fait des boules, et de même qu'au tour précédent, je forme un nœud simple, en faisant lâcher un bout de cordon de chaque main de la personne qui les tient, et à laquelle je les fais reprendre. Ensuite, j'enfile les clefs tout simplement dans les cordons, sans autre formalité, et je rends à la personne le bout par lequel j'ai fait passer ces clefs.

Voilà donc maintenant les anneaux et les clefs enfilés dans les cordons ; mais remarquez bien que l'on ne peut dégager que les anneaux, lesquels étant retirés, les clefs restent toujours enfilées, mais ne sont plus nouées.

Ce qui fait le principal mérite de ce tour et ce qui le rend surprenant, c'est que l'on peut faire croire aux spectateurs qu'il vous est possible de détacher les uns et les autres, et cela par le moyen d'une équivoque. Ainsi, vous demandez à la personne qui tient les cordons, ce qu'elle veut, des clefs ou des bagues : si elle

demande les bagues, vous les tirez et les présentez. Si elle veut les clefs, vous tirez encore les anneaux en disant : « Eh bien ! Madame, je prends les bagues et je vous laisse les clefs, » qui effectivement lui restent. On ne peut soupçonner l'équivoque, puisque, dans l'un et l'autre cas, vous aurez pleinement satisfait à ses désirs.

SECTION V.

Joli tour de pièce de monnaie.

Le tour précédent m'a fait penser à celui-ci, à cause de l'équivoque, car la même va nous servir tout-à-l'heure, quoique le tour soit bien différent.

On aura une boîte en cuivre ou en fer-blanc, d'environ 12 centimètres de hauteur sur 5 de diamètre, ce qui lui donne une forme cylindrique.

Cette boîte se compose de trois pièces qui entrent l'une dans l'autre. La partie du milieu, celle qui entre immédiatement dans la boîte extérieure, a, comme celle-ci, un fond, et n'entre pas avec trop de facilité. Ces deux parties étant fermées, il doit y avoir entre les deux fonds assez d'espace pour qu'une pièce de cinq francs, enveloppée de papier, puisse s'y loger. La boîte du milieu est arrêtée par en haut, au moyen d'un

léger cordon plat, rabattu en dehors tout autour de son ouverture, mais laissant entre lui et le corps de la boîte un petit vide, pour que les bords de la boîte extérieure puissent entrer dedans : ce qui fait que ses bords sont cachés, et qu'on ne peut pas se douter que la boîte est double. En fermant les deux parties, c'est-à-dire, en mettant la boîte du milieu dans la boîte extérieure, le cordon, s'arrêtant sur les bords de cette dernière, empêche la boîte du milieu de descendre plus bas et de remplir le vide ménagé pour contenir la pièce enveloppée de papier.

La troisième partie entre dans la boîte du milieu, un peu à l'aise ; elle est un peu plus courte que les autres, c'est-à-dire qu'elle ne descend pas tout-à-fait sur le fond de la seconde boîte.

A cette troisième boîte il n'y a point de fond, mais c'est sur elle qu'est placé le couvercle qui est fixé par une soudure. Ce couvercle, qu'il conviendrait mieux d'appeler la tête de la boîte, est surmonté d'un bouton que l'on tire quand on veut ouvrir. Quand les trois boîtes sont fermées, c'est-à-dire quand elles sont l'une dans l'autre, ce couvercle déborde autour d'environ deux millimètres.

MANIÈRE D'EXÉCUTER LE TOUR.

Comme la deuxième partie de la boîte entre un peu de force dans la pièce extérieure, on la tire un peu d'a-

vance, afin de pouvoir l'ouvrir facilement quand il en sera besoin.

Dans le fond de la partie du milieu, vous mettrez, aussi d'avance, un papier plié qui doit avoir une forme ronde comme s'il contenait une pièce de cinq francs. Vous préparerez encore une petite feuille de papier toute prête à prendre, et toutes les dispositions seront faites.

En commençant le tour, on a une pièce de cinq francs cachée dans la main gauche. Et, pour disposer les spectateurs en faveur de votre tour, vous débutez par faire l'éloge de ce dernier de cette manière : « Messieurs, voici l'expérience que je regarde comme la plus précieuse de ma collection, parce que, quand je n'ai point d'argent, c'est par son moyen que je peux m'en procurer, en en soutirant de la poche d'autrui autant qu'il y en aurait, voire même tabatières, montres et autres bijoux, quand ils en valent la peine. Pour cela, je n'ai qu'à toucher la poche du bout des doigts, comme je vais toucher le fond de cette boîte pour en retirer la pièce de cinq francs que l'on va y renfermer. »

On en emprunte une que l'on fait marquer. On reprend cette pièce de la main droite, et on feint de la mettre dans la main gauche ; mais on l'escamote dans la droite, en montrant celle que l'on avait cachée d'avance dans l'autre main. Les spectateurs doivent croire que cette dernière pièce est celle qu'on vient de vous rendre après l'avoir marquée. Vous donnez

cette pièce à une personne qui n'a pas vu marquer l'autre, pour que l'on ne s'aperçoive pas de l'échange.

Vous présentez une feuille de papier à cette même personne qui tient la pièce, en la priant de l'envelopper dans le papier. Dans le temps, vous allez prendre votre boîte, vous l'ouvrez à l'endroit déjà disposé, et vous faites mettre la pièce enveloppée dans la boîte ouverte, qui est la boîte extérieure. Vous fermez, en enfonçant bien la partie que vous teniez de la main droite dans celle qui contient la pièce.

Vous donnez la boîte à la même personne. N'oublions pas que vous avez toujours conservé la pièce marquée dans la main droite.

La personne tenant la boîte, vous lui demandez ce qu'elle veut de ce qu'elle vient d'y mettre, savoir : la pièce seule ou seulement le papier. Si elle dit la pièce, vous feignez de la prendre en la tirant du bas de la boîte, et vous la lui offrez en faisant voir que c'est bien celle qu'on a marquée. Si elle demande le papier seulement, vous tirez de même la pièce, en disant : « Eh bien ! Monsieur, je ne suis pas le plus mal partagé, je prends la pièce et je vous laisse le papier, puisque vous le voulez. » La personne ouvre la boîte elle-même et n'y trouve que le papier, que l'on déchire pour prouver qu'il ne contient plus rien.

Elle ferait de même dans le cas où elle aurait demandé la pièce, qu'on lui donnerait, et en ouvrant la boîte, elle ne trouverait que le papier.

On n'oublie pas que cette personne qui ouvre elle-

même ne peut tirer que la partie qui entre aisément dans l'autre, qui est celle où est le bouton, et sous laquelle se trouve le papier seul.

SECTION VI.

Tour des grands anneaux que l'on fait voir séparément, fermés et bien soudés, et qu'on entrelace à la vue des spectateurs.

Des anneaux d'un métal très-fort, parfaitement forgés et soudés, que l'on engage l'un dans l'autre, et qu'on dégage de même aussi facilement qu'une baguette passe au travers d'un filet d'eau. Je conviens que cela doit troubler la sécurité des honnêtes gens, et que, ce moyen existant, il serait prudent que les autorités administratives recommandassent la plus sévère surveillance à tous les agents commis à la garde des malfaiteurs. Elles verront ce qu'elles jugeront à propos de faire quand j'aurai dévoilé ce secret d'après l'explication que m'en a donnée l'auteur.

Ces anneaux sont ordinairement au nombre de six ; ils peuvent être en cuivre ou en fer. Leur grandeur est variable, mais, terme moyen, on leur donne environ 20 centimètres de diamètre; quant à l'épaisseur du fil métallique dont ils sont faits, 7 à 8 millimètres suffiront.

De ces six anneaux, il y en a un seul d'ouvert, deux sont entrelacés et soudés; les trois autres sont séparés et soudés aussi. L'ouverture du premier est un peu plus large que l'épaisseur des branches dont ils sont formés.

On annonce ce tour en tenant les anneaux. Voici comment il faut les placer dans la main.

On prend d'abord l'anneau fendu, ensuite les deux anneaux engagés ensemble et soudés, et enfin les trois autres, de sorte que ces trois derniers soient les premiers à prendre de l'autre main.

On dit : « Voici six anneaux qui sont solidement soudés. » On les compte : 1, 2, 3, 4, 5 et 6. On les éloigne peu en les comptant, afin qu'on ne s'aperçoive pas qu'il y en a deux qui tiennent ensemble. On en prend un et on le présente au premier venu, en disant d'un air indifférent, comme si cette offre était superflue : « Visitez. » On en donne un deuxième à une autre personne, puis à une troisième, et on fait observer qu'ils sont bien soudés. Comme on vous voit prendre ces premiers indistinctement, on ne doute pas que, pour les autres, il n'en soit de même; et, vous adressant à une personne qui tient un anneau, vous la priez d'en prendre un de ceux qui sont encore dans l'assemblée et de l'entrelacer dans celui qu'elle a dans les mains. Tout en faisant cette invitation, vous prenez les deux anneaux qui sont engagés ensemble, et vous faites un mouvement comme si vous les entrelaciez, en disant : « Voilà comment il faut

faire. » Et vous les donnez à visiter, pour que l'on s'assure qu'ils sont consciencieusement fermés. En agitant ces deux anneaux, vous en faites couler un sur celui qui est fendu. On en prend un quatrième, on l'entrelace encore, et ainsi des autres, toujours en les faisant passer par l'ouverture de l'anneau fendu. On les retire de même par le moyen qu'on a employé pour les faire entrer.

Notez qu'on tient toujours le pouce sur l'ouverture de l'anneau fendu, et, soit pour les mettre, soit pour les retirer, les anneaux passent aisément sous le pouce, sans qu'il soit nécessaire de le remuer sensiblement.

Notez encore que, pour que l'on ne s'aperçoive pas du passage des anneaux, il faut les agiter beaucoup dans tous les sens, comme si vous cherchiez le moment favorable pour les engager ou les dégager.

Remarquez qu'avec le jeu de six anneaux, on ne peut plus présenter une chaîne passé quatre; alors, quand il y en a cinq et six d'entrelacés, on les montre en les écartant de différentes manières pour varier les figures que l'on présente.

Dans ce tour, chacun a sa facon d'exécuter. Il y en a qui doublent et même triplent le jeu des anneaux, ce qui en fait douze ou dix-huit. Alors, on peut faire de plus grandes chaînes et des figures plus variées; mais cela ne surprend pas davantage les spectateurs, et, selon moi, cette multitude d'anneaux ne sert qu'à mettre de la confusion et de la lourdeur dans l'exécution. Je préfère ce tour avec six anneaux seulement.

Si, cependant, on voulait le faire avec douze ou dix-huit anneaux, je ferai observer qu'il n'en faut jamais qu'un d'ouvert; mais il est indispensable qu'il y en ait deux d'entrelacés par chaque sixain.

J'ai encore une observation à faire relativement à ce tour : c'est que plusieurs prestidigitateurs ont cru le perfectionner en faisant fermer l'anneau qui doit rester ouvert, de la manière à peu près que l'on ferme les pendants d'oreilles. Cette innovation est plus gênante qu'utile, en ce que l'obligation dans laquelle on est d'ouvrir l'anneau avec le pouce, vous expose à vous pincer le doigt en ouvrant ou en fermant cet anneau, et que, d'ailleurs, cette opération, qui ne se fait pas toujours adroitement, donne un air d'embarras qui n'échappe guère à l'attention du spectateur. Du reste, pour peu que l'on sache faire ce tour, l'ouverture permanente de l'anneau ne peut jamais être soupçonnée des assistants; cette seule raison suffit pour prouver l'inutilité de cette précaution d'un anneau qui se ferme.

SECTION VII.

Excellent avis pour les personnes qui désireraient faire fortune en peu de temps.

Cher lecteur, je quitte pour un moment l'explication des tours; cette bagatelle doit céder le pas au

désir que j'ai de vous faire part d'une précieuse trouvaille qui, par hasard, s'est rencontrée dans mon cerveau. Vous faire cette confidence, c'est vous donner une grande preuve de mon désintéressement et de ma sympathie pour vous.

Si je ne vous ai pas fait cette communication plus tôt, c'est que la joie m'avait fait tout oublier; mais je saisis l'instant où la mémoire m'est revenue, et ma première pensée est pour vous.

Si, afin de pourvoir à vos besoins et à ceux de votre famille, vous êtes obligé d'exercer une profession, quittez-la vite, quelle qu'elle soit, car jamais elle ne vous offrira des chances de bénéfice aussi grandes que l'admirable moyen que je vais vous communiquer.

C'est, comme je l'ai dit, le hasard qui m'a fait naître cette lumineuse idée, et voici comment :

Il y a quelques jours, j'étais chez un ami pour y passer une soirée, en compagnie d'une vingtaine de personnes. On variait les amusements pour tuer le temps, comme on dit. Il se trouvait dans cette réunion un bon gros homme à nez rouge, à joues ballonnées, à physionomie rusée et joviale. On le disait possesseur d'une honnête fortune; il habitait la campagne.

Pour fournir ma quote-part d'amusement, je fis quelques tours de cartes qui étonnèrent excessivement ce brave homme. Il levait les mains au ciel et les laissait retomber sur ses deux genoux pour exprimer son admiration.

Le lendemain matin, je fus fort surpris de recevoir sa visite.

— Savez-vous bien, me dit-il, que je pense encore à tout ce que vous avez fait hier? Je ne comprends rien à toutes ces farces-là, et je ne tiens pas à les comprendre ; mais, mille canons ! ça m'a donné une idée.

— Laquelle ?

— Voilà. Quand on fait des choses comme cela, me suis-je dit, on doit pouvoir gagner à tous les jeux de cartes.

— Oh ! mais très-facilement, lui dis-je, pour voir où il voulait en venir.

— Ah ! que c'est agréable. Hé bien ! écoutez. Voulez-vous m'apprendre à gagner aux cartes ? hein !

— A quoi bon ? On n'a pas de plaisir quand on joue à coup sûr.

— Qu'est-ce que ça vous fait? Tenez, êtes-vous riche?

— Ma foi, non ! il s'en faut de tout, dis-je, étonné d'une pareille question faite ainsi à brûle-pourpoint.

— Hé bien ! je vous donnerai un moyen facile pour le devenir, si vous voulez m'apprendre à gagner aux cartes.

— Vous jouez donc souvent?

— Je ne fais que cela ; mais je ne gagne pas toujours, et j'enrage quand je perds ; je ne veux jamais perdre, quoi ! c'est mon idée.

— L'idée est heureuse. Vous voulez donc faire avec moi un échange de moyens, vous, en me donnant celui de faire promptement fortune, et moi, celui de vous faire gagner aux cartes ?

— Juste, c'est ça. Hé bien! ça va-t-il?

— Mais, pour que cela aille, il faudrait que je connusse votre moyen, afin de voir s'il peut me convenir.

— Ça vous ira comme un bas de soie.

— Mais encore.....

— Tenez, vous m'avez l'air d'un bon garçon, je vais vous dire mon secret, et vous me direz le vôtre après; mais, *motus!*

— Voyons.

— Ecoutez.

— J'écoute.

— J'ai spéculé sur les porcs.

— Les ports de mer?

— Hé! non : ce n'est pas ça. Je suis marchand de cochons, enfin, si vous l'entendez mieux.

— Ah! bon, je comprends. C'est un excellent commerce, et la preuve, c'est que l'on dit que vous avez amassé beaucoup de bien en peu de temps, ce dont je vous félicite.

— Je vous remercie. Oui, j'ai été heureux; mais on réussit toujours, quand on sait maîtriser la fortune.

— Comment?

— J'entends qu'il faut forcer la fortune à nous être favorable.

— Mais je ne crois pas cela facile.

— Plus que vous ne pensez. Tenez, nous voici arrivés au secret que je veux vous confier; mais, encore une fois, *motus!*

— C'est convenu.

— D'abord, vous saurez que c'est à Paris que j'opère et que je vends toujours mes bêtes au poids. Je les conduis à l'abattoir ; sortant de là, je leur fourre à chacune environ 6 kilogrammes de cailloux dans l'estomac. 6 kilogrammes à 50 centimes chacun, me donnent un bénéfice net de 3 francs, que je perçois sur les charcutiers qui m'achètent ma marchandise. Je vends, l'un portant l'autre, 20 animaux par jour, et voilà 60 francs de gain, en sus de celui que je fais selon les lois du commerce. Vous voyez qu'avec de l'économie, on peut prospérer dans ses petites affaires.

— Mais vos acheteurs doivent bien s'apercevoir de la fraude ?

— Oh ! que vous êtes bon. Sans doute que l'on m'en fait l'observation ; mais si l'on ne savait pas se tirer de là, il faudrait être bouché comme une bouteille de vin de Champagne, et on ne serait pas digne d'être marchand de cochons. Voici ce que je réponds à mes chalands : « Vous savez bien que ces animaux sont stupides et gloutons. Quand je reviens de la foire avec mon troupeau, je ne peux pas éviter de passer par des chemins remplis de cailloux, et les goulus, prenant ces cailloux pour des truffes, en avalent tant qu'ils peuvent. Aussi, me doutant bien de cela, et ayant à cœur de vous dédommager, je vous fais une diminution sur le prix que je vous vendrais sans cette circonstance ; car vous savez que je suis coulant en affaires, et que je vous fais toujours des concessions dans nos marchés. »

Et ces bonnes gens me remercient encore de ma loyauté. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Très-ingénieux, j'en suis émerveillé. Venez me voir dimanche, et je vous apprendrai à gagner aux cartes.

— A tous les jeux ?

— Sans doute.

— Ça va ; au revoir !

— Adieu !

Cette confidence, assez burlesque dans le fond et dans la forme, donna l'essor à mon génie, et comme Archimède, qui, en se baignant, trouva, par le déplacement de l'eau occasionné par l'immersion de son corps, la solution de ce fameux problème qui consistait à connaître à quel degré la couronne d'Hiéron était falsifiée, je trouvai tout-à-coup un moyen sublime de faire de la fortune une esclave soumise. Béni soit cent fois mon marchand de cochons, à qui je devrai sans doute une immortalité au moins aussi durable que celle d'Archimède !

Mon inspiration tomba sur l'or de la Californie et me suggéra le moyen d'en tirer le meilleur parti possible..... Mais permettez-moi, lecteur, de remettre à un autre moment le complément de ma confidence ; il me revient en mémoire quelques jolis tours que je vais fixer bien vite sur le papier, de peur de ne plus les retrouver.

SECTION VIII.

La danse des pantins.

On a souvent vu ce petit tour, qui est très-récréatif, et, comme je ne pense pas qu'il ait jamais été publié, je crois pouvoir l'insérer dans ce chapitre.

Les pantins qui servent dans ce tour sont tout simplement ceux que l'on trouve chez les marchands de jouets d'enfants; seulement, il faut façonner des deux côtés de la tête, deux petites cornes qui tombent verticalement le long du visage. Ces petites cornes servent de crochets pour suspendre les pantins à un fil dont il va être question. Placées le long du visage, comme il vient d'être dit, ces cornes n'ont rien d'étrange, parce que, pour les faire, on profite des boucles de cheveux, de fleurs ou de tout autre ornement dont on se pare ordinairement la figure. On les découpe avec des ciseaux.

Pour mettre en action le talent de Mademoiselle Colombine et de Monsieur Paillasse, on aura un fil très-délié de soie noire, à un des bouts duquel sera attachée une petite épingle de même couleur, et qui sera repliée en forme de crochet. Une boulette de cire ou de toute autre matière sera fixée à l'autre extrémité du fil.

On accrochera l'épingle d'avance sur le côté extérieur du genou gauche, et on tiendra la boulette dans

la poche du gilet, à droite. Cette boulette ne sert qu'à faire trouver facilement et maintenir le fil qui y est attaché.

On fait visiter les danseurs et on les reprend.

Pour ouvrir le bal, le chef d'orchestre, je veux dire celui qui dirige la danse, ne monte pas dans une tribune, comme cela se pratique ordinairement, mais s'assied sans façon sur le plancher, après avoir pris la petite boulette qu'il doit tenir dans la main droite.

Etant assis, il écarte les genoux, sur lesquels il fait passer le fil qui doit être un peu tendu. Dans la main où est la boulette, on tiendra aussi une baguette ou toute autre chose, comme un couteau, une clef, etc. Cet objet sert à battre la mesure dans le moment de la danse.

On prend la danseuse par les cheveux, bien que cela ne soit pas l'usage, et on la place entre ses jambes (à soi); on l'invite à se tenir debout, et elle se laisse aller par terre; on la relève, en l'engageant à ne pas pousser la timidité si loin. On la soutient un moment. Cette fois, elle se tient droite, mais un peu chancelante sur ses pieds, peut-être de honte de ce qu'elle vient de faire. Enfin, quelqu'un est prié de chanter ou de jouer d'un instrument, car on ne danse pas sans musique, et la danseuse, animée par les sons, s'acquitte de son rôle à la grande satisfaction *de l'aimable société.* On fait danser pareillement Messieurs Polichinelle et Arlequin, et même le seigneur Cassandre.

Les deux petites cornes qui sont de chaque côté de

la tête des pantins, sont un peu repoussées en arrière, ce qui fait qu'elles s'agrafent naturellement au fil quand on veut que les pantins restent droit.

Lorsque l'on fait de la musique, celui qui fait le tour et qui tient dans sa main un des bouts du fil, sous prétexte de battre la mesure en frappant sur le plancher, imprime au fil une continuité de secousses qui donnent des mouvements divers aux petites figures dont les cuisses et les jambes sont mobiles, ce qui occasionne à chaque moment des attitudes très-comiques.

Au théâtre, ce tour produit beaucoup d'effet, parce que les figures sont isolées sur la table, et paraissent absolument abandonnées à elles-mêmes. J'en parlerai dans le troisième chapitre, où il est traité des tours de théâtre.

SECTION IX.

Joli petit tour, très-mignon, très-coquet et saupoudré de la plus fine fleur de galanterie.

Un homme d'esprit et de sens a dit que la femme est notre nourrice dans l'enfance, notre amie dans l'âge mûr et notre compagne dans la vieillesse.

En effet, que ne devons-nous pas à la femme? Elle nous a mis au monde, à la vérité, et la vie n'est certes

pas un beau cadeau qu'elle nous a fait, car je pense que ce philosophe avait raison, qui a dit que, si l'homme, quel qu'il soit, pouvait voir, en naissant, tous les maux qu'il a à souffrir dans le courant de son existence, il voudrait rentrer dans le néant. Les jeunes gens comprendront cela plus tard.

Mais, en cela, si la femme nous a rendu un mauvais service, il ne faut pas le lui reprocher, car elle ne l'a pas fait sciemment, ni dans une méchante intention ; et n'oublions pas qu'en retour, elle a surveillé notre enfance, nous a donné la première éducation et nous a constamment prodigué les soins les plus tendres et les plus affectueux.

C'est donc pour lui payer mon tribut de reconnaissance que j'ai placé dans cet ouvrage quelques tours en sa faveur, et en voici un.

Ce petit tour n'est point connu, et je ne pense pas qu'on l'ait jamais vu faire.

Il faut avoir une petite boîte carrée, la même que j'ai décrite dans la première partie, article deuxième, chapitre II, section XX, page 160, à la différence que, dans celle qui sert pour ce tour, on ajoutera un double fond très-mince et d'un bois pareil aux deux fonds de la boîte. Ce double fond doit entrer aisément dans ladite boîte, afin qu'il puisse tomber avec liberté sur l'un ou l'autre des deux fonds de cette boîte en la fermant.

Il faut aussi un petit sac en satin, dans lequel on fera mettre une cloison de même étoffe, ce qui formera deux poches dans le sac. Ce sac est arrondi dans le

bas, pour que les petits objets que l'on y met puissent se rassembler plus facilement et être saisis plus aisément avec la main. Dans l'une des poches, il y aura une vingtaine de petites cartes qui porteront chacune une question différente. Dans l'autre poche, on mettra un pareil nombre de petites cartes, mais qui porteront toutes la même question, par exemple, celle-ci : *Où trouve-t-on le bonheur ?*

Sur le dos d'une carte ordinaire, que je suppose être le roi de cœur, vous écrirez ces mots : *Auprès de vous, Madame.* Vous mettrez d'avance cette carte dans la boîte et vous la couvrirez du double fond. Pour cela, il suffit de la mettre dans la partie de la boîte qui ne contient pas alors le double fond, et faire tomber dessus l'autre partie, en fermant la boîte, qui paraîtra vide en la rouvrant.

Les choses ainsi disposées, voici comment vous ferez le tour.

Vous ouvrez la poche du sac où sont les questions diverses, et vous priez une dame de les prendre pour qu'elle les examine et s'assure qu'elles sont toutes différentes. Elle les remet dans le sac et dans la poche où elles étaient, et, par un léger mouvement des doigts, vous repoussez la cloison de l'autre côté, et la poche aux questions pareilles se trouve ouverte en même temps que l'autre se ferme. Vous dites : « Madame, ayez la complaisance de prendre au hasard une des questions que vous venez de visiter. » La dame en tire une, croyant la prendre parmi celles qu'elle vient de voir, et la garde.

Vous prenez un jeu de cartes, et vous faites tirer forcément le roi de cœur, par un homme, et vous lui dites : « Monsieur, vous allez mettre dans cette petite boîte la carte que vous venez de tirer au hasard, et, sur le dos de cette carte, paraîtra la réponse à la question que Madame a prise. » Vous fermez la boîte et la rouvrez de suite en disant : « Monsieur, je ne veux pas fermer la boîte, je la laisserai ouverte, pour vous convaincre qu'il n'y a point d'escamotage ; vous pouvez même garder la carte dans vos mains, mais en tenant la figure en-dessus, pour ne pas faire manquer l'expérience. » Il la reprend, non pas la même, comme il le croit, mais celle qui porte la réponse ; et la dame prononçant sa question : *Où trouve-t-on le bonheur ?* il répond, en retournant sa carte : *Auprès de vous, Madame.* Ce qu'il dira aussi gracieusement que sa galanterie naturelle le lui permettra.

On pourra varier les questions et les réponses, si, une autre fois, on voulait faire le même tour devant les mêmes personnes. Par exemple, vous pourriez mettre dans la poche des questions pareilles à celle-ci : *Quelle est la personne que vous aimez le mieux ?* et, sur la carte, cette réponse : *Vous, Mademoiselle, puisque vous voulez le savoir.*

Alors on fait prendre la question par une demoiselle, et la carte par un jeune homme, qui peut, sans scrupule, faire cette déclaration, puisqu'il est obligé de rendre de vive voix la réponse inscrite sur la carte.

Ce petit tour donne matière à des propos gais et

plaisants, et, certes, si vous ne le trouvez pas galant, vous êtes difficile.

SECTION X.

La boule magique.

Ce tour se faisait anciennement avec un vase composé d'une cuvette (1) et de son couvercle. Il était assez grand pour contenir une boule de la grosseur d'une bille de billard, qui entrait à moitié dans la cuvette.

Dans le couvercle, qui était de même volume que la cuvette, et, comme elle, d'une forme demi-sphérique, il y entrait une coque de même bois que la boule et tournée très-mince, afin de pouvoir couvrir la boule et la représenter. Cette coque, qui avait parfaitement l'apparence, à l'extérieur, d'une demi-boule, étant dans le couvercle, paraissait être son fond.

Tout autour de ce vase étaient figurés des cercles demi-ronds que l'on appelle joncs en terme de tabletterie.

Ces joncs, qui paraissaient faits pour l'enjolivement du vase, ne l'étaient que pour dissimuler la fermeture de la coque. Pour faire le tour, on découvrait la vraie

(1) On nomme cuvette un vase quelconque, quand on veut le distinguer de son couvercle. (Expression technique.)

boule, que l'on jetait sur la table. On fermait le vase, on prenait la boule, que l'on escamotait en la faisant tomber sur la gibecière, en disant qu'on l'envoyait dans sa boîte fermée.

On levait le couvercle en laissant la coque, qui paraissait être la véritable boule.

On refermait le vase, et mettant la main sous la table, comme pour prendre la boule au travers, on prenait celle qui était sur la gibecière, on la montrait, et on ouvrait le vase à l'endroit qu'il fallait pour qu'il parût vide.

Ce tour est, depuis longtemps, connu de tout le monde, et, comme le vieux tour de la *boîte aux œufs*, on serait ridicule maintenant de le présenter, même dans un village; mais le voici bien rajeuni.

C'est un vase de la forme à peu près du premier. Il n'y a point ici de coque, il n'y a qu'une simple boule dans un vase en bois sans préparation. Mais le couvercle de ce vase est assez profond pour contenir dans son intérieur toute la boule. Cet intérieur est creusé de façon à maintenir cette boule, pour peu qu'on la presse.

Tout le secret du tour consiste en ce que la boule étant dans la cuvette de la boîte, par une légère et brusque secousse, on la fait remonter dans le couvercle. Cette secousse n'est pas sensible aux yeux des spectateurs, parce qu'elle se confond avec un mouvement indicatif que l'on prend occasion de faire en parlant, comme en disant : « Monsieur, voulez-vous tenir la boîte? » ou : « Je pose ce vase sur la table, » etc.

Quand la boule est remontée dans le couvercle, pour la faire retomber dans la cuvette, il n'y a qu'à fermer un peu sèchement; du reste, en fermant, le choc des deux parties de la boîte suffit pour faire redescendre la boule.

Pour ce tour, il faut deux boules pareilles. Il y en a une de placée sur la gibecière de la table, l'autre est dans son vase. Il n'en paraît jamais qu'une. Vous vous mettez devant votre table, après avoir fait visiter la boîte et la boule. Vous mettez cette dernière dans le vase, à la vue des spectateurs, et vous la faites remonter dans le couvercle, en posant le vase sur la table.

Vous prenez secrètement la deuxième boule sur la tablette, vous la cachez dans la main, et, en pinçant le bouton qui est sur la boîte, vous montrez cette boule au bout des doigts, comme si vous veniez de tirer celle qui est enfermée. Vous levez le couvercle, pour faire voir que la boîte est vide.

Vous refermez, et comme, en fermant, la boule du couvercle retombe dans la cuvette, vous reprenez celle qui est restée sur la table, et vous l'escamotez comme les boules de cuivre, en la laissant retomber de même sur la gibecière. Vous ouvrez la boîte pour faire voir la boule qui se remontre et qui est censée celle que vous venez d'escamoter.

Vous remettez le couvercle, en reprenant adroitement la boule qui est sur la tablette; vous tendez le vase à une personne, en la priant de prendre la boule,

sous prétexte de lui faire voir qu'elle est bien naturelle. Vous la lui faites remettre dans le vase et couvrir elle-même du couvercle. Vous lui donnez le vase à tenir, en faisant remonter la boule, que vous feignez de tirer par le pied du vase, en montrant subitement celle que vous teniez cachée dans la main droite.

Vous levez vous-même le couvercle, pour faire voir que la boîte ne contient plus rien. Vous remettez ce couvercle, et vous prenez le vase des mains de la personne qui le tenait. Vous allez à votre table, sur laquelle vous posez le vase, et en escamotant de nouveau, sur la gibecière, la boule qui vous restait dans la main, vous lui dites de rentrer dans la boîte; vous découvrez, et on revoit la boule.

On peut varier ce tour et le prolonger beaucoup, surtout si on se sert de deux boîtes, comme le font quelques prestidigitateurs. On fait passer la boule d'une boîte dans l'autre, en réitérant plusieurs fois, ce qui produit beaucoup d'effet.

Ce tour est le triomphe de Courtois, prestidigitateur renommé.

Les amateurs qui voudraient se procurer ces vases les trouveront chez les constructeurs d'objets de physique amusante dont je donnerai les adresses. Ils nomment ce tour les *muscades hollandaises*.

REPRISE DE LA SECTION VII,

Spécialement consacrée aux amateurs de fortune.

Vous vous souvenez, lecteur, de la confidence que me fit un certain fournisseur d'industriels en jambons; que cette confidence me suggéra l'idée d'une spéculation admirable, et que mon inspiration tomba sur l'or de la Californie? Voici mon raisonnement; vous allez voir, lecteur, à quel point il est judicieux.

Vraiment, quand je pense à la haute intelligence dont la nature a été si prodigue envers moi, je sens le rouge me monter à la figure et ma modestie dans un état de malaise à faire compassion.

En réfléchissant sur l'ingénieux stratagème de mon négociant en porc frais, voici ce que je pensais :

Les cailloux dont il se sert pour accroître son bénéfice ne lui coûtent rien, à la vérité; mais cette matière a encore trop d'étendue et tient beaucoup de place pour son poids. Cherchons quelque chose de moindre volume à égalité de pesanteur.

Nous avons le plomb, le mercure, etc.; mais ces métaux sont inadmissibles, à cause de leur prix. Que prendre? Ah! nous y voilà.

Il arrive tous les jours, de la Californie, des vaisseaux remplis d'or jusqu'aux mâts, et, dans toutes les parties de l'Europe, il tend déjà à être dépossédé de

son premier rang parmi les métaux; il en deviendra bientôt le dernier, et sera mis au plus vil prix; voici comment je le prévois.

La houille revient en gros à quatre centimes à peu près le kilogramme. Son produit n'est, à présent, guère plus considérable que celui de l'or; mais la houille se consomme tous les ans, et l'or reste en totalité et ne se réduit pas. Donc, la quantité de l'or va s'accumuler de telle façon que, nécessairement, il deviendra plus commun que la houille et sera à plus bas prix.

Mais n'attendons pas le dernier degré du décroissement de sa valeur; arrêtons-nous au moment où cette valeur sera de niveau avec celle de la houille.

Soit quatre centimes le kilogramme d'or; c'est beaucoup l'estimer, mais contentons-nous de ce taux pour commencer notre spéculation.

L'or est reconnu comme le plus pesant de tous les corps; si vous en doutez, consultez les chimistes, les physiciens et les naturalistes.

Procurez-vous de ce métal, quand il sera, comme nous le disions, au prix de la houille, à quatre centimes le kilogramme; mais ne vous approvisionnez que pour le besoin du moment, parce que, si vous en preniez une trop grande quantité, vous feriez une perte réelle quand il serait baissé des trois quarts, ce qui sera immanquable nécessairement, surtout quand seront arrivés les chargements qu'on va nous envoyer de la Nouvelle-Galles du Sud, dont les placers sont tellement

féconds, que la Californie n'en sera plus qu'une succursale.

Mettez 12 kilogrammes d'or à côté de 6 kilogrammes de cailloux, et vous verrez que ces 6 kilogrammes de cailloux présenteront un volume encore plus considérable que les 12 kilogrammes d'or.

Ces 12 kilogrammes d'or vous reviendront à 48 centimes; fourrez-les dans l'estomac d'un cochon; ils y seront à l'aise et vous rapporteront 6 francs; ce qui est le double du bénéfice fait avec les cailloux, aux 48 centimes près.

On doit sentir tout l'avantage de ce calcul. Que sera-ce donc quand l'or sera arrivé au minimum de sa valeur?

A présent, il faut trouver une raison pour expliquer la présence de l'or dans les entrailles de notre marchandise, car nous n'avons plus la ressource des truffes. Hé bien! on dira que les éleveurs ont réfléchi que, si les autruches digèrent le fer, les cochons, qui ont l'estomac aussi solide au moins, pourront bien digérer l'or, qui, par sa nature, est encore plus nutritif; qu'ils en ont fait un essai qui a très-bien réussi, et qu'ils ont pris le parti de nourrir leurs élèves avec cette substance, comme plus salubre et plus économique, vu son abondance et son bon marché, et que, si cet aliment s'est trouvé dans l'état de nature au moment de l'achat des animaux, c'est qu'ils venaient de déjeuner un instant avant leur passage de vie à trépas.

Que voulez-vous que les acheteurs répondent à cela? ils savent bien, du reste, que, quand on achète une bête au poids, les aliments y sont pour quelque chose.

Je conseillerai encore aux propriétaires qui aiment à faire bâtir d'attendre l'entier abaissement de ce métal, jadis précieux, pour faire ériger des maisons et des châteaux; car alors on pourrait rejeter les pierres, que l'on remplacerait par des lingots d'or. On sait que ce métal est inaltérable et indestructible; on peut même penser que le diable, dans son intérêt personnel, s'est mêlé de sa création, puisque l'or a fait damner tant de monde.

On voit clairement qu'en suivant le conseil que je donne, les personnes qui feraient bâtir pourraient jouir de leurs propriétés quelques centaines d'années de plus, tout en faisant moins de dépense, puisque les matériaux aurifères seraient à meilleur marché que les pierres et de plus de durée.

Je n'ai point d'amour-propre, lecteur, mais je crois que si Robert Peel revenait au monde, il mourrait une seconde fois de dépit, se voyant prévenu dans une conception aussi sublime, et je m'attends tous les jours à recevoir les félicitations de notre grand économiste L... F.....

Que vous avez été bien inspiré, lecteur, d'acheter mon livre, dans lequel vous trouvez, pour quelques francs, un moyen sûr et facile de devenir millionnaire!

SECTION XI.

Métamorphoses.

Ce tour est fort joli, point connu et très-facile à exécuter. On peut le faire au théâtre comme dans un salon, et je ne crois pas qu'il se trouve dans aucun répertoire de prestidigitateurs.

Ces métamorphoses n'ont rien de commun avec celles d'Ovide, ni avec celles des fées d'autrefois, qui, d'un coup de baguette, changeaient les citrouilles en calèches, les hannetons en chevaux de carrosse et les souris en demoiselles; et qui, de plus, aussi puissantes que Jupiter, ont favorisé Perrault d'une petite place parmi les mortels immortels.

J'avouerai encore que je n'ai pas la prétention de comparer mes métamorphoses à celles qu'Apulée a faites dans son *Ane d'Or :* je suis loin de donner les miennes pour aussi merveilleuses; mais, enfin, elles ont leur mérite.

Effet du tour.—On donne à visiter un mortier en bois et son pilon. On fait aussi visiter un œuf. On fait mettre cet œuf dans le mortier, et on donne dessus un fort coup de pilon.

On voit alors un oiseau des plus laids qui semble sortir de l'œuf cassé.

Pour rendre présentable ce vilain animal, on le met

dans un petit vase rempli de millet, que l'on couvre d'une cloche qui aura aussi été visitée avant. Un instant après, on enlève la cloche, et il sort du vase un joli petit serin, et le millet, qui a disparu, est remplacé par des fleurs que l'on jette sur les dames qui sont présentes.

Explication.—La masse du pilon est creuse et d'une capacité assez étendue pour contenir un moineau franc, appelé vulgairement *pierrot*.

Cette masse du pilon est fermée au bout par une rondelle plate qui entre à feuillure. Le manche est percé dans toute sa longueur, afin de donner de l'air à l'oiseau qui est renfermé dans la masse. On a aussi un deuxième pilon, mais massif, qui est celui qu'on donne à visiter, et que l'on échange en allant chercher l'œuf.

Le mortier a la forme que l'on donne ordinairement aux mortiers en fonte. Quand il est tourné, on ajoute une oreille de chaque côté, ce qui complète la figure.

On creuse ce mortier en rétrécissant un peu l'ouverture en allant vers le fond, afin que le pilon s'arrête au point convenable pour ne pas toucher l'œuf et l'écraser.

Quand on frappe, la rondelle dont j'ai parlé se détache du pilon et reste attachée dans le mortier, duquel l'oiseau sort, ayant recouvré la liberté.

Ce mortier est le même qui sert pour la montre brisée et raccommodée.

Le vase est en cuivre ou en fer-blanc peint, de la forme d'un gobelet qui serait aussi large par le bas que par le haut. Il a un bord plat de 4 ou 5 millimètres de largeur. On fait percer son fond de quelques trous, pour donner de l'air au serin qu'on y enferme.

Quant à la grandeur, elle est proportionnée à la grosseur de l'oiseau, qui doit y être un peu à l'aise.

Dans ce vase, il en entre un second, d'un tiers seulement de la hauteur du premier. Il a aussi un bord plat, mais plus large à peu près d'un millimètre que celui du grand vase.

Ce deuxième vase doit entrer facilement dans le premier et en sortir de même.

Enfin, un autre vase, auquel on donne quelquefois la forme d'une cloche, souvent celle d'un cône tronqué, au sommet duquel on ajuste un manche, complète l'appareil.

Ce vase est fait aussi en cuivre ou en fer-blanc ; il sert à couvrir ceux dont on vient de parler, et à enlever celui qui est contenu dans l'autre. Il doit les couvrir totalement, mais de manière à pouvoir serrer le bord du plus petit vase, qui est un peu plus large que celui de dessous, qui appartient au plus grand vase. Par ce moyen, quand on lève la cloche, on emporte avec elle le petit vase et ce qu'il contient.

Avant de commencer le tour, voici les dispositions qu'il faut faire : vous enfermez dans la masse du pilon un moineau des plus laids, ou qu'on peut rendre

tel en lui coupant une aile à moitié et quelques plumes par-ci par-là, et en le mouillant un peu.

Dans celui des deux vases qui contient l'autre, vous mettrez des feuilles de roses, et sur ces feuilles un joli petit serin. Dans celui qui entre dans l'autre, et dont l'ouverture, qui est à découvert, paraît être celle du grand, vous y mettrez de la graine de millet, et l'emplirez aux deux tiers environ.

On comprend maintenant qu'il faut que les vases soient assez grands pour que, quand le plus court est placé dans l'autre, l'espace qui est entre les deux puisse contenir aisément les fleurs et le serin, qui ne doit pas y être pressé, car les oiseaux aiment à être au large, et ne sont pas du goût de ces dames, qui veulent être serrées par leur taille, en disant que rien ne les gêne plus que d'être à l'aise.

Ces dispositions prises, vous faites visiter le mortier et le pilon massif. Ensuite vous allez chercher un œuf préparé sur une table de derrière, et, en le prenant, vous faites l'échange du pilon en vous emparant de celui qui contient le moineau, et en laissant le massif à la place. Le pilon creux doit être caché derrière d'autres objets. Tenant ce pilon au moineau et le mortier, vous donnez l'œuf à visiter; après, vous le faites mettre dans le mortier, et vous donnez dessus un coup avec le pilon. L'oiseau, redevenu libre, se montre, et vous feignez d'être surpris de sa présence et humilié de sa laideur.

Vous dites : « Voilà un Monsieur d'une mise bien

négligée pour se présenter en bonne compagnie; heureusement que j'ai ici une graine merveilleuse qui a la propriété de métamorphoser tout animal qui en aurait mangé seulement deux ou trois grains. Elle me vient d'un pays où tout est extraordinaire; je ne vous dirai pas son nom parce que je ne peux pas le prononcer, ce mot n'étant composé que de vingt-sept consonnes.

» Dans ce pays-là, ce sont les femmes qui battent les maris et les hommes qui donnent à têter aux enfants: c'est une coutume que je trouve très-louable, car il en résulte que l'on n'y rencontre point de mauvais ménages.

» Ce peuple n'a qu'un désagrément, c'est que n'ayant qu'un soleil de qualité médiocre et à moitié usé, il fait si froid l'hiver que le feu gèle, ce qui les gêne beaucoup dans la cuisson de leurs légumes.

» Du reste, tout y est agréable, on n'y trouve qu'honnêteté et prévenances. On prendrait les habitants des campagnes pour des bergers et des bergères du temps des Amadis, et tels qu'on en voit encore dans les pastorales et les idylles de Gessner, tant ces braves gens ont de délicatesse et de savoir-vivre. Jusqu'aux échos, qui sont en grand nombre chez eux, paraissent avoir reçu l'éducation la plus soignée; car, si on leur fait une question, ils ne vont pas bêtement, comme les nôtres, répéter mot à mot ce que vous dites, comme un enfant auquel on apprend sa leçon: ils répondent toujours obligeamment et à propos. Si, par exemple,

vous êtes au milieu d'une plaine, et que vous vous mettiez à crier : *Comment vous portez-vous?* l'écho répond de suite : *Ça ne va pas mal, et vous?* Enfin, on peut faire avec ces invisibles personnages une conversation très-sensée. »

Mais je m'aperçois que la mienne ne l'est guère, et que je ferais mieux de continuer l'explication de notre tour.

On prend le moineau et on le couche sur la graine. S'il se débattait trop, on l'entourerait d'un léger ruban pour lui assujettir les ailes et les pattes.

On le couvre de la cloche en appuyant un peu, pour étreindre les bords du petit vase. On attend quatre ou cinq secondes, comme pour donner le temps à l'oiseau de manger quelques grains. On retire la cloche, qui enlève avec elle le moineau et la graine; alors le serin sort de sa prison et s'envole.

On prend le vase en disant : « Il paraît qu'il a trouvé la graine de son goût, car voilà tout ce qu'il en a laissé; aussi, vous le voyez sous un habit plus décent.

Et on jette les feuilles de roses sur les dames.

Nota. — Si vous deviez entourer le moineau d'un ruban, il faudrait en attacher un pareil à la patte du serin.

Ce tour en présente plusieurs : le moineau que l'on croit sortir d'un œuf cassé; l'apparition du serin en place du moineau; le millet qui disparaît et qui semble changé en feuilles de roses; tout cela en fait un tour très-agréable.

SECTION XII.

Le tour du sucre et du café en grains.

Effet. — On fait voir deux boîtes, dont l'une est emplie de sucre, et l'autre de café en grains.

Pour prouver qu'il n'y a point de fraude, on verse tout le sucre et tout le café dans des vases séparés, et on les remet dans les boîtes que l'on éloigne l'une de l'autre.

On prie les spectateurs de bien remarquer où est le sucre et où est le café.

On les montre de nouveau sur place. Ensuite on touche les boîtes du bout d'une baguette, et celle qui contenait le sucre est alors remplie de café, et celle qui contenait le café est pleine de sucre. Enfin, ces deux amis ont changé invisiblement de domicile.

On vide encore une fois l'un et l'autre, pour faire voir que le déménagement n'est pas une illusion.

Un spectateur qui voyait faire ce tour disait à ses voisins et le plus bas possible : En vérité, en y songeant, on n'est pas en sûreté dans un spectacle comme celui-ci. Ces métamorphoses, ces objets enfermés qui changent de lieu invisiblement et sans bruit, à la volonté du magicien, tout cela doit donner de l'inquiétude aux spectateurs qui portent sur eux quelque chose de valeur. Je crois qu'il serait prudent de tenir

toujours les mains dans ses poches ; et encore est-on bien sûr que cette précaution ne serait pas inutile ? ces sorciers sont si malins ! On m'a assuré qu'un jour un Monsieur avait prêté quelques pièces d'or à un prestidigitateur, qui les rendit après avoir fait son tour. Mais le Monsieur, de retour chez lui, ne trouva plus que des moules de boutons en place de ses louis. Vous voyez ce qu'on risque, si le physicien n'est pas riche en probité ! Aussi, j'ai soin de me tâter souvent pour m'assurer que ma montre est toujours dans mon gousset et ma bourse dans ma poche : vous agirez sagement en faisant comme moi.

On va voir, par l'explication du tour, combien ces craintes sont chimériques et mal fondées, et à quel point le savoir du prestidigitateur est calomnié. Ceci nous donne la mesure des lumières et de la sagesse des tribunaux d'autrefois, qui condamnaient au bûcher les prétendus sorciers, qui ne l'étaient pas plus que ceux qui font le tour qua je vais décrire.

Dans ce tour, on se sert de deux boîtes d'une forme cylindrique qui ont environ 12 centimètres de hauteur sur 9 de diamètre ; elles doivent se ressembler parfaitement.

Sur ces boîtes s'ajuste une deuxième partie qui n'est guère plus haute que la gorge de la boîte.

Cette partie a un fond en treillage de fil de fer ; elle est faite de deux pièces qui, entrant l'une dans l'autre, sont réunies en haut, et, ne se touchant pas dans le bas, laissent un espace pour recevoir la gorge de la

boîte. Quand cette partie est mise sur la boîte, elle n'en change pas la forme, car c'est elle-même qui sert de gorge au couvercle quand on ferme la boîte. Ce couvercle doit entrer aisément. A l'endroit de la réunion de la boîte avec sa deuxième partie, il y a un rebord à chacune d'elles, mais très-peu saillant. Celui de la boîte est en fil de fer recouvert de fer-blanc. Celui du faux fond est plat et un peu saillant sur l'autre, ce qui aide à enlever cette pièce avec le couvercle, quand il en est besoin. Quand on veut laisser cette deuxième partie sur la boîte, on retire le couvercle légèrement; et quand on veut enlever cette partie, on serre le couvercle en prenant par le rebord plat dont je viens de parler, et sur lequel pose le couvercle.

Ces boîtes sont connues des prestidigitateurs sous le nom de boîtes au sucre et au café.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

Préparation. — Dans la partie de dessus, que l'on pourrait appeler faux fond, ou double fond, on met à l'une des boîtes quelques morceaux de sucre. Dans cette même partie de l'autre boîte on met du café en grains : les boîtes paraissent pleines, bien qu'il y ait peu de l'un et de l'autre.

Vous remplissez de sucre la vraie boîte au-dessus de laquelle vous avez mis du café, et de café la boîte sur laquelle est le sucre.

Ces dispositions prises, vous ouvrez les boîtes en enlevant les parties de dessus avec les couvercles, que vous posez sur la table. Vous faites voir le sucre et le café que vous versez entièrement, comme je l'ai dit, dans d'autres vases, et vous remettez l'un et l'autre dans leurs boîtes.

Comme les spectateurs remarquent naturellement celle où est le sucre et celle qui contient le café, il faut trouver un moyen de détourner leur attention et de leur faire perdre de vue ce que l'une et l'autre de ces boîtes contiennent.

Dans ce but, vous prenez ces boîtes comme par distraction; vous en mettez une sous un bras et gardez l'autre à la main. Vous les changez plusieurs fois. comme pour les tenir d'une manière moins embarrassante.

Vous faites cette manœuvre en avançant vers les spectateurs, pour présenter à l'un d'eux une petite baguette que vous tenez aussi à la main.

Vous priez cette personne de venir toucher les boîtes avec cette baguette. En arrivant à votre table, vous posez les boîtes dessus; mais vous feignez de ne plus savoir ce que chacune contient.

Les spectateurs, qui ont cessé de les suivre de vue, le savent encore moins que vous. Vous levez les couvercles seulement, et on voit le sucre et le café qui sont dans les fausses boîtes. Vous les éloignez l'une de l'autre, en recommandant de ne pas oublier ce que chacune renferme.

Vous remettez les couvercles, et vous dites à la personne que vous avez fait venir près de vous : « Monsieur, cette baguette que vous tenez a, comme l'aimant, deux pôles dont les effets sont opposés. Touchez les boîtes avec ce bout-ci..... — Vous allez voir qu'il n'y a rien de changé. »

Vous retirez les couvercles seulement, et on voit le sucre et le café toujours dans les mêmes boîtes. Vous refermez en disant : « Maintenant, Monsieur, touchez avec l'autre bout.... » Vous enlevez, cette fois, les fausses boîtes avec les couvercles, et on voit que, dans la boîte où était le sucre il y a un moment, c'est le café qui s'y trouve, et que, dans l'autre, se trouve le sucre en place du café que l'on venait d'y voir. Vous versez l'un et l'autre dans des vases, et vous montrez l'intérieur des boîtes, en faisant remarquer qu'il n'y a absolument rien.

Les prestidigitateurs ont toujours fait et font encore ce tour de la manière qui vient d'être décrite ; mais Conus père a imaginé de l'exécuter d'une autre façon, qui, tout en rajeunissant le tour, lui donne une forme plus agréable. Au lieu de sucre et de café, il se servait d'un mouchoir blanc et d'un mouchoir de couleur. Dans les fausses ouvertures des boîtes, il faisait coudre ou coller, dans l'une, un morceau de mousseline ou de batiste, et dans l'autre, un morceau d'étoffe pareille à celle du mouchoir de couleur. Comme ces mouchoirs sont fournis par le prestidigitateur, il peut choisir ceux qu'il veut.

Du reste, c'est la même manière d'opérer dans l'exécution du tour.

SECTION XIII.

Boules changeantes.

L'analogie qui existe entre ce tour et le précédent me fait penser à le placer immédiatement après. Cette ingénieuse combinaison est de l'invention d'un amateur allemand, de ma connaissance, assez fort sur la prestidigitation, et qui a bien voulu que je la publie. En même temps que le tour est joli, il donne le moyen de tirer parti de ces boules abandonnées dont il est question dans la section X de ce chapitre, et l'on va voir que l'on peut encore s'en servir avec avantage.

Ces boules, décrites au commencement de la section que je viens de citer, doivent être très-grosses pour produire plus d'effet. On en prend deux. Les boîtes doivent se ressembler sous tous les rapports.

On peint une de ces boules en rouge et l'autre en noir. On peint les coques de même. La coque noire se met sur la boule rouge, et la coque rouge sur la boule noire.

Il est inutile d'entrer dans de plus amples explications, car c'est la même marche pour conduire le

tour, et la même manière d'exécuter que dans celui qui précède : toute la différence, c'est qu'au lieu de se servir de mouchoirs, on se sert de boules.

On ne peut se faire une juste idée de ce tour que quand on l'a vu faire. Ceux mêmes qui connaissent la construction de ces boîtes sont déroutés, parce qu'ils voient plusieurs fois les boules véritables, que l'on montre dans leur entier, quand ils pensent que l'on va ne faire paraître que les coques, et ils en sont à douter qu'il y ait réellement de ces dernières.

SECTION XIV.

Tour des pyramides.

Ce ne sont pas des pyramides d'Egypte que je veux parler, car je pense qu'elles seraient déplacées dans un cabinet de physique, et jamais je ne m'aviserai d'en faire l'acquisition, dans le cas où on les mettrait en vente. D'ailleurs, je ne crois pas qu'un prestidigitateur, quelque habile qu'il soit, puisse les trouver commodes pour jouer des gobelets. Et, je le dis sans jactance, malgré la haute renommée de ces pyramides, je doute qu'elles soient aussi merveilleuses que les miennes. Celles-ci ont encore cet avantage que, quand je ne m'en sers pas pour faire des expériences, je puis en orner ma

cheminée, et, pour cet usage, on me donnerait les pyramides d'Egypte pour rien, que je n'en voudrais pas.

Les pyramides que je vais décrire ne doivent leur nom qu'à leur forme. Parlons d'abord de leur effet.

On pose sur la table trois petits socles que l'on fait visiter. Sur chaque socle des coins, on pose un grand gobelet vide.

Sur le socle du milieu, on met une carafe remplie d'eau et de vin, moitié de l'un et moitié de l'autre.

On couvre ces trois objets chacun d'une pyramide, dont on fait voir l'intérieur.

On prend un long ruban, que l'on attache par le milieu à la pyramide qui couvre la carafe, et on attache les deux extrémités aux deux pyramides des coins. Alors le prestidigitateur annonce que, par cette communication qu'il vient d'établir, au moyen du ruban, entre les pyramides qui couvrent les gobelets, et celle du milieu qui couvre la carafe pleine, et par le concours de la baguette magique, l'eau et le vin vont sortir de la carafe, et se rendront séparément dans les gobelets, au choix des spectateurs, c'est-à-dire que le vin ira dans le verre que l'on désignera, et que l'eau ira dans l'autre.

Le choix étant arrêté, le prestidigitateur fait couler lentement la baguette le long du ruban, ensuite il retire ce ruban et lève la pyramide du milieu. On voit la carafe vide. Il lève les deux autres pyramides, et le verre désigné pour le vin en est plein, et l'eau se trouve dans l'autre verre.

J'ai vu des savants, assistant à cette expérience, se mettre l'esprit à la torture pour se rendre raison de ce phénomène. Un médecin voulait l'expliquer par le système de la transfusion du sang ; un chimiste, par la sympathie, dont la vertu opère invisiblement et à distance, témoin la fameuse poudre du chevalier Digby ; un physicien, par l'attraction électrique ; un magnétiseur, par la force de la volonté ; un métaphysicien, par l'antipathie qui existe entre le vin et l'eau, antipathie si bien comprise des joyeux buveurs, qui appellent immorale l'union de ces deux êtres (1). Enfin, un naturaliste, qui improuvait toutes ces conjectures, après avoir bien cherché, et n'ayant rien trouvé, dit, pour décider la question, qu'il fallait que le diable s'en mêlât. S'il persiste dans son opinion, on peut le désabuser facilement, en lui donnant l'explication toute naturelle que voici.

Les pyramides sont faites en fer-blanc peint, tronquées à leur sommet et surmontées d'une petite boule qui leur sert d'ornement et qui sert aussi pour attacher les rubans.

On donne ordinairement à ces pyramides environ 30 centimètres de hauteur.

(1) Et n'ont-ils pas raison? Oui, entre le vin et l'eau, il y a incompatibilité d'humeur; on ne doit pas les unir ensemble ; car, qu'est-ce que l'eau ? une coureuse ! qui, souvent, porte le trouble et la désolation partout où elle passe. Tandis que le vin, bon par nature, se tient, jusqu'à la fin de ses jours, bienfaisant et paisible dans le palais de Diogène.

Dans la partie supérieure de celles des coins, en dedans, existe un réservoir qui doit pouvoir contenir deux grands verres de liqueur. Pour construire ce réservoir, on fixe un fond à la distance convenable des sommets pour avoir la capacité dont je viens de parler.

Ce réservoir est partagé en deux parties égales, par une cloison qui va du fond au sommet et qui est soudée partout, de sorte que ce réservoir en forme deux.

Sous chacun de ces deux réservoirs est ajusté un petit tuyau de 5 ou 6 centimètres de longueur, et au-dessus, à l'extérieur, sur les deux côtés du sommet, on fait un petit trou pour laisser circuler l'air et introduire la liqueur dans les réservoirs.

La carafe est percée au fond, et doit pouvoir contenir autant de liqueur que les deux gobelets en contiennent ensemble, et chaque gobelet doit être de la capacité de chaque réservoir. Le socle sur lequel on pose la carafe doit pouvoir recevoir aisément, dans son intérieur, toute la liqueur que cette carafe contient. Pour que la liqueur puisse entrer, le socle est percé de petits trous qui ne se voient point, parce que le ferblanc dont sont faits les socles est peint d'une couleur brune.

Les deux socles des coins sont faits comme celui du milieu, en forme de boîte plate; toute la différence, c'est qu'à ceux-là il n'y a point de trous. La pyramide du milieu est toute simple; elle n'a, bien entendu, point de réservoir, ni rien de particulier.

PRÉPARATION DE CES PIÈCES AU MOMENT DE FAIRE LE TOUR.

On bouche le trou du fond de la carafe avec une petite boulette de cire. Pour emplir les réservoirs des pyramides dont on doit couvrir les gobelets, on commence par boucher les petits tuyaux qui sont dans leur intérieur; ensuite, avec un entonnoir dont le tuyau est très-menu, on met, par le trou qui est au-dessus de chaque réservoir, dans l'un, un verre d'eau, et dans l'autre, un verre de vin, et on bouche aussi ces trous avec une boulette de cire; mais, pour ne pas se tromper, on bouche le trou du réservoir à l'eau avec de la cire blanche, et celui du vin avec de la cire rouge.

Quand ces boulettes de cire sont mises sur les trous, on débouche les tuyaux de l'intérieur des pyramides. Il n'y a pas de danger que la liqueur en sorte, car cette disposition fait l'effet d'une pompe à vin qui serait pleine, et dont on aurait bouché une des ouvertures.

Vous emplissez la carafe en présence de l'assemblée, en y mettant un verre d'eau pure et un verre de vin, et vous la posez sur le socle en la couvrant de sa pyramide, en même temps que vous ôtez du doigt la boulette de cire qui bouche le trou fait au fond de ladite carafe.

Vous demandez alors dans lequel des deux verres,

celui de droite ou celui de gauche, on veut que le vin passe. Si, par exemple, on indique le verre de gauche, on prend une pyramide; en en couvrant ce verre, on retire la boulette rouge avec le doigt, et en couvrant l'autre verre, on retire la boulette blanche.

Vous attachez le ruban, et, pendant ce temps et celui employé pour la pantomime de la baguette sur le ruban, les liqueurs s'écoulent, et quand vous levez les pyramides, on voit la carafe vide et les gobelets emplis de la liqueur demandée.

Pour dérouter davantage les spectateurs, on peut, en commençant le tour, assurer que les pyramides sont toutes simples, sans aucun apprêt; et, en parlant, on montre de loin l'intérieur de celles des coins, et comme cet intérieur est peint en noir, on ne peut pas apercevoir le fond ni le petit tuyau. On les repose, et on prend celle du milieu. On avance vers les spectateurs en frappant des doigts sur cette pyramide, et on la met entre les mains de quelqu'un. Les assistants, voyant qu'il n'y a rien à celle-là, pensent naturellement que les autres sont de même.

On en peut faire autant des socles, en prenant ceux des coins sans affectation et comme premiers venus; mais il faut employer cette ruse avec adresse et naturel.

SECTION XV.

Tour du plumet.

Effet. — On emprunte une pièce de cinq francs, que l'on fait marquer.

On emprunte aussi un grand châle, dans lequel on enferme la pièce. On donne le tout à tenir, en priant la personne à laquelle on s'adresse de se saisir, du bout des doigts, de la pièce ainsi enfermée, de sorte que le châle demeure pendant.

On demande une tabatière, et on la pose sur la table. Ensuite, on prend un long tube dans lequel on introduit un grand plumet; on ferme ce tube, et on le donne à tenir à quelqu'un, après avoir fait remarquer, en rouvrant le tube, que le plumet y est réellement.

On prend la tabatière qui était sur la table, et on la donne aussi à tenir. On reprend la pièce et le châle de la main de la personne qui les tenait, et, au travers du châle, on retire la pièce et on l'envoie dans la tabatière que tient une autre personne; puis on commande au plumet qui est dans le tube de venir dans le châle prendre la place de la pièce. On relève le châle, et on montre le plumet. On fait ouvrir la tabatière; on y trouve la pièce marquée. On ouvre aussi le tube pour faire remarquer qu'il n'y a plus rien.

Explication. — Il faut deux plumets pareils : à l'un

d'eux, on fixe à la queue une pièce de cinq francs, ou, pour ne pas percer une pièce de cette valeur, on s'en procurera une fausse ou une médaille de peu d'importance, qui serait de même diamètre.

Il faut encore un tube ou étui en cuivre ou en fer blanc, qui puisse contenir le plumet dans toute sa longueur. Le fond de ce tube se retire à volonté : il entre comme la cuvette d'une tabatière ronde entre dans son couvercle, c'est-à-dire qu'il entre à gorge dans le tube, en laissant une légère saillie en dehors, formée de son propre fond.

Dans le haut de ce tube, il y a une fausse ouverture faite à peu près comme celles qui sont sur les boîtes au sucre et au café, mais un peu plus profonde; le couvercle se met de même par-dessus, et peut aussi s'enlever seul, ou avec la fausse ouverture, en pressant avec les doigts.

Cette fausse ouverture sert à contenir un bout de plumet qui donne l'apparence du plumet véritable.

Ce tour se fait au commencement d'une séance, ou d'une partie de séance, parce qu'il faut placer le plumet à la pièce dans l'intérieur de la manche de l'habit, tout de son long et de façon à ce que la pièce vous touche la paume de la main.

On emprunte une pièce de cinq francs que l'on fait marquer. On emprunte aussi un châle, dans le milieu duquel on feint de mettre la pièce par-dessous; et comme, pour faire ce semblant, on est obligé d'étaler le châle le long du bras, au lieu de mettre la pièce

marquée, on la garde dans la main et on tire celle qui tient au plumet, lequel plumet vient avec et se trouve totalement caché par le châle.

On prie une personne de tenir du bout des doigts cette pièce enfermée, et le châle se trouve naturellement pendant. Alors on demande une tabatière, et en allant la poser sur la table, on y introduit adroitement la pièce de cinq francs qui restait dans la main.

On prend le tube duquel on a ôté le fond qu'on a posé sur la gibecière, et à la vue de tous, on met dans ce tube le plumet qui était resté sur la table.

Comme le tube est ouvert par le bas, et que vous êtes devant votre table, le plumet tombe dessous sans que personne puisse s'en apercevoir. On remet adroitement le fond qu'on reprend sur la gibecière, on ferme l'étui, et on le donne à tenir à quelqu'un, après l'avoir rouvert pour montrer que le plumet y est toujours; mais on ne fait voir que le bout de plumet, parce qu'on a eu soin de ne retirer que le couvercle.

Ces dispositions prises, on va chercher la tabatière qui était restée sur la table, et on prie un des spectateurs de la mettre dans sa poche. On reprend le châle de la main de la personne qui s'en était chargée, et toujours par la pièce attachée au plumet. Alors on feint de prendre cette pièce au travers du châle, et de l'envoyer dans la tabatière; puis on commande au plumet, qui est dans le tube, de venir dans le châle à la place de la pièce.

On découvre le plumet, en ayant soin de tenir la

pièce cachée dans le creux de la main. On fait ouvrir la tabatière, dans laquelle on trouve la pièce marquée que l'on fait reconnaître, et ouvrant le tube, en enlevant la fausse ouverture avec le couvercle, on fait voir qu'il n'y a plus rien,

On peut simplifier le tour en supprimant la pièce qui tient au plumet, et l'emploi de la tabatière, qui n'est qu'accessoire au tour. On se sert alors d'un bout de crayon, que l'on feint de placer sous le châle, mais que l'on retient dans la main en donnant à tenir la baleine du plumet à sa place. On feint de retirer le bout de crayon au travers du châle, comme on fait avec la pièce. On commande au plumet renfermé dans l'étui de venir dans le châle, on lève ce châle, et on fait voir le plumet. On montre l'intérieur du tube pour prouver qu'il est vide.

On peut encore faire ce tour plus simplement et sans se servir de tube. Alors, on a plusieurs plumets placés dans ses manches, et on les fait paraître dans le châle l'un après l'autre.

Ayant emprunté un châle, on dit, en l'étendant sur son bras : « Il n'y a rien dans ce châle, comme vous voyez ? » On tire un plumet, en prenant le châle par le milieu ; on continue en disant : « Mais si ; je crois sentir quelque chose. » On découvre un plumet. — « En voici encore un ! — Encore un autre !!!... »

On comprend que chaque fois que l'on veut tirer un plumet, il faut jeter le châle sur son bras, sous prétexte de faire voir qu'il n'y a rien dedans. On peut mettre

deux plumets dans chaque manche, pourvu qu'elles soient un peu larges. Il faut alors manœuvrer le châle par des mouvements bien naturels et bien légers.

Nota. — Je crois que l'on pourrait faire trouver dans le châle d'autres objets que des plumets, tels que des fleurs, des drapeaux, etc., toutes choses que l'on peut placer facilement dans les manches.

Ceci me fait penser à un joli petit tour qui n'est connu que de très-peu de professeurs. Ce tour fut imaginé en ma présence par un habile prestidigitateur, qui l'a exécuté dans une séance donnée devant une nombreuse assemblée, et qui en a été très-bien accueilli. Je vais le décrire.

SECTION XVI.

Multiplication des drapeaux.

On fera une certaine quantité de petits drapeaux de diverses couleurs. La manière de les confectionner est bien simple : on choisit des morceaux d'une étoffe très-mince, et on les coupe longs et étroits. On leur donne 10 ou 12 centimètres de longueur, sur 3 ou 4 de largeur ; on les attache ou on les colle par un bout à des brins de bois très-menus, tels que des petites branches de bouleau ou d'osier. On en assemble une dou-

zaine, et on les roule fortement ensemble; on n'en laisse qu'un d'étendu. En tenant ce paquet, le dos de la main se trouve naturellement en face des spectateurs, et on ne peut voir les hampes des drapeaux. Et comme il n'y a qu'un drapeau d'étendu, qui cache lui-même aux yeux des personnes présentes le petit rouleau qui se trouve de votre côté, il semble réellement que vous n'en tenez qu'un seul.

On prépare trois ou quatre petits paquets semblables, on en met un ou plusieurs dans sa manche, on en met aussi sous l'habit.

Ces dispositions faites, on fait naître une occasion pour exécuter le tour, ce qui est facile. Par exemple, vous vous adressez à un enfant qui vous aura rendu quelques petits services, comme de tenir une boîte, de prendre des cartes, etc. Alors, vous lui dites : « Mon ami, pour vous récompenser de votre obligeance, je vais vous donner quelque chose, afin que vous vous souveniez de moi. »

Vous allez chercher un paquet et vous dites à l'enfant : « Voulez-vous accepter ce drapeau ? il vous fera grandir, si vous le tenez toujours sur vous. » L'enfant accepte volontiers; mais vous regardez d'autres jeunes gens, et, comme si vous remarquiez qu'ils convoitent aussi un drapeau, vous dites : « Messieurs, je vois que vous désirez que je vous fasse le même cadeau ? hé bien ! je vais vous satisfaire. » Alors, vous roulez vivement les hampes entre vos mains, et on voit les drapeaux se développer, se multiplier et présenter

un volume considérable; vous les distribuez; mais, quand vous êtes arrivé au dernier, vous profitez d'un demi-tour de corps pour tirer habilement un paquet de la manche, et vous le joignez vite au drapeau qui vous reste, et, sans interruption, vous roulez de même entre vos mains ce nouveau paquet, et vous faites encore une distribution. Vous procédez toujours ainsi jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus de paquets.

Le description de ce petit tour ne peut pas donner une idée de son effet, surtout quand on connaît le moyen de le faire avant de l'avoir vu. Mais que l'on réfléchisse que, s'il est fait avec adresse, les spectateurs ne voient qu'un seul drapeau et sont bien persuadés qu'il n'y en a qu'un; que l'on se figure leur étonnement quand ils voient apparaître une multitude de drapeaux qui semblent émanés d'un seul que l'on n'a pas quitté des yeux. Ce tour est aussi brillant au théâtre qu'au salon.

SECTION XVII.

Transposition singulière.

Ce tour est très-agréable et bien facile à exécuter. On pourrait, en le voyant, le prendre pour de l'escamotage; il n'en est rien : son effet n'est dû qu'à la construction des pièces dont on se sert, comme on va

le voir; et on sait que l'escamotage ne s'opère qu'au moyen de l'adresse et de la légèreté des mains, sans le secours d'aucun objet mécanisé. Ainsi, par exemple, quand, dans un lieu où se trouvent réunies un grand nombre de personnes, il y en a une qui, voulant moucher son nez pour mieux savourer une prise de tabac, ne trouve plus dans ses poches ni mouchoir, ni tabatière, on peut être certain que, dans cette multitude, il y a un facétieux escamoteur qui, par désœuvrement, vient de faire un tour de son métier, en opérant la transposition desdits objets de la poche d'un autre dans la sienne.

Pour notre tour, il faut d'abord un vase en bois de la forme dite *Médicis*. Depuis le milieu du pied de ce vase jusqu'au fond de son ouverture, passe un fil de fer aux deux extrémités duquel est fixé un bouton plat qui le maintient dans sa position; et, dans le pied, est placé un petit ressort à boudin à travers duquel passe le fil de fer. Par le moyen de ce ressort, quand on pousse avec le doigt le bouton du bas, celui du haut, qui est dans l'intérieur du vase, se lève et laisse ouvert le trou circulaire où se place le bouton.

La partie inférieure du vase, qui a la forme d'une demi-sphère, est creuse et évidée le plus possible.

Cette partie, qui est destinée à recevoir la graine que l'on met dans le vase, tient à vis à la partie supérieure. On appelle cette pièce *vase au millet*.

Voici son effet : on met du millet dans le vase; si l'on pousse le bouton du bas, alors, celui du haut, se

levant, permet à la graine de couler dans la partie inférieure. On laisse redescendre les boutons en lâchant le doigt, et le vase paraît vide.

Maintenant, il nous faut encore une pièce. C'est un gobelet d'escamoteur, dans l'intérieur duquel est placée, environ au milieu, une soupape à ressort, qui est maintenue en dedans par un crochet qui correspond en dehors par un petit bout de fil de fer qui sort par un trou percé sur le côté, à peu de distance de la tête du gobelet, de sorte que, si l'on pousse cette pointe avec le pouce, en prenant le gobelet, le crochet laisse échapper la soupape qui s'ouvre brusquement.

Au bout de cette soupape est ajoutée une espèce de cuillère qui fait le crochet; elle est aussi en fer-blanc, et sert à ramasser les objets qu'on met sur la table et que l'on couvre du gobelet. Cette pièce se nomme *gobelet à ramasser*.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

On emplit d'avance de millet la partie du gobelet qui est entre la tête et la soupape. On ferme cette soupape et le millet est maintenu.

Vous vous présentez avec le vase dans la main gauche et un œuf caché dans la main droite. Vous montrez l'intérieur, pour faire voir qu'il n'y a rien, et, sous prétexte de faire remarquer que ce vase n'est pas percé, vous le transportez vivement de la main gauche à la

droite, en y introduisant l'œuf que les doigts maintiennent dans l'intérieur, en même temps que le pouce soutient le vase en dehors; et vous montrez le dessous du pied.

Vous reprenez le vase de la main gauche, et, en présence de l'assemblée, vous l'emplissez de millet, et, comme ce millet cache l'œuf entièrement, vous pouvez exposer le vase à la vue des spectateurs.

Vous prenez un œuf, que vous faites visiter, vous le mettez sur la table et vous le couvrez d'un gobelet.

Vous annoncez que vous allez faire venir le millet sous le gobelet, et que l'œuf, qui est sous ce gobelet, va prendre la place du millet qui est dans le vase. Vous montrez encore une fois le vase rempli de millet; vous le couvrez de son couvercle, et aussitôt vous poussez le bouton de dessous, et le millet tombe dans la partie inférieure du vase et laisse l'œuf isolé. Vous levez le gobelet, pour faire voir que l'œuf y est toujours, et, en le reposant, vous poussez avec le pouce la petite pointe qui fait ouvrir la soupape. Le millet tombe en même temps que la cuillère de la soupape ramasse l'œuf et le retient dans l'intérieur du gobelet.

Vous faites l'attouchement de rigueur avec la baguette, sur le vase et sur le gobelet, vous levez l'un et vous découvrez l'autre, et les spectateurs voient l'œuf dans le vase et plus de millet, et le millet sous le gobelet en place de l'œuf qui y était.

SECTION XVIII.

Tour du gros dé.

En 1831, un dé à jouer, d'un volume gigantesque, ayant un mètre cube, fut trouvé dans un désert d'Afrique par une caravane arabe. Ce dé fut apporté au Caire, et comme il avait quelque chose de particulier, d'extraordinaire, les savants du pays s'assemblèrent pour l'examiner.

En effet, on trouva beaucoup d'hiéroglyphes tracés en bas-relief sur les six surfaces de ce grand dé, et nos savants les expliquèrent, non sans difficulté ni sans débats. Les uns croyaient voir qu'il nous venait de l'étoile Syrius; d'autres, n'allant pas si loin, prétendaient qu'il sortait de la planète de Saturne, d'où il nous était arrivé, peut-être en compagnie de plusieurs aérolithes.

Après bien des contestations, cette dernière assertion prévalut; mais on rejeta le sentiment de ceux qui présumaient que c'était un des ornements qui s'était détaché du chaton de l'anneau de la planète.

Enfin, on tomba d'accord aussi sur cette opinion, que ce dé servait aux Saturnins pour faire la partie, comme nous nous servons des nôtres, et on convint qu'il était probable que son volume était approprié à la taille des habitants du globe en question.

Ce jugement me paraît fort judicieux; car, si Saturne est onze cents fois plus gros que la Terre, si nous en croyons nos astronomes, tout doit y être dans les mêmes proportions, parce que la nature est toujours conséquente dans ses œuvres.

Donc, les hommes de ce monde-là doivent être onze cents fois plus grands que nous, et, certes, ils feraient de beaux tambours-majors dans nos armées.

Comme nous sommes dans un siècle où on ne trouve plus rien d'impossible, je dis que, si l'on s'avise d'inventer le moyen d'aller visiter ces gens-là, il serait imprudent de faire ce voyage; car les chats de chez eux pourraient bien nous manger comme des souris, et les oies de leur basse-cour nous prendraient sans doute pour des hannetons. D'ailleurs, que d'autres accidents n'aurions-nous pas à redouter? Si, par exemple, nous passions auprès d'un de ces Messieurs dans le moment où sa poitrine l'obligerait de procéder à une expectoration!... nous serions inondés comme d'une vague..... Mais je crois que je divague.

Pardon, lecteur, je vais vite rentrer dans la voie, ce que j'aurais dû faire plus tôt, en vous disant, sans préambule ni digression, que le dé dont je viens de parler a donné aux prestidigitateurs qui l'ont vu l'idée du tour que nous allons décrire, et que, s'ils n'ont pas conservé tout-à-fait la dimension du prototype dans le leur, c'est à cause de l'embarras de le poser sur les genoux d'une dame sans la gêner.

Ce tour ne date pas de longtemps, mais il s'est pro-

pagé assez vite. Il a été, en moins d'une année, la possession de tous les prestidigitateurs, qui le conservent toujours dans leur répertoire, parce qu'on le voit toujours avec un nouveau plaisir, quand même on l'aurait déjà vu plusieurs fois.

Il y a différentes manières de l'exécuter ; j'en décrirai trois. Dans ces trois, il y en a une que l'on voit rarement et qui maintient ce tour dans le nombre des plus curieux ; et une autre, plus rare encore, puisque je ne connais qu'un seul prestidigitateur qui s'en serve. Cette dernière est enrichie d'une circonstance qui rend ce tour vraiment frappant.

Je vais commencer par expliquer comment on le fait le plus ordinairement.

Ce dé est un cube de bois auquel on donne environ 9 à 10 centimètres de surface. C'est loin du dé de Saturne, mais cela n'est déjà pas mal pour nous, chétifs. On le fait peindre en façon de dé à jouer : on a adopté l'usage de peindre les points en blanc sur un fond noir.

Ce dé entre à l'aise dans une espèce de boîte en fer-blanc que l'on fait peindre comme le dé, et qui semble être un dé elle-même, étant posée sur son ouverture, car il y a une surface d'ouverte sur les six.

Ce faux dé entre à son tour, aussi à l'aise, dans une autre boîte que l'on aura fait peindre à volonté. On lui donne, si on veut, par la couleur, l'apparence de l'acajou ou du palissandre.

La couleur dont on se sert pour peindre les pièces en fer-blanc est toujours au vernis.

On peindra en noir l'intérieur de ces deux boîtes.

On met ces trois pièces l'une dans l'autre, et elles doivent toutes s'affleurer. Etant placées sur la table, l'ouverture en bas, si l'on ne veut enlever que la boîte de dessus seulement, on la prend avec légèreté. Si on veut enlever le faux dé avec, on serre un peu avec les doigts. La flexibilité naturelle du fer-blanc produit, sur ce faux dé, une pression qui permet de l'enlever avec la boîte.

Notez bien que le faux dé doit toujours passer pour le vrai. Notez encore que, quand il est dans la boîte, on peut montrer hardiment l'intérieur, parce que ce faux dé ne peut pas être aperçu, d'autant moins encore que l'intérieur est noir.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

On se présente, ayant ces trois pièces l'une dans l'autre à la main. On sort le vrai dé pour le faire visiter, et après on le remet dans la boîte. On emprunte un chapeau. Ici, il faut trouver le moyen de mettre le vrai dé dans le chapeau, sans faire naître aucun soupçon. Un seul mot vous en donne l'occasion.

Vous demandez si on veut que vous fassiez passer ce dé dans le chapeau, visiblement ou invisiblement.

Si l'on répond visiblement, alors vous mettez le tout dans le chapeau, et vous retirez la boîte. Vous montrez l'intérieur du chapeau; on voit le faux dé,

que l'on prend pour le vrai, qui est dessous, et vous dites : « Ma foi ! cela n'est pas difficile, le voilà, et je l'ai mis visiblement, puisque vous l'avez demandé. Si vous aviez voulu que je le fisse passer invisiblement, voici ce que j'aurais fait. »

Vous allez à votre table et vous y posez le chapeau. Vous en retirez le faux dé seulement, et vous le mettez sur la table, en prenant garde de laisser apercevoir l'ouverture. Faites attention que les spectateurs prennent ce faux dé pour le vrai, et qu'ils sont loin de penser que dernier est resté dans le chapeau.

Vous prenez un plat ou une assiette que vous mettez sur le chapeau. Vous demandez un second chapeau que vous posez sur l'assiette, le fond en haut. Sur ce chapeau de dessus, vous placez le faux dé que vous couvrez de sa boîte, et vous dites : « Messieurs, je vais maintenant faire passer invisiblement ce dé dans le chapeau de dessous. » Et, en parlant, vous faites voir encore le faux dé, en levant la boîte à moitié. Dubout de la baguette, vous touchez cette boîte, et vous la levez en serrant, pour enlever avec le faux dé. Vous montrez l'intérieur, et, retirant le chapeau et l'assiette, vous faites voir, dans le chapeau du bas, le dé que vous faites tomber bruyamment sur la table.

Nota.— Si, en commençant, on vous demandait de le faire passer invisiblement, ce serait la même chose; seulement, vous diriez, en mettant de même le tout dans le chapeau et en reprenant la boîte : « Vous avez raison, car, pour le faire passer visiblement, il n'y au-

rait que cela à faire, et le tour ne serait pas bien surprenant. » — Vous continuez alors comme il vient d'être expliqué.

Seconde manière de faire le tour du gros dé.

Pour celle-ci, nous avons besoin d'une nouvelle pièce, dont voici la construction :

On aura une boîte toute simplement faite en bois très-mince. Cette boîte est carrée et destinée à contenir un faux dé, pareil à celui dont il est parlé ci-dessus.

On aura encore une autre boîte, proprement faite, dont la longueur, prise dans l'intérieur, sera un peu plus que deux fois la largeur totale de la première boîte, et sa largeur, prise aussi dans l'intérieur, est de la même largeur que la petite boîte.

On met la petite boîte dans la grande, de laquelle elle vient presqu'affleurer les bords, et doit y couler aisément dans toute sa longueur. Cela étant ainsi disposé, sur l'ouverture de la grande boîte et juste au milieu, on fixera une traverse, qui fera paraître la boîte partagée en deux cases, et de chaque côté de la traverse à chaque case, il y a un couvercle battant, à charnières, de même épaisseur que la traverse. Il est indispensable que le faux dé, qui est dans la petite boîte intérieure, puisse sortir des cases aisément.

Quant à cette petite boîte qui est dans la grande, elle ne peut plus en sortir, parce que, sur l'épaisseur des bords de la grande, il y a une bordure plate et mince en bois noir, qui est saillante de 3 ou 4 millimètres sur l'ouverture.

A chaque couvercle, en dedans, on écrira un numéro : sur l'un, le n° 2; sur l'autre, le n° 1.

On peint aussi en noir tout l'intérieur de la boîte.

EXÉCUTION DU TOUR.

Comme dans le précédent, on fait visiter le vrai dé. Ensuite on fait voir la boîte aux deux cases, dans l'une desquelles on aura placé un faux dé, mis dans la petite boîte intérieure, qui doit toujours le recevoir. Ce faux dé est placé de manière à laisser paraître une surface à points; mais, pour que l'on ne s'aperçoive pas de la présence de ce faux dé, on montre les cases l'une après l'autre.

En levant le couvercle, on fait voir d'abord la case vide; on ferme, et, en penchant la boîte, on fait couler le dé dans celle qu'on vient de montrer. On fait voir ensuite l'autre case, qui se trouve vide à son tour. De cette manière, il semble qu'il n'y a rien dans la boîte.

On pose cette boîte sur une table ou sur autre chose, mais en vue des spectateurs.

On prie une personne de retenir un des numéros. Revenu à sa table, sur laquelle est resté le vrai dé, on dit : « Je vais tâcher de faire entrer invisiblement ce dé sous la boîte que voici. (La boîte qui contient le faux dé reste aussi sur la table pendant que l'on fait voir la boîte à deux cases.) Vous voyez qu'il est de la même dimension, et qu'il en remplit toute la capacité. »

En donnant cette explication, on introduit adroitement une balle ou une pomme, préparée à cet effet, dans le faux dé renfermé dans la boîte, et on prend une assiette que l'on pose sur l'ouverture de la boîte, sous prétexte d'intercepter toute communication. Ayant une main sous l'assiette et l'autre sur la boîte, on fait faire, de bas en haut, un demi-tour à ces deux objets, afin que la boîte soit en dessus et l'assiette en bas. On les pose sur la table.

L'assiette que l'on met sur la boîte et le renversement dont je viens de parler sont nécessaires pour maintenir et cacher la balle qu'on a fourrée dans le faux dé.

On continue en disant : « Si je n'avais à escamoter qu'une balle comme celle-ci (on en prend une pareille à celle qui est dans la boîte), je ne serais pas embarrassé, parce que, pour qui sait jouer des gobelets, cela n'est pas difficile, comme vous voyez (on l'escamote en la laissant tomber sur la gibecière, et on lève la boîte en emportant le faux dé, pour faire voir la balle qui est dessous. On retire cette balle, et on repose la

boîte contenant le faux dé); mais, pour ce dé, c'est différent; cependant, je vais essayer de le faire. »

On prend le dé et on le porte sous la table, et disant qu'on va le faire passer au travers, on le laisse sur la gibecière, et on lève la boîte qui couvre le faux dé, que les spectateurs prennent pour le véritable. On recouvre et on ordonne au dé de passer dans la case du numéro retenu. On fait nommer ce numéro, et en ouvrant le couvercle de sa case, on fait voir le dé; comme pour mieux le montrer, on le retire en renversant la boîte, mais toujours en prenant garde de laisser apercevoir l'ouverture.

On remet le dé dans sa case, mais, cette fois, l'ouverture en dessus, et on ferme.

On va lever la boîte en emportant le faux dé, et on fait voir qu'il n'y a plus rien.

On ordonne de nouveau au dé de sortir de la case où il est, et de revenir sous la boîte qui est sur la table. On fait voir que le dé est revenu, et prenant la boîte aux cases, on les ouvre toutes deux, et les spectateurs voient qu'il n'y a plus rien.

Cette dernière particularité produit un effet frappant, car les spectateurs ont bien vu remettre le dé dans la boîte à laquelle on n'a plus touché; et comme le faux dé, vu dans son intérieur, représente bien le fond de la case, il semble réellement que la boîte est absolument vide, et on ne conçoit pas cette disparition.

Enfin, on termine le tour en feignant de reprendre le dé par-dessous et au travers de la table sur laquelle

on le jette, et on lève la boîte avec le faux dé, pour faire remarquer qu'il n'y a plus rien.

Troisième manière de faire le tour du gros dé.

On commence le tour à peu près comme dans la première manière; on fait visiter le dé et on le remet dans le faux, enfermé dans la boîte.

On emprunte un chapeau, et on dit: « Mon intention est de faire passer le dé dans ce chapeau; non pas en le mettant comme cela (on le met avec le faux en retirant la boîte) : il n'y aurait pas grand'malice, mais invisiblement.

On retire le faux dé seulement, et on va le poser sur une boîte quelconque, mais un peu haute, que l'on a mise à dessein sur la table.

On demande un mouchoir, on en couvre le chapeau qui contient le vrai dé, et on prie une dame de tenir ce chapeau sans rien déranger.

Comme, dans ce moment, il est nécessaire d'amuser un peu les spectateurs, on leur donne la boîte à visiter, en recommandant de bien l'examiner, pour tâcher de découvrir le mécanisme qu'elle contient. On continue de parler, en affirmant que cette boîte, qui paraît si simple, est cependant très-compliquée dans son ensemble.

Pendant ce verbiage, que l'on débite devant sa table, on tient, comme par distraction, le faux dé dans lequel

on introduit un verre plein de vin, qui était préparé sur la gibecière, et on le reporte ainsi sur la boîte où il était.

On reprend la boîte qu'on avait donnée à visiter, et on va en couvrir le faux dé sous lequel il y a un verre de vin. On prévient que l'on va escamoter ce dé, qui pourtant est bien sous la boîte.

On prend un verre pareil à celui qui est sous le faux dé et on l'emplit de vin. Pendant que l'on verse, on prend de la main droite une poignée de petits morceaux de papier de diverses couleurs, disposés sur la gibecière.

On prend le verre et on dit : « Messieurs, je vais faire semblant de boire ce vin; vous allez croire que je bois effectivement, il n'en sera cependant rien, car le vin va se retrouver dans le moment. Mais il faut que je prenne le gobelet de la main gauche; on sait que cette main est consacrée à toutes les opérations magiques. »

On boit, et on transporte de suite le verre dans la main droite, où sont les petits papiers, et feignant de jeter le gobelet en l'air, on le laisse retomber sur la gibecière dans le moment que l'on lance au vent les morceaux de papier, et on dit : « Il n'y a plus ni vin, ni verre; mais ils ne sont pas perdus. » On lève la boîte en emportant le faux dé avec, et le verre de vin apparaît seul. On continue en disant que le dé vient de passer dans le chapeau tenu par la dame.

On lève le mouchoir et on fait voir le dé.

Nota. — Il ne faut pas croire qu'il soit difficile et embarrassant de mettre le verre rempli de vin sous le faux dé : rien de plus aisé. La boîte que l'on a mise sur la table pour y poser ce faux dé cache d'abord le verre que l'on prend sur la gibecière, et, tout en parlant, vous fourrez doucement le gobelet sous le faux dé, que vous n'avez qu'à couler lentement et sans affectation sur les parois intérieures de la boîte; on n'a simplement qu'à soutenir le verre par le fond, puisqu'il se maintient de lui-même dans le faux dé. D'ailleurs, les spectateurs, attentifs à ce que vous dites, le sont peu aux mouvements de vos mains qui, du reste, n'ont rien de suspect.

Comme la description de tous ces tours de dé a dû paraître passablement ennuyeuse au lecteur, je vais le laisser reposer un peu, en l'entretenant d'un petit tour d'une nature toute particulière, et qui, je l'espère, ne fatiguera pas son attention; mais j'avoue que je suis fort embarrassé pour entrer en matière; matière, hélas! qu'on n'aborde qu'avec crainte et circonspection.

SECTION XIX.

Expérience qui ne sera pas du goût de tout le monde. Dissertation sentimentale où l'on trouvera que l'art est préférable à la nature.

Comment nommerai-je le résultat d'une digestion bien conditionnée, sans scandaliser les oreilles et faire soulever l'estomac? Hélas! pourquoi nos mœurs ne nous permettent-elles pas toujours d'appeler un chat, un chat? Cela simplifierait beaucoup notre langue, et je ne serais pas dans l'embarras où je me trouve en ce moment.

J'ai bien un mot qui ferait parfaitement mon affaire, et que l'on emploie sans scrupule, même dans le monde le plus délicat, pour désigner les taches que la boue des rues fait aux vêtements, car on dit sans vergogne : Mes souliers sont *crottés*; j'ai de la *crotte* au bas de ma robe. Mais, si je fais usage de ce mot pour désigner le produit dont je veux parler, alors, on sent qu'il se dénature, qu'il salit la pensée et qu'il devient un objet de dégoût pour tout le monde.

Cependant, il ne serait question ici que de l'œuvre d'un chien; cela ne tire pas autant à conséquence. Bon Dieu! que faire? ou plutôt, que dire? Éloquent Mercure, prudente Minerve, inspirez-moi!

On ne s'attendait guère
De voir Pallas en cette affaire.

Je crois que je le tiens ! oui..... caca : ce mot est mignon et coquet. J'avais bien celui de déjection, qui m'a été donné par un disciple d'Esculape, mais je le trouve trop doctoral, point assez harmonieux : décidément, je crois que caca est de meilleur goût. Nous allons donc bientôt nous occuper d'un caca de chien.

O sage Platon ! savant Aristote ! et toi, vertueux Socrate, pourquoi êtes-vous décédés ? Si vous viviez encore, que je serais curieux de m'entretenir avec vous, par la voie du télégraphe électrique, afin que vous m'appreniez la cause de cette répulsion que nous éprouvons tous à la vue et même au nom de la matière que nous allons traiter ; car, enfin, elle ne manque pas de certaines qualités fort gentilles ; deux sens, au moins, en sont agréablement affectés : le *tact* et la *vue*.

Par l'effet magique d'un travail de l'estomac, que les substances nourrissantes ont subi, et après avoir passé et séjourné quelques heures dans de longs tuyaux arrangés dans un cabinet noir, à l'instar d'une famille de couleuvres qui feraient la méridienne, ces substances sortent de leur prison, et nous apparaissent, à leur entrée dans le monde, tantôt décorées d'une belle couleur d'or, une autre fois sous celle d'une riche ébène, de forme et de consistance très-variable.

Ces belles couleurs doivent réjouir l'œil ; donc la vue est satisfaite.

Quant au tact, ne voyez-vous pas souvent des dames vous dire, en se promenant : *J'ai marché sur quelque chose de doux*, ne trouvant pas de termes plus convenables, pour exprimer la sensation dont elles viennent de jouir? L'ouïe reste neutre dans cette conjoncture.

Je conviens que les deux autres sens n'y trouveraient pas beaucoup d'agrément, mais rien ne peut tout posséder, tout satisfaire. Reprenons notre caca.

Si je place cette saleté dans mon ouvrage, ce n'est pas pour en faire l'ornement; mais elle a son beau côté, et c'est ce qui m'engage à vous en entretenir. D'abord, elle procure à ceux qui n'aiment pas les chiens, le plaisir de les faire bâtonner. De plus, ceux qui sont d'une humeur taquine, trouvent à se satisfaire, en faisant gronder des femmes de chambre, auxquelles on reproche durement de n'avoir pas fait disparaître un dépôt malencontreux. Elle donne aussi le moyen d'opérer des métamorphoses agréables et surprenantes, et bien d'autres jolies choses encore.

Par lui-même, l'objet dont il est question n'est pas nouveau; on en a vu, depuis longtemps, étalés sur des tables, comme des pains-d'épices, chez les marchands de curiosités, voire même sous forme de bonbonnières.

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Mais, rarement, l'imitation est parfaite, et peu de

personnes connaissent la manière de réussir. De plus on ignore l'avantage que la prestidigitation peut en tirer. C'est donc aussi pour donner ces connaissances à mes lecteurs, que j'ai inséré cette plaisanterie dans ce traité.

Commençons par donner le moyen de confectionner soi-même ces imitations.

Faites fondre de la colle forte dans de l'eau, plutôt au bain-marie qu'à feu nu. Cette colle doit être un peu plus faible que pour coller le bois. Quand elle sera faite, vous en prendrez un peu pour y délayer du noir de fumée, que vous jetterez dans la totalité, et vous mêlerez bien le tout.

Vous prendrez du papier gris buvard, que vous mettrez dans ladite colle; vous le pétrirez bien et en ferez une espèce de pâte, à laquelle vous donnerez la forme en question la plus naturelle possible.

Vous laisserez sécher ces imitations. Quand elles seront sèches à fond, vous mettrez dessus une ou deux couches de vernis à l'huile, que vous laisserez sécher aussi.

Voilà pour les productions canines, celles qui sont le plus en usage pour l'emploi auquel nous les destinons. Mais, si vous voulez donner à votre ouvrage quelque chose d'humain, vous prendrez du papier blanc, buvard comme le gris, et vous remplacerez le noir par de l'ocre jaune. Voilà toute la différence; du reste, vous procéderez comme au premier. Quant à la forme, vous y mettrez toute la vérité et le gracieux que votre bon goût vous inspirera.

On ferait un volume, si on voulait raconter toutes les petites mystifications auxquelles peuvent donner lieu ces productions factices. J'en exposerai quelques-unes dans un prochain article; mais, dans ce moment, je suis trop pressé de quitter cette matière, et de reprendre le cours de nos descriptions magiques.

SECTION XX.

Beau tour de montre.

Effet. — On emprunte une demi-douzaine de montres, que l'on étale sur la table. On en fait choisir une, et on laisse de côté les autres, dont on n'a plus besoin.

On prend la montre choisie, et on fait remarquer l'heure qu'elle indique dans le moment.

On donne cette montre à une personne, en la priant de la mettre dans sa poche.

On fait prendre au hasard une quantité de jetons, sur un grand nombre que l'on présente.

On annonce que la montre va marquer autant d'heures qu'il y a de jetons dans la main de la personne qui en vient de prendre à discrétion. On vérifie, en faisant voir que l'heure de la montre se rapporte à la quantité de jetons que l'on a pris.

On pose la montre sur la table, le cadran en dessous; on fait jeter deux dés au hasard, et la montre marque le nombre de points amenés.

Cette montre peut aussi prédire d'avance le nombre de cartes qu'il y aura dans un paquet choisi entre plusieurs, inégaux en quantité. Elle peut encore marquer le nombre de points qu'il y a sur une carte tirée à volonté, etc.

On termine le tour en faisant changer l'heure plusieurs fois de suite, en présentant la montre à différentes personnes. On rend les montres à qui elles appartiennent, à moins que l'on n'oublie de les redemander; dans ce cas, c'est un casuel de bénéfice pour le prestidigitateur.

Explication. — Pour ce tour, il faut avoir à soi une montre mécanisée.

Il serait difficile, avec l'explication la plus claire, la plus étendue, et les dessins les plus exacts, de bien faire comprendre le mécanisme de cette montre. Que l'on prenne l'article *horlogerie* dans l'Encyclopédie; qu'on lise le texte et que l'on examine les planches avec la plus grande attention; après cela, si on a pu concevoir comment on fait une montre, on aura bien de la perspicacité.

Un horloger, qui m'a mécanisé une de ces montres nécessaires pour le tour dont il est question, m'a fait remarquer, sur le modèle que je lui avais donné, quinze petites pièces entre le cadran et la plaque de cuivre qui est immédiatement dessous; il vaut donc

mieux s'en procurer une chez ceux qui en tiennent, que de se tourmenter la tête pour apprendre comment elles sont faites.

Il suffit de connaître l'usage de ces montres, et de savoir que, pour les faire fonctionner, il n'y a qu'à pousser la queue, comme quand on veut faire sonner une montre à répétition, et qu'à chaque coup de pouce que l'on donne, la petite touche avance d'une heure. La grande touche marche toujours comme dans une montre ordinaire.

Il y a de ces montres d'un mécanisme plus simple; mais elles sont loin d'offrir la même solidité et les mêmes avantages.

Au reste, ces montres ne sont pas chères, parce qu'elles sont faites en cuivre jaune, ce qui leur donne l'apparence de l'or, et passent pour telles quand on s'en sert.

En commençant le tour, vous avez cette montre mécanisée cachée dans la main. Vous demandez un chapeau, et, en le prenant, vous y mettez votre montre assez adroitement pour ne pas être aperçu, ce qui n'est pas difficile. Vous tenez le chapeau de manière à ne pas laisser voir le fond. Vous empruntez des montres jusqu'à concurrence de cinq, et la vôtre fait six. Vous les étalez de front sur la table, en mettant la vôtre la seconde, à droite ou à gauche, afin qu'elle se trouve toujours au milieu, quand on en a retiré trois.

On comprend bien que les spectateurs, en voyant six montres, croient que vous en avez emprunté six,

car personne ne s'avise jamais de les compter à mesure que vous les recueillez.

Maintenant, il s'agit de faire tomber le choix sur votre montre.

Vous invitez une personne à en désigner trois. Si votre montre se trouve dans les trois indiquées, vous mettez les trois autres à l'écart.

Vous invitez de nouveau la même personne à en désigner une des trois qui restent. Si elle indique celle du milieu, comme cela arrive presque toujours, alors le choix est fait, puisque c'est la vôtre. Vous la prenez pour vous en servir, et vous mettez les deux qui restent avec les trois autres. Si elle en indique une des coins, vous la réunissez à celles que vous avez mises à l'écart. Il n'en reste plus que deux.

Dans ce dernier cas, vous changez un mot de la proposition : au lieu de dire : *désignez,* dites : *choisissez* celle des deux que vous voudrez. Si on indique la vôtre, ce mot de *choisissez* fait entendre que c'est cette dernière indiquée avec laquelle on doit faire le tour. Si on indique l'autre, vous l'écartez, et vous dites, en parlant de la vôtre, qui reste seule sur la table : « Vous voyez que c'est celle qu'on ne m'a pas fait retirer que je prends pour faire le tour. »

On trouve, d'ailleurs, tout naturel que vous retiriez comme les autres la dernière désignée, et le mot *choisissez,* dont vous vous êtes servi, n'est pris par les spectateurs que comme synonyme de *désignez.*

Si, en commençant, votre montre n'est pas dans les

trois premières désignées, vous procéderez de même en les retirant comme étant celles que l'on rejette. Souvenez-vous qu'en fait de prestidigitation, on se tire souvent d'affaire par des paroles ambiguës.

Ayant fait ainsi tomber le choix sur votre montre, vous la prenez et vous faites voir l'heure qu'elle marque dans le moment. Vous donnez autant de coups de pouce qu'il en faut pour amener l'heure au chiffre pareil au nombre de jetons que vous voulez faire prendre. Ces jetons, que vous présentez dans votre main, sont en grande quantité, mais disposés de manière à ce que l'on ne puisse prendre que le nombre voulu. On trouvera cette manière expliquée dans la Ire section de la IIe partie de cet ouvrage.

Supposons que la montre marque huit heures, qui est l'heure du moment, et que vous vouliez faire prendre dix jetons.

Vous donnez deux coups de pouce au bouton de la montre, et elle marquera dix heures. Vous la donnez à une personne, en la priant de la mettre de suite dans sa poche.

Comme vous présentez la montre de façon à ne pas laisser voir l'heure, cette personne la met dans sa poche comme vous le lui recommandez, sans y porter la moindre attention, et quand vous la priez de montrer l'heure, on voit que cette heure est au même nombre que celui des jetons qui ont été pris.

Ensuite on met la montre sur la table, le cadran en dessous, après l'avoir mise à l'heure pareille au nombre

de points disposés sur les dés dans la boîte qui sert à les recevoir.

Mais il convient que j'esquisse la construction de cette boîte.

Il y en a de plusieurs façons : la plus simple est tournée en bois de la forme d'un vase. Son couvercle est percé pour donner passage aux dés que l'on y jette.

Ce vase contient deux fonds qui forment deux capacités. La première, depuis le couvercle jusqu'au premier fond; la seconde, depuis le premier fond jusqu'au deuxième. Chacune de ces capacités offre assez d'espace pour y loger deux dés, et elles ont aussi chacune leur ouverture.

Dans le compartiment de dessous, vous mettez deux dés dont vous connaissez les points.

On fait jeter les dés par l'ouverture du couvercle, et ils tombent dans la première case.

Vous ouvrez à la seconde case, et les spectateurs prennent ces nouveaux dés pour ceux que l'on vient de jeter par l'orifice du couvercle. Or, dans ce tour de montre, si les dés de la seconde case portent, par exemple, onze points, vous mettez la montre à onze heures.

Cette boîte aux dés sert dans beaucoup de circonstances.

Enfin, on peut faire durer longtemps ce tour de montre, par différents tours qui peuvent s'y appliquer, tels que le tas de cartes que l'on fait prendre forcément, la carte forcée seule, etc.

Pour terminer, on met sous les yeux d'une personne la montre qui marque une heure quelconque, en lui disant : « Monsieur, quelle heure est-il? » Cette personne répondra, par exemple : « Il est trois heures. » Vous allez à une autre, qui dit : « Sept heures ; » une autre encore, qui dira : « Midi ; » et ainsi de suite, toujours en faisant jouer le pouce. Pour finir, vous faites en sorte d'amener l'heure qu'il est dans le moment actuel.

Ce tour met beaucoup de gaîté et d'animation dans l'assemblée, sans préjudice à l'étonnement causé par cette versatilité de la montre, que l'on croit appartenir à quelqu'un des assistants.

Le tour étant fini, on met toutes les montres dans un chapeau, pour les rendre aux personnes qui les ont prêtées. On a soin de garder la montre mécanisée dans la main qui tient le chapeau, et, quand les cinq montres sont rendues, on renverse le chapeau pour faire penser qu'il n'y a plus rien, mais sans affecter de vouloir le faire remarquer.

SECTION XXI.

La plume sautante.

La simplicité d'un moyen que je connais pour faire ce petit tour me donne l'envie de le communiquer aux amateurs de physique amusante.

Decremps a choisi cette récréation pour prouver que l'on peut faire un tour par plusieurs procédés différents. Mais tous ceux qu'il donne pour celui-ci sont plus ou moins compliqués et nécessitent des instruments coûteux ou des préparatifs embarrassants.

Il se servait de canifs très-légers, que je remplace par trois plumes de différentes couleurs.

Voici mon moyen : prenez un morceau de feuille de cuivre de l'épaisseur d'une carte à jouer ; mais que ce cuivre soit bien battu, afin qu'il soit très-élastique et fasse bien ressort.

Donnez à cette feuille environ 7 centimètres de longueur, sur trois de largeur.

Coupez-la en losange, et pliez-la juste dans son milieu, en laissant les deux angles assez éloignés l'un de l'autre, pour donner de la chasse à cette espèce de ressort, quand on rapproche ces angles. Voilà tout l'appareil, et voici comment on exécute le tour.

On se procurera trois plumes de couleurs différentes et très-distinctes entre elles, et on préparera d'avance le ressort comme il suit :

On en rapproche les deux angles, que l'on assujettit avec une légère bande de papier que l'on roule d'un ou deux tours, et dont on colle le bout avec une parcelle de pain à cacheter ; mais comme le ressort se détendrait tant que le pain à cacheter ne serait pas bien sec, on le maintient avec du fil, que l'on retire quand il n'est plus nécessaire.

Ce ressort ainsi préparé, on le tient caché dans sa

main. On emprunte une pièce de cinq francs, et on la jette avec le ressort dans un gobelet de métal, ou mieux, un vase de porcelaine, que l'on aura fait visiter.

Vous faites observer qu'il n'y a aucune préparation dans la pièce ni dans le gobelet. Vous faites aussi visiter les trois plumes, en disant que l'on n'y trouvera rien non plus; mais que le mobile de l'expérience se trouve dans une liqueur chimique, préparée pour cet effet.

Vous mettez les trois plumes dans le vase ou gobelet, et vous invitez quelqu'un de l'assemblée de désigner celle des trois que l'on veut voir sauter dehors. Alors, sous prétexte d'arranger les plumes de telle ou telle manière, vous mettez celle qu'on a choisie sur le bout du ressort.

Vous allez prendre un flacon rempli d'eau, que vous aurez colorée pour plus de mystère, et vous en versez sur le ressort. Cette eau détrempe assez promptement le pain à cacheter, et le ressort se détendant brusquement, fait sauter la plume.

Vous prenez le vase, et vous versez dans votre main le ressort et la pièce. Vous rendez celle-ci et gardez l'autre, avec la précaution de ne pas le laisser apercevoir.

SECTION XXII.

Moyen ingénieux d'escamoter une bague dans un œuf.

Voici encore un tour de beaucoup d'effet et d'un moyen très-simple, que l'on peut exécuter sans grands frais d'appareils, et dans lequel on trouvera deux procédés que je crois à peu près inconnus des professeurs mêmes. Le premier, c'est d'introduire la bague dans l'œuf; le second, de faire l'échange de la bague. Je vais d'abord exposer l'effet du tour.

On emprunte une bague, que l'on met sur la table, en faisant remarquer que l'on ne l'escamote pas. On présente un coquetier : je veux parler de ceux qui servent pour manger des œufs à la mouillette, et non des marchands de volaille, qu'on appelle aussi de ce nom.

Notre coquetier est en bois ; on le met aussi sur la table.

On donne un œuf à visiter, ensuite on le place dans le coquetier, en présence de l'assemblée.

On prend la bague, que l'on met dans sa main; on lui commande de passer dans l'œuf, comme on ordonne à une muscade de passer sous un gobelet. On fait voir que la bague n'est plus dans la main, on casse le bout de l'œuf sans le toucher des doigts, on y fourre un long crochet de fil de fer, et on en retire lentement la bague, que l'on porte ainsi à la personne qui l'a

prêtée. On dépose cette bague sur une serviette mise entre les mains de la même personne, qui la reconnaît après l'avoir essuyée.

Explication. — Dans le fond du coquetier est pratiquée une petite mortaise, dans laquelle on peut faire entrer une bague au tiers de son diamètre.

Pour échanger la bague en présence de tous les spectateurs sans qu'ils s'en aperçoivent, voici le moyen :

Comme, pour ce tour, on ne doit demander qu'une bague sans chaton, ou une alliance, on en a une fausse de ce genre. On prend une assiette, et, en la tenant, on place la fausse bague sous le pouce.

On fait observer que, si on prend une assiette pour recevoir la bague, c'est pour que l'on ne suppose pas que l'on puisse l'escamoter. En la portant sur la table, on fait couler la bague contre son pouce, que l'on met vite dessus pour la cacher, en même temps que l'on découvre la fausse. On fait tomber cette fausse bague sur la table, et elle reste à la vue des assistants. Quant à la vraie bague, on la retient secrètement dans la main.

On prend le coquetier, que l'on peut montrer hardiment, sans, toutefois, le donner à tenir, et pour peu que le bois soit brun, la petite fente ne peut pas s'apercevoir.

Sous prétexte d'essuyer le coquetier en dehors et en dedans, on y fourre adroitement la bague que l'on avait dans la main, et elle s'enchâsse aisément dans la petite mortaise. On pose le coquetier sur la table, et on

prend un œuf qu'on a eu soin de casser très-légèrement par un bout : on le donne à visiter, et, le reprenant délicatement de deux doigts, pour prévenir tout soupçon d'escamotage, on le met dans le coquetier en appuyant doucement. Pour peu que l'œuf soit fêlé, la bague entre aisément dedans. Alors on reprend la fausse bague qui est restée sur la table, et que les spectateurs prennent toujours pour la véritable; on la met dans le creux de la main, en disant qu'on va la faire passer dans l'œuf, et on l'escamote comme je l'ai expliqué au commencement de la IIme partie, dans le dernier paragraphe des principes préliminaires. On laisse tomber cette bague sur la gibecière, en posant sa main sur le bord de la table.

On casse l'œuf du bout d'un couteau ou d'une baguette, on en tire la bague avec le crochet dont j'ai parlé, en évitant d'approcher les doigts de l'œuf, de crainte de donner à soupçonner qu'on a pu y fourrer adroitement l'anneau. On le rend à la personne qui l'a prêté, en prenant les précautions de propreté que j'ai recommandées plus haut.

SECTION XXIII.

Description de quelques instruments de physique amusante.

Cette section est consacrée à donner l'idée de quelques pièces dont nous aurons bientôt besoin. Je les ai numérotées pour plus de précision dans les renvois. J'ai pensé qu'en donnant ces descriptions à part des tours qui vont suivre, on serait moins fatigué et plus attentif à la lecture de cette explication, n'ayant plus à s'occuper que d'elle.

Je renverrai à cette section, quand il sera nécessaire d'avoir recours à une des pièces qui y sont décrites. Ces descriptions auront pour utilité principale, quand un amateur voudra se former un petit cabinet de physique amusante, de lui faire connaître suffisamment la composition de ces instruments, pour qu'il ne se trompe pas, ou qu'on ne le trompe pas, quand il voudra faire choix de quelques-uns dont il voudra faire l'acquisition pour l'exécution d'un tour qu'il désirera; car, bien que ces instruments aient chacun un nom qui leur est propre, l'ouvrier les confond quelquefois entre eux, ou ne s'accorde pas toujours en cela avec les professeurs.

NUMÉRO PREMIER.

Le vase dit aux tabatières.

La pièce à laquelle on a donné ce nom est une de celles qui offrent le plus de ressources dans les tours. Elle sert dans un grand nombre et elle est un des plus nouveaux instruments dans la magie blanche.

Ce vase est en cuivre ou en fer-blanc peint en dehors. Son volume n'est pas déterminé; on le fait assez grand pour le théâtre. Pour le salon, voici à peu près la dimension qu'on lui donne.

11 à 12 centimètres de hauteur, sur 9 à 10 de diamètre; sa forme est cylindrique, sauf quelques filets en relief, ou autres moulures que l'on façonne à l'extérieur dans le bas, pour l'orner, et qui en rompent le parallélisme des côtés.

A ce vase on en joint un autre de 6 à 7 centimètres de hauteur.

Ce dernier vase est double : il est formé de deux cylindres d'égale hauteur, dont l'un entre dans l'autre.

Le cylindre intérieur est plus étroit que l'extérieur d'environ 5 millimètres, afin qu'il y ait dans le bas, et tout autour, un espace que forment naturellement les 5 millimètres de moins qui manquent au diamètre de la partie qui entre dans l'autre. Mais, dans le haut, les deux parties se rapprochent, se joignent, et on les

soude. On amincit le bord de manière qu'il ne paraît que de l'épaisseur d'une seule feuille de fer-blanc à peu près. C'est à cette partie de l'intérieur qu'est placé le fond.

On met ce dernier vase sur le premier dont j'ai parlé. Ce premier vase entre par son épaisseur dans celui qui est double, en se fourrant dans l'espace qui existe entre les deux parties de ce dernier; il entre jusqu'au fond, c'est-à-dire dans toute la hauteur du double vase, qui, étant placé, ne change rien à la forme du premier, et tous deux, étant réunis ensemble, paraissent n'en faire qu'un. Ce vase est fixé sur un piédouche.

Il serait avantageux de bien comprendre cette construction, parce que c'est un système qui s'applique à beaucoup de pièces de physique amusante.

On a vu, par la différence de hauteur qu'il y a entre ces deux vases, qui s'incorporent ensemble, qu'il doit y avoir entre leurs deux fonds assez d'espace pour y loger un oiseau, une montre ou une tabatière, tous objets dont on se sert dans certains tours. Le vase est percé d'un trou dans toute sa hauteur, pour les cas où on se servirait d'un oiseau que l'on y renfermerait. Ce trou a quelques millimètres de diamètre, et est placé au milieu.

Nous avons encore une pièce à décrire pour compléter ce vase : c'est son couvercle, dont la profondeur est égale à la hauteur de la partie qui est double, sans compter le dessus de ce couvercle, qui est en forme de

dôme, surmonté d'une boule aussi percée comme le reste du vase.

Ce couvercle doit entrer très-aisément : quand on veut l'enlever seul, on ne serre pas avec les doigts; quand on veut enlever avec, la partie double, on serre.

On remarquera que la construction de ce vase ne diffère guère de celle des boîtes au sucre et au café que sur la différence de hauteur et de profondeur de chacune des parties qui les composent, ce qui vient à l'appui de ce que je disais plus haut sur ce système de construction.

J'ai oublié de dire que la partie supérieure du pié-douche, qui forme le fond du vase, est aussi bombée en dehors, pour donner plus d'étendue à l'espace qui se trouve entre lui et le fond de la double partie; ce qui permet de mettre une plus grande quantité d'objets.

NUMÉRO DEUX.

Description d'un couvercle qui fait partie de l'appareil d'un tour de pièces de monnaie.

C'est un cercle de fer-blanc, de 8 centimètres de diamètre sur un peu moins de 3 de large.

On y soude un fond à 8 millimètres d'un de ses bords, en dedans; ce qui forme une espèce de gorge pour recevoir un gobelet qu'il doit couvrir.

On perce au milieu de ce fond une rainure assez large et assez longue pour laisser passer librement deux pièces de cinq francs ensemble.

De l'autre côté du fond, qui présente une espèce de boîte ronde, est soudée une case plate fermée de tous côtés, à l'exception de son ouverture, qui correspond exactement avec la rainure.

Cette case doit contenir, sans les presser, les deux pièces qui passent par la rainure, et doit être arrondie par le bas, pour mieux s'accommoder à la forme des pièces.

A côté de la case est soudée perpendiculairement, au fond, une petite tige de fer de la hauteur des bords de la boîte. Cette tige passe à travers un ressort en spirale, dont un des bouts s'avance dans la boîte de 3 ou 4 centimètres.

Des deux côtés de la case, et sur le fond, sont soudées sur champ deux petites bandes de fer-blanc qui servent à guider une plaque destinée à couvrir la rainure, quand on n'a pas besoin de l'ouvrir. Sur cette plaque est soudé un bout de fort fil de fer, dont l'extrémité, qui est sur le bord de la plaque, est pliée en crochet et relevée, et dont l'autre extrémité passe en dehors, par un trou fait au cercle de la boîte. Cette extrémité extérieure du fil de fer est pliée en chaînon, à travers duquel passe un anneau assez grand pour qu'on puisse y mettre le doigt.

Le bout allongé du ressort qui touche le crochet fixé sur la plaque sert à contraindre cette plaque à cou-

vrir la rainure. Si l'on veut ouvrir celle-ci, on tire l'anneau de dehors, le ressort cède et la rainure se découvre; et, quand on lâche l'anneau, la plaque est ramenée à sa première position, par l'effet du ressort, et la rainure est bouchée. On comprend que, pour que la plaque couvre la rainure, il faut qu'elle puisse passer sour la case; aussi est-il ménagé sous cette case, du côté de la plaque, un espace suffisant pour laisser entrer cette dernière.

On met aussi un anneau du côté opposé à celui qui fait mouvoir la plaque; mais celui-là, qui est pareil à l'autre, n'est point mobile; il n'est ajouté que par forme de symétrie.

Enfin, on complète cette pièce en la couvrant d'une autre qui n'est autre chose qu'un couvercle lui-même, auquel on donne la forme que l'on veut; on le soude, et le tout ensemble forme le couvercle mécanique. Le fond est peint en noir.

NUMÉRO TROIS.

La boîte dite aux bonbons, à double tiroir.

Cette boîte, très-simple dans sa composition, est, sans contredit, une des plus ingénieuses pièces que l'on ait imaginées à l'usage de la physique amusante.

Il y en a de toutes grandeurs, mais voici la dimension

la plus usitée : 26 centimètres de longueur, 14 de largeur et 9 de hauteur.

Le corps de la boîte est ordinairement fait en planchettes de bois blanc de 10 millimètres d'épaisseur. On met autour de l'ouverture une moulure, pour l'orner, que l'on colle sur l'épaisseur du bois.

Il n'y a pas d'autre mécanisme à cette boîte qu'un bout de ressort de pendule, plié en crochet par un bout. Ce ressort est cloué, par l'autre extrémité, dans une entaille faite en talus sous la boîte, à quelques millimètres de son extrémité de derrière.

En poussant ce ressort par-dessous avec le doigt, le crochet formé au bout entre dans une petite rainure faite transversalement dans la planche.

Ce crochet sert pour arrêter une des parties du double tiroir dont nous allons parler.

Quand la boîte est faite, on la plaque et on colle dessous un morceau d'étoffe, qui semble être mis en vue de propreté, mais bien pour masquer le ressort.

C'est dans le tiroir que consiste tout le mystère. Il emplit toute la capacité de la boîte, et, comme nous le disions, il est double.

On doit le faire en planchettes très-minces, de chêne, parce que ce bois est moins sujet à se tourmenter que les autres.

La première partie, celle dans laquelle l'autre doit entrer, est faite comme les tiroirs ordinaires, à l'exception qu'il n'y a point de planche sur le derrière. Ce vide

est réservé pour donner entrée à la seconde partie du tiroir.

Les deux côtés de cette première partie sont assemblés à queue d'aronde ou à pointes dans des feuillures faites à chaque bout de la planche qui forme le devant, laquelle planche porte environ 15 à 16 millimètres d'épaisseur. On met un bouton au milieu de ce devant, il sert à tirer le tiroir. Le fond de cette boîte entre dans des rainures faites à demi-bois dans les côtés; et, sur l'épaisseur de ces côtés, comme sur le devant, on fixe de petites tringles plates, qui sont saillantes en dedans, de l'épaisseur des planchettes qui composent le second tiroir. L'extrémité de derrière de ces tringles est coupée à onglet, pour se joindre aux extrémités de la tringle de la planchette de derrière du tiroir intérieur, lesquelles extrémités sont aussi coupées à onglet.

Les côtés du tiroir intérieur sont cloués à pointes sur le fond, le devant et le derrière. Sous le fond de ce même tiroir, de chaque côté, à un centimètre des bords, est poussée tout du long une rainure à demi-bois de profondeur, dans laquelle entrent deux petits bouts de chevilles rondes qui passent au travers du fond de la première boîte, tout au bout, sur le derrière.

Ces deux petits tourillons servent à diriger le mouvement du tiroir intérieur, et, surtout, à arrêter ce tiroir, afin qu'il ne se sépare pas de l'autre.

Comme tous les côtés sont saillants de quelques

millimètres sous le fond de ce double tiroir, le ressort à crochet de la boîte sert à arrêter le tiroir intérieur, par la saillie de la planche de derrière de ce même tiroir, quand on veut ne tirer que le tiroir extérieur.

On a, depuis peu, ajouté à ce tiroir un perfectionnement qui consiste à pouvoir mettre ce tiroir entre les mains de toutes les personnes, sans qu'on puisse détacher le second tiroir du premier. Voici le moyen :

On fait une entaille sur le devant du tiroir, dans laquelle on ajuste une petite planchette, au bout de laquelle on a fixé une mince lame de fer pliée à son extrémité. Le bouton du tiroir entre à vis dans la planchette et peut se mouvoir un peu de haut en bas, parce qu'on a fait pour cela une ouverture au placage assez grande, et comme la partie de derrière du bouton est suffisamment large, elle ne laisse paraître rien de cette ouverture dans son léger mouvement. La lame de fer qui est au bout de la planchette placée dans l'entaille, et qui passe en dedans, est courbée de façon à ce que son crochet puisse entrer dans une petite fente faite sur l'épaisseur du bois de la planche de devant du tiroir intérieur. Par ce moyen, ce tiroir est retenu, en supposant que l'on ait appuyé sur le bouton pour faire descendre le crochet.

Quand on veut dégager le tiroir de dedans, on lève le bouton.

Pour que le crochet qui arrête le tiroir puisse se ever suffisamment, il faut faire une entaille sous la tringle placée sur le devant du tiroir.

NUMÉRO QUATRE.

Le vase au mouchoir brûlé.

Comme les précédentes, cette pièce est encore du nombre des plus utiles et des plus ingénieusement imaginées. Son usage est aussi fort étendu ; elle peut servir dans beaucoup de tours.

Elle a, de plus, l'avantage d'être d'une construction difficile à examiner et à saisir, parce qu'elle ne s'ouvre pas et que son mécanisme n'est pas aisé à deviner, bien qu'assez simple. Ce mérite soutiendra longtemps l'existence de cette pièce.

Ce vase est en fer-blanc ou en zinc, d'une forme ronde, mais qui est surmontée d'une ouverture élevée et évasée, à peu près comme l'entrée d'un vase aux fleurs. Cette ouverture est assez large pour y laisser passer sans efforts un mouchoir de poche.

La capacité de ce vase sphérique doit pouvoir contenir à l'aise une boule creuse en fer-blanc, de 13 centimètres de diamètre.

Enfin, ce vase est posé sur un piédouche sur lequel il peut se mouvoir et faire un demi-tour. Ce piédouche est posé lui-même sur un petit socle carré, sur lequel il est fixé.

La boule qui est dans le vase est partagée en deux compartiments dans son intérieur, par une cloison qui

y est soudée. De chaque côté de cette cloison est percée une ouverture circulaire, dont chacune doit correspondre exactement avec l'ouverture du vase. C'est dans ces cases de la boule que se logent les mouchoirs que l'on met dans le vase.

Ce qui oblige la boule de faire le mouvement nécessaire pour amener chaque case à l'ouverture du vase, c'est un fort fil de fer soudé dans le pied, et dont un des bouts, tourné en crochet, vient se placer dans une rainure faite à la boule, à l'endroit convenable qui a été cherché dans les rapports qu'elle a avec les ouvertures de la même boule.

Cette boule est suspendue dans le vase par deux petits pivots qui entrent dans des trous pratiqués à la surface intérieure du vase. Si, en tenant le vase d'une main, on fait faire, de l'autre, un demi-tour au pied, le crochet, qui alors se meut dans la rainure, en ayant parcouru toute l'étendue, a fait tourner la boule de manière à présenter une de ses cases à l'ouverture du vase, et s'arrête là. Et si l'on tourne le pied dans le sens contraire, c'est l'autre case qui vient se présenter.

Comme je l'ai dit, ces directions sont calculées par le placement de la rainure relativement aux deux ouvertures de la boule, ce qui est difficile pour les ouvriers qui n'ont pas l'habitude de faire de ces sortes d'ouvrages. L'intérieur de ce vase est toujours peint en noir. On ferme son ouverture par un couvercle surmonté d'une boule en cuivre.

NUMÉRO CINQ.

La boîte à la carte et à l'oiseau.

Cette boîte offre les mêmes avantages que la précédente, sous le rapport de la difficulté, pour les profanes, de connaître son mécanisme, de l'étendue de ses services et de son ingénieuse invention.

On peut la faire en fer-blanc ou en bois, mais ce dernier est infiniment préférable. La forme de cette boîte tient beaucoup de celle du coffre ; voici ses dimensions ordinaires, mais on peut en faire de plus grandes, surtout pour le théâtre.

De hauteur, en tout, y compris le couvercle, 11 centimètres; 12 de longueur et 8 de largeur.

A un peu plus du quart de la hauteur de la boîte, pris dans son intérieur et à partir du fond, est placée une planchette très-mince, qui, étant appliquée contre la paroi intérieure de la boîte, doit venir presqu'à fleur du bord de ladite boîte. Si l'on couche cette planchette parallèlement au fond, sa surface doit remplir toute l'étendue de la boîte, mais sans toucher aucune des parois ; elle forme ainsi un double fond.

Cette planchette est maintenue dans sa position, d'une part par un petit tourillon placé sur son côté en bas, lequel entre dans un trou de même diamètre

que le tourillon; ce trou est fait aussi sur le côté de la boîte, en dedans.

De l'autre côté, par une pointe en crochet qui communique à un ressort en spirale placé sur le côté de la boîte. Ce ressort est enchâssé dans une entaille circulaire, faite à l'extérieur de la boîte, si elle est en bois, et elle est naturellement cachée par le placage.

Si la boîte est en fer-blanc, comme ce fer-blanc est doublé par tout, le ressort est placé entre les deux feuilles, qui, bien entendu, sont éloignées l'une de l'autre environ de 1 centimètre, ce qui leur donne l'apparence d'une épaisseur de planchette.

Ce ressort est attaché au crochet de la tablette de manière à obliger celle-ci de se tenir plaquée contre le côté de la boîte; mais elle fléchit facilement, en l'attirant avec le doigt par le haut. Elle se maintient dans une position horizontale, au moyen d'une petite pointe qui est mue par une tige placée dans une rainure faite à demi-bois, au milieu de la planche qui forme le devant de la boîte. Cette petite pointe est rivée à la tige, près de l'extrémité. Le tout est caché par le placage, si la boîte est en bois, et la tige entre les deux feuilles, si la boîte est en fer-blanc.

Dans les boîtes en bois, la tige est soutenue dans la rainure par une petite traverse qui passe par un trou fait dans cette tige et qui n'en gêne pas le mouvement. Les deux extrémités de la traverse sont incrustées dans le bois. A peu de distance de l'extrémité supé-

rieure de la tige, est attaché un bout de ressort de montre; ce ressort entre dans la rainure, quand on place la tige.

C'est au niveau de la planchette, quand elle est dans une position horizontale, qu'est placée la pointe qui la retient, laquelle, étant rivée dans la tige, passe au travers du bois au moyen d'un trou, et retient la tablette.

On comprend maintenant que cette pointe a la faculté de rentrer dans l'épaisseur du bois et d'en sortir, étant dirigée par la tige, qui est soumise elle-même au ressort qui y est fixé.

L'état permanent de la pointe est de rester saillante dans l'intérieur de la boîte. Si l'on pousse sur le bois le haut de la tige, la pointe rentrera.

Il reste à dire à présent que le bout supérieur de la tige est limé d'une façon qu'on appelle en bec de flûte.

Un bout de métal pareil à la tige, fixé au bord du couvercle, est de même taillé en bec de flûte, et doit correspondre à la tige; de sorte qu'en fermant la boîte, ces deux extrémités, se rencontrant, font faire un mouvement à la tige, qui fait rentrer la pointe qui arrête le fond double, lequel se relève brusquement par l'action du ressort placé au côté de la boîte. Ce double fond, se relevant, emporte avec lui la carte mise dessus, et la cache contre la paroi.

Le couvercle de cette boîte s'ouvre à charnière.

Comme le double fond, étant relevé, laisse un enfoncement depuis lui jusqu'au fond de la boîte, il faut le remplir en y collant une planchette de même épais-

seur que le double fond. Il faut aussi faire quelques trous au fond de la boîte, pour donner de l'air à l'oiseau, dans le cas où on en mettrait un.

Je me contenterai, pour le moment, de ces quelques descriptions de pièces dont on peut se servir pour les tours de salon. Il en est d'autres que je décrirai au fur et à mesure qu'il en sera besoin pour les tours qu'il me reste à expliquer. Quant aux instruments qui ne sont propres qu'au théâtre, ce n'est pas encore ici le moment de m'en occuper.

Je ferai remarquer, qu'avec ce peu de pièces que je viens de décrire, on peut faire une quantité indéfinie de tours, et en composer soi-même selon son goût et son imagination ; on les varie en adjoignant diversement les pièces, et en s'en servant conjointement, tantôt celle-ci avec l'une, tantôt avec l'autre.

COMPLÉMENT DE LA SECTION XIX.

Lecteur, je viens de me rappeler que je vous dois une explication sur la mise en œuvre de l'objet dont il est question dans la section XIX du présent chapitre. Comme je suis en fonds en ce moment, je vais me libérer envers vous, en vous donnant deux ou trois exemples des petites mystifications que l'on peut faire avec ces imitations.

D'abord, une très-simple est de placer furtivement

l'objet sur le sol ou sur le parquet. On dirige l'attention des personnes présentes sur cette apparition insolite. On prend de suite le premier chapeau qui se trouve, que l'on tient de la main gauche pour en cacher l'autre main. On se baisse, et en même temps que l'on couvre du chapeau *le nouveau venu*, la main droite s'empare de ce dernier que l'on tient caché. On motive son action, en disant que ce que l'on en fait n'est que pour concentrer la mauvaise odeur qui pourrait incommoder des nez délicats.

Les spectateurs, étonnés de cette mauvaise plaisanterie, sont loin de se douter de l'escamotage, d'autant que l'on ne pouvait voir le mouvement de la main droite, qui était cachée par le chapeau.

Le premier soin du propriétaire du chapeau est de le relever au plus vite, peu satisfait de la préférence; mais, ne voyant rien à la place où il croyait découvrir quelque chose, ainsi que le reste des spectateurs, il demeure tout surpris. Néanmoins, il visite attentivement sa coiffure, non sans crainte de trouver une sale décoration attachée aux bords.

Autre. — Une plus simple encore : quand l'imitation est placée sur le plancher, comme nous l'avons dit, et qu'on l'a fait remarquer, au moment où quelqu'un se dispose à l'enlever, on jette son mouchoir dessus, et, avec un grand sérieux, on l'enveloppe soigneusement et on met le tout dans sa poche, en disant : « Quand je sortirai, je le jetterai au ruisseau ; ne vous en embarrassez pas. »

Et chacun de trouver étrange cet excès de propreté.

Nota. — Quand le plancher le permet, on crache et on étend la salive en marchant dessus. On pose le caca à côté de l'humidité, ce qui lui donne un petit air de fraîcheur qui ajoute encore à l'illusion.

Voici une mystification plus plaisante et de laquelle, je le confesse, je me suis rendu coupable.

Je me trouvai, un jour, dans une assemblée assez nombreuse, et, comme par hasard, l'objet en question faisait partie de mes bijoux de poche; j'en fis l'usage auquel il était destiné, en le plaçant furtivement sur le parquet du salon. Dès qu'on se fut aperçu de sa présence, je pris un chapeau qui se trouvait à ma portée, et j'en couvris l'intrus.

Le possesseur du chapeau accourut pour le relever, en disant, d'un air très-fâché : « Peut-on se permettre une aussi sale plaisanterie ? — Comment, sale ? » dis-je en l'empêchant de se saisir de son chapeau : « je parie manger ce qu'il y a dessous. »

Cette proposition dérida la figure de notre homme, qui espérait se réjouir beaucoup, en me voyant faire une collation aussi extraordinaire. A ma demande, l'enjeu fut un cigare.

Je le priai de lever son chapeau, et il vit, ainsi que toutes les personnes présentes, un morceau de sucre, que je pris et mangeai, selon ma promesse.

Explication. — J'avais vu sur un guéridon une jatte remplie de sucre. J'en escamotai un morceau. En posant le chapeau, j'enlevais lestement, comme je l'ai ex-

pliqué ci-dessus, le héros de mon histoire, en mettant à sa place le sucre que je tenais caché dans la main droite.

Comme personne ne peut avoir de soupçon, pour peu que l'escamotage soit exécuté adroitement, on peut aisément mettre dans sa poche, sans qu'on y fasse attention, l'objet auquel on vient de substituer le sucre.

Voilà des thêmes sur lesquels on peut composer bien des variations.

SECTION XXIV.

Faire passer dans un vase vide un mouchoir mis dans une boîte, et faire retourner dans la boîte ce même mouchoir, le vase et la boîte étant éloignés l'un de l'autre, ou chacun dans les mains d'une personne.

On peut voir, par ce tour, combien il est facile d'en faire de très-surprenants avec des instruments mécanisés.

Prenez la boîte aux bonbons n° 3, section XXIII. Donnez-la à visiter, après en avoir ôté le tiroir, que personne ne suspecte, le voyant vide et sans apparence d'apprêts. Remettez-le, et posez la boîte sur la table.

Dans le vase n° 4, vous mettez d'avance un mouchoir blanc dans l'une des deux cases, et amenerez à l'ouverture la case qui reste vide.

Vous faites remarquer qu'il n'y a rien dans ce vase, en montrant son intérieur, et en faisant jouer dedans le bout d'une baguette, pour mieux prouver qu'il est vide.

Vous remettez le couvercle, et en portant le vase sur la table, vous faites faire un demi-tour au pied, pour ramener à l'ouverture la case qui est remplie.

Vous empruntez un mouchoir : si l'on vous en présente un de couleur, vous le refusez, sous prétexte qu'il est, soit trop grand, soit trop épais, ou sous tout autre prétexte; mais en vous adressant à des dames, qui toutes portent des mouchoirs blancs, ce contretemps n'est point à craindre. Dans tous les cas, gardez-vous d'affecter de n'en vouloir qu'un blanc; ce serait une maladresse.

Vous mettez ce mouchoir dans le tiroir de la boîte devant toute l'assemblée. Alors, en touchant les deux objets du bout de la baguette magique, vous commandez au mouchoir que vous venez de mettre dans la boîte de passer dans le vase que l'on vient de faire voir vide. Vous ouvrez ce vase, et vous en tirez le mouchoir pour le mieux montrer. Vous le remettez, et, pour prouver que vous ne l'escamotez point, vous faites quelques pas devant les spectateurs, en leur faisant voir l'intérieur du vase dans lequel ils aperçoivent toujours le mouchoir. Cette démarche a pour but de vous donner le loisir de faire faire le demi-tour au pied, pour ramener la case vide en allant reporter le vase sur la table. Vous prenez la boîte en poussant le ressort de dessous, pour arrêter la partie intérieure du tiroir où est le mouchoir, et ne tirer que la partie extérieure qui est vide, et le mouchoir paraît être sorti de la boîte. Vous la refermez et la reportez sur la table. Maintenant, en

retouchant de nouveau la boîte et le vase avec la baguette, vous ordonnez au mouchoir de sortir du vase et de revenir invisiblement dans la boîte.

Vous faites voir que le vase est vide, et, en ôtant le tiroir de la boîte, on revoit le mouchoir qui en remplit toute la capacité, et on le rend à la personne qui l'a prêté et qui le reconnaît.

SECTION XXV.

Faire que deux pièces de cinq francs, enfermées dans une tabatière, qui est elle-même enfermée dans un vase, passent au travers d'un ruban dans un verre éloigné du vase.

Effet. — On emprunte deux pièces de cinq francs que l'on met dans une tabatière; on met cette tabatière dans un vase que l'on ferme. On prend un verre à pied sur lequel est placé un couvercle, et ce verre et le vase sont posés sur la table à une certaine distance l'un de l'autre.

Un ruban communique à ces deux objets, auxquels il est attaché à chacun d'eux par ses bouts.

Au commandement d'une des personnes présentes, les pièces enfermées dans la tabatière qui est dans le vase, en sortent et se rendent dans le gobelet avec bruit.

On retire la tabatière du vase, on l'ouvre, et elle ne contient plus rien.

On remet la tabatière vide dans le vase, que l'on referme.

On reprend les pièces dans le verre, on les met dans sa main et on leur ordonne de rentrer magiquement dans la tabatière enfermée. On fait remarquer qu'on n'a plus rien dans la main ; on ouvre le vase pour reprendre la tabatière, dans laquelle on commence par faire entendre les pièces, que l'on fait voir ensuite en ouvrant la boîte.

Explication, — Pour ce tour, on se sert du vase n° 1 et du couvercle mécanisé n° 2, section XXIII.

On se souvient que le vase est à deux compartiments et que chacun peut aisément contenir une tabatière : on en a deux toutes pareilles. On en met une dans chaque case. On place d'avance deux pièces de cinq francs dans le couvercle, et on a préparé un gobelet à pied sur lequel le couvercle doit s'ajuster. Il ne faut pas oublier le ruban, et toutes les dispositions seront prises.

On commence le tour par retirer du vase la tabatière qui est dans la première case ; on montre l'intérieur de cette case pour prouver qu'il n'y a plus rien.

On emprunte deux pièces de cinq francs et on les met dans la tabatière, que l'on secoue en la mettant dans le vase pour faire sonner les pièces. On couvre le vase et on le pose sur la table.

On met à quelque distance de ce vase le verre à pied, sur lequel on place le couvercle. On attache à l'anneau mobile de ce couvercle un ruban, que l'on fait tenir par un nœud. On attache l'autre bout de ce même ruban au bas de la boule qui est au sommet du vase. On écarte le verre et le vase pour faire raidir le ruban; et, en posant les mains sur les pieds de ces deux objets, vous invitez une personne de commander aux pièces de sortir de la tabatière. Au moment du commandement, vous appuyez sur les pieds placés sous vos mains.

Cette pression fait tendre fortement le ruban, qui, en tirant l'anneau, fait ouvrir la rainure du couvercle, et les pièces tombent dans le verre.

Comme il y a peu d'espace entre le fond du couvercle et celui du verre, on pourrait dire que les pièces touchent ce dernier fond en même temps qu'elles sortent du premier; aussi, chose très-avantageuse pour le tour, c'est que, si attentifs que soient les spectateurs, ils ne peuvent pas distinguer d'où viennent les pièces, en les voyant paraître.

On ouvre le vase en serrant, pour enlever la deuxième partie avec celle qui la couvre. C'est alors la tabatière de la seconde case que l'on retire et que les spectateurs prennent toujours pour la première.

On fait voir qu'il n'y a plus rien dedans. On la remet dans le vase, que l'on referme; ensuite, on prend, l'une après l'autre, les pièces qui étaient dans le verre, et on les escamote en les laissant tomber sur la gibe-

cière, comme il est expliqué dans l'article premier de la deuxième partie de cet ouvrage.

On ouvre le vase à la première case, en n'enlevant que le couvercle, et on fait voir que les pièces sont revenues dans la tabatière.

SECTION XXVI.

Faire sortir invisiblement un oiseau mis dans un vase, pour le faire trouver dans une boîte tenue par une dame, en place d'une carte tirée qu'on avait mise dans ladite boîte, laquelle carte se trouve dans une boîte où il n'y avait rien.

Ce tour produit beaucoup d'effet, et il est aussi facile à exécuter au salon qu'au théâtre.

On se sert de trois pièces dans son exécution : du vase aux tabatières, n° 1, de la boîte à l'oiseau, n° 5, et de la petite boîte carrée que l'on a fait connaître dans la section IX du présent chapitre.

On se procurera deux oiseaux assez semblables pour qu'on puisse prendre l'un pour l'autre, chose facile, surtout parmi les serins.

On en apportera un dans une petite cage que l'on posera sur la table.

On mettra l'autre, d'avance, dans le fond de la boîte n° 5, et le double fond par-dessus.

Dans la petite boîte carrée on placera, sous le double fond, une carte pareille à celle que l'on doit faire tirer forcément.

Ces dispositions prises, on ouvre le vase aux tabatières à la seconde case, pour faire voir qu'il n'y a rien. On ouvre aussi la petite boîte, où est une carte cachée, pour montrer qu'elle est vide; on referme.

On fait tirer la carte par une dame, on la prie ensuite de mettre cette carte dans la boîte n° 5, qu'on lui laisse entre les mains après l'avoir fait fermer.

On reprend le vase n° 1, on l'ouvre à la première case, dans laquelle on met l'oiseau, que l'on tire de sa cage; on referme le vase. On pose le bout de la baguette magnétique sur chacune des trois boîtes, en disant que cet attouchement va opérer un changement remarquable dans leurs intérieurs.

On ouvre le vase à la seconde case, on fait observer qu'il n'y a plus d'oiseau. On ouvre la petite boîte carrée, et on y voit la carte prise par la dame qui tient la boîte dans laquelle cette carte était. Cette dame ouvre la boîte qu'elle tient, et, à sa grande surprise, y voit le serin en place de sa carte.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ce tour, c'est que les spectateurs sont toujours tentés d'examiner la boîte d'où l'oiseau vient de sortir, et, dans ce moment, cette boîte paraît dans toute sa profondeur et sans la moindre apparence de mécanisme, parce que le double fond est

relevé, et que, dans cet état, il met en défaut les recherches les plus minutieuses. Quand ce double fond est couché, on n'y fait pas attention, d'abord, parce que tout l'intérieur est peint en noir, et que, de plus, on n'a nulle raison alors pour désirer le visiter.

On comprend que, par le mécanisme de cette boîte, le double fond qui se relève, relève avec lui la carte, en même temps qu'il découvre l'oiseau ; et cette carte se trouve naturellement cachée entre lui et la paroi de la boîte.

SECTION XXVII.

Autre usage de la boîte à l'oiseau.

Si, n'ayant pas d'oiseau, on voulait se servir de cette boîte dans une séance, voici un tour très-agréable que l'on pourra faire avec.

On aura une vingtaine de cartes blanches, sur chacune desquelles on écrira le nom d'un objet quelconque, comme, par exemple : *millet*, *haricot*, *café*, *bonbons*, *fleurs*, *amandes*, *raisin sec*, *etc.*

On fait tirer forcément la carte qui porte le nom de l'objet que l'on a préparé dans le fond de la boîte.

Je suppose que l'on ait mis des fleurs ; on fait tirer la carte qui porte le mot *fleurs*. Alors vous dites :

« Madame, mettez dans cette boîte la carte que vous avez prise au hasard parmi toutes ces cartes qui portent des noms différents. Cette carte va se métamorphoser en la substance dont elle porte le nom. Ouvrez la boîte, Madame. Vous voyez que la carte n'existe plus, et qu'elle est changée en fleurs, puisqu'elle en portait le nom. »

On distribue ces fleurs aux dames. Il peut en tenir encore passablement, en les pressant un peu, et on en augmente le volume en les remuant légèrement.

SECTION XXVIII.

Naissance spontanée d'une fleur.

Il y a plusieurs moyens de faire ce tour, mais trop connus pour les rappeler ici. Cependant, en voici un dont je réponds de la nouveauté, parce que je l'ai fait exécuter pour moi d'après ma propre idée ; mais on va voir qu'il ne m'a pas fallu faire grands frais d'imagination pour cela.

C'est un vase en fer-blanc, que l'on fera peindre au vernis le plus proprement possible. On lui donnera la forme d'un vase aux fleurs, peu évasé et assez élevé.

Ce vase est double et construit de manière qu'entre les deux doubles il puisse y être contenu à peu près

les trois quarts de ce que peut contenir toute la capacité du vase.

Il y aura un trou percé au fond dans l'intérieur de ce vase, et un au-dessus, sur le bord.

Pour remplir cet intervalle qui existe entre les deux corps de fer-blanc, on bouchera le trou du fond avec une cheville et avec un entonnoir dont le bout du tuyau est très-délié ; et, avant de retirer la cheville qui bouche le trou du fond, on bouchera celui du haut avec une petite boulette de cire, et l'eau ne bougera pas quand on retirera la cheville. Mais, si l'on ôte la boulette de cire, l'eau s'échappe par le trou du fond et monte dans l'intérieur du vase, jusqu'à ce que toute l'eau soit écoulée de l'espace où elle était.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

On aura une rondelle en liége, d'un centimètre au moins d'épaisseur, et d'un diamètre un peu moindre que celui du fond du vase. On fixera au milieu de cette rondelle une petite douille en fer-blanc. On la fera peindre en vert.

Dans l'ouverture qui est au bout de cette petite douille, on plantera une fleur par sa queue, qui sera courte, pour que la fleur ne s'élève pas trop. Ces préparatifs terminés, on les met dans le vase.

En raison de la forme élevée de ce vase, la fleur, qui est au fond, ne peut pas être aperçue.

On entretient l'assemblée d'un moyen chimique dont on est en possession pour faire naître des fleurs à l'instant.

On feint de mettre quelque graine dans le vase; on y verse deux ou trois gouttes d'une liqueur quelconque, et en même temps on retire la boulette qui bouchait la petite ouverture du haut. Un moment après, on voit la fleur commencer à paraître et s'élever peu à peu jusqu'à ce qu'elle soit entièrement découverte; on la cueille pour l'offrir à une dame.

Il serait bon de poser le vase sur une assiette, pour prévenir tout soupçon de communication entre lui et la table.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire observer que le liége, surnageant toujours sur l'eau, monte, ainsi que la fleur, au fur et à mesure que l'eau s'élève.

SECTION XXIX.

Voyages d'un mouchoir dans différentes contrées.

Effet du tour. — On emprunte un mouchoir que l'on va poser sur la table.

En présence de l'assemblée, on emplit deux boîtes de millet ou de riz, et on les recouvre.

On donne une boîte vide à une personne en la priant de la mettre sous ses pieds.

On met le mouchoir emprunté dans une autre boîte que l'on ferme. Ce mouchoir sort de la boîte invisiblement pour se rendre dans une des boîtes où on a mis du millet, qui ne s'y trouve plus. De cette boîte au millet, le mouchoir passe dans l'autre, de laquelle le millet disparaît aussi. Et, enfin, ce mouchoir sort de même de cette dernière boîte, pour se trouver dans celle qu'une personne tient sous ses pieds, et dans laquelle il n'y avait d'abord rien.

On fait remarquer que, quand le mouchoir sort des boîtes au millet, le millet y revient aussitôt.

Explication. — On vient de voir qu'il faut quatre pièces mécanisées pour l'exécution de ce tour : les deux boîtes au sucre et au café, la boîte au tiroir double, et une quatrième boîte que je vais décrire.

Cette boîte est très-simple dans sa construction : elle est faite comme celles dont les dames se servent pour mettre leurs ouvrages à l'aiguille, et que, pour cela, on appelle *boîtes à ouvrage.*

Voici les moindres proportions qu'on pourra lui donner : 25 centimètres de longueur, 17 de largeur et 10 de hauteur en tout, c'est-à-dire en y comprenant le couvercle.

Il n'y a de différence entre cette boîte et les boîtes ordinaires, que dans la construction du couvercle.

On fera ce couvercle assez haut, ce qui n'aura rien de choquant pour la vue, parce que, dans ces sortes de

boîtes, on les fait tels; un peu plus, un peu moins, c'est indifférent. Dans l'intérieur de ce couvercle, on fixera, à chaque coin, un petit tasseau pour arrêter un double fond très-mince, qui doit laisser, entre lui et le fond propre du couvercle, assez d'espace pour loger un mouchoir de poche.

Dans les boîtes ordinaires à ouvrage, on met souvent, de chaque côté, une petite poignée en acier ou en cuivre, pour les enjoliver. Il faudra en mettre à notre boîte; mais, au lieu de les placer sur la cuvette, on les placera sur les côtés du couvercle, au niveau de l'endroit où s'arrête le double fond.

La queue de ces poignées passant au travers du bois, il faudra disposer celles de notre boîte de façon qu'elles puissent être un peu poussées et tirées sans qu'elles puissent se détacher du couvercle.

On comprend déjà que ce sont ces queues de poignées qui doivent soutenir le double fond en dedans, et que leur petit mouvement de va et vient est nécessaire pour faire sortir les queues hors de l'épaisseur du bois, ou pour les faire rentrer.

Quand on veut que le double fond reste en place, contre les quatre petits tasseaux, on pousse les poignées; leurs queues ressortent dans l'intérieur et arrêtent le double fond. Si l'on veut faire tomber ce double fond sur celui de la boîte, on tire les poignées, et les petits crochets rentrant dans le bois, le double fond tombe, n'ayant plus de soutien. Tout l'intérieur de la boîte sera peint en noir.

Voilà tout le mécanisme de cette boîte et ce qui en constitue le mystère.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

Dans les compartiments du haut des boîtes au sucre et au café, on simulera des mouchoirs avec des morceaux de mousseline, comme cela est expliqué à la fin de la section XII de ce chapitre. Vous poserez ces boîtes sur votre table.

Vous cacherez sous votre habit un mouchoir blanc à vous, et vous en emprunterez un. En retournant à votre table, vous ferez l'échange, ce qui est facile puisque vous avez le dos tourné du côté des spectateurs.

Vous posez votre mouchoir sur la table, et vous allez chercher la boîte que je viens de décrire, qui doit être placée dans un endroit hors de la vue des personnes qui composent l'assemblée. Vous mettez promptement le mouchoir qui vous reste sous l'habit entre les deux fonds du couvercle, et vous poussez les poignées pour fixer le double fond.

En revenant avec la boîte, vous l'ouvrez et vous faites voir qu'elle ne contient rien. Vous la refermez, et en la mettant sous les pieds de la dame qui vous a prêté le mouchoir, vous tirez les poignées pour que le faux fond tombe dans le fond de la boîte avec le mouchoir.

Vous ouvrez les deux boîtes au sucre et au café, en enlevant le compartiment du haut avec le couvercle. Ces deux boîtes paraissent alors entièrement vides ; vous les remplissez de riz ou de millet devant les assistants; vous les recouvrez, et, en les reposant sur la table, vous les éloignez un peu l'une de l'autre.

Vous prenez le mouchoir resté sur la table, et que les spectateurs prennent toujours pour celui qui a été prêté ; vous le mettez dans la boîte au tiroir double, après avoir fait visiter cette boîte.

Vous ordonnez à ce mouchoir, que vous venez de renfermer, de passer dans une des boîtes qu'on vient de voir remplir de millet. Vous tirez la partie du tiroir qui paraît vide, vous ouvrez la boîte où il devrait y avoir du millet, et on ne voit plus que le mouchoir, parce que vous n'avez ôté que le couvercle. Vous refermez et ordonnez de nouveau au mouchoir, que l'on vient de voir, de passer dans l'autre boîte. En ouvrant cette dernière, vous faites voir que le mouchoir a obéi. Enfin, ayant refermé cette boîte, vous commandez au mouchoir, que l'on vient de montrer, de passer dans la boîte qu'une dame tient sous ses pieds. Cette dame ouvre, et voit son mouchoir qui semble emplir toute la boîte, parce qu'en tombant dans le fond il s'est développé.

Cette dernière circonstance du tour est vraiment étonnante, car les spectateurs, ayant vu l'intérieur de la boîte au moment de la donner à la personne qui la met sous ses pieds, sont bien persuadés qu'il n'y avait

rien. La dame prend son mouchoir et le reconnaît.

On n'oubliera pas, quand le mouchoir en sera censé sorti, de faire voir que le millet est revenu dans les boîtes.

SECTION XXX.

Promenade isolée d'une pièce de cinq francs sur la lame d'un sabre.

Malgré ma répugnance à rappeler un tour qui a déjà été publié, j'y suis quelquefois forcé pour en faire comprendre un nouveau ou inédit, qui aura de l'analogie avec le premier.

C'est le cas dans lequel je me trouve en ce moment, pour satisfaire le désir que j'ai de faire part aux amateurs de prestidigitation d'un tour depuis peu importé en France par un étranger.

On connaît depuis lontemps la danse de l'œuf sur une canne. M. Decremps, dans sa *Magie blanche*, a très-bien décrit le moyen de faire ce tour, qui, publié depuis plus d'un demi-siècle, est encore vu avec plaisir.

Le moyen n'est autre chose qu'une aiguillée de fil noir, dont l'un des bouts tient à l'œuf à l'aide d'une

épingle ou d'un brin de bois lié au milieu par le fil et que l'on fait passer dans l'œuf par un petit trou qu'on y a fait. Cette épingle ou brin de bois, étant entré, se place de lui-même longitudinalement sur la surface intérieure de l'œuf. L'autre bout du fil est attaché au bouton de la ceinture du pantalon ou de l'habit. Il est inutile de boucher, comme le dit Decremps, le trou fait à l'œuf.

Mais le plus important du tour, et ce que Decremps a négligé d'expliquer, c'est de faire croire aux spectateurs que l'œuf qui danse a été choisi par eux.

Il y a, pour cela, plusieurs moyens, plus ou moins ingénieux, employés par les prestidigitateurs ; mais, de tous, voici celui que je préfère, comme étant le plus simple et le plus naturel.

On prend d'une main son œuf préparé avec deux autres. De l'autre main on tient une assiette. Etant arrivé devant l'assemblée, on pose ces trois œufs dans l'assiette, mettant au milieu celui qui est préparé. On prie quelqu'un de désigner celui qui doit montrer son savoir-faire sur la valse.

Si, par hasard (car ce serait un hasard), on ne désignait pas celui du milieu, on prend celui qu'on indique, comme pour le séparer de ceux qui restent, et, en allant reporter sur la table l'assiette et les deux œufs, on échange adroitement celui qu'on tient avec celui qui est préparé. Les spectateurs, ayant vu trois œufs rouler sur un plat, n'ont aucune raison pour suspecter l'un plus que les autres.

On prend une canne au milieu de laquelle on pose l'œuf; on affecte de tâtonner un moment et on exécute le tour. On penche insensiblement tantôt la main droite, tantôt la gauche, et l'œuf paraît parcourir de lui-même toute la longueur de la canne; mais il faut s'exercer pour bien faire cette manœuvre, parce que le fil qui maintient l'œuf doit toujours être tendu également.

On voit qu'il n'est pas nécessaire de se servir du chapeau dont parle Decremps. Si c'était une nécessité, comme il faut que le chapeau tombe, cela serait sans doute dans l'intérêt des chapeliers, mais point du tout dans celui du propriétaire du chapeau.

L'œuf ayant rempli son rôle en artiste consommé, pour le récompenser de son travail, on le prend et on l'ouvre en deux sur une assiette, sous prétexte de montrer qu'il était très-naturel, et en même temps pour s'en débarrasser.

Quelquefois on fait, immédiatement après ce tour, celui de l'omelette dans le chapeau; dans ce cas, on se sert de l'œuf cassé. Je ne parlerai pas de ce tour, qui est trop connu.

Si je me suis un peu étendu dans l'explication de celui-ci, depuis longtemps publié, c'est, comme je l'ai dit, parce que Decremps, qui a bien donné le moyen par lequel se fait un tour, n'a pas donné la manière de l'exécuter. Connaître le moyen n'est pas tout : l'essentiel est de savoir le présenter et le faire valoir; à ce sujet, il ne faut passer sur rien dans les explica-

tions, et je crois que, dans la matière que je traite, contrairement à toute autre, le laconisme ne serait pas toujours un mérite, car tout le monde n'a pas la faculté de deviner.

Je viens au tour que j'ai promis.

On peut faire suivre celui-ci immédiatement de la danse de l'œuf. Ayant terminé ce dernier, on dit : « Plusieurs personnes se sont imaginé que le tour que je viens de faire s'exécutait par le moyen de ressorts, de fils ou de quelque mécanisme. On se trompe, il n'y a rien de tout cela. Si quelqu'un a des œufs dans sa poche, qu'on me les donne, et je les ferai valser aussi bien que celui dont je viens de me servir. Si on n'a pas d'œuf, on a bien quelques pièces de cinq francs, des tabatières, des bonbonnières? C'est la même chose. Je renonce aussi à ma canne, pour prouver que tout objet m'est indifférent. Voici un sabre que j'avais disposé pour quelques autres tours, je vais m'en servir. On peut le visiter (on le donne). »

Après cet éloquent exorde, on prend le sabre. On emprunte une pièce de cinq francs, on la pose de suite contre la lame du sabre, et elle se promène et roule d'un bout à l'autre, comme l'œuf sur la canne.

On remet cette pièce à la personne qui l'a prêtée; on en demande une autre, qui fait le même exercice. On peut faire valser ainsi des tabatières, des bonbonnières et autres choses semblables, pourvu qu'elles ne soient pas trop pesantes. On change plusieurs fois les objets, que l'on rend pour en reprendre d'autres.

EXPLICATION DU MOYEN.

C'est tout simplement une espèce de bouton en cuivre, qui a quelque ressemblance avec ces doubles boutons de chemise que l'on passe par les deux boutonnières. Ce sont enfin deux boutons jumeaux séparés par une profonde rainure, et qui tiennent ensemble par une petite tige ménagée au centre. On pourra donner à ces boutons 15 ou 16 millimètres de diamètre. De ces deux boutons, il y en a un qui est mince et plat, sur la surface duquel on fera quelques rayures pour mieux retenir de la cire que l'on doit y mettre. L'autre partie de ce bouton doit être très-épaisse et assez pesante pour pouvoir équilibrer une pièce de cinq francs.

On met de la cire à sceller sur la surface du bouton mince.

Quand on fait le tour, on tient ce bouton caché dans la main gauche. On prend, de la main droite, la pièce qu'on vous présente, et, la transportant dans l'autre main, on y colle le bouton, qui tient de suite.

La surface de la pièce qui est opposée à celle où est le bouton, étant tournée du côté des spectateurs, empêche ceux-ci de voir ce bouton, qui est d'un bien moindre volume que la pièce.

On prend le sabre, que l'on tient dans une position horizontale ; on met la rainure du bouton sur le tail-

lant, qui y entre aisément, et, faisant jouer légèrement le sabre, comme on fait avec la canne, c'est-à-dire en le portant et l'inclinant un peu de droite à gauche, on voit la pièce, allant et revenant, parcourir en roulant toute la longueur de l'arme; on la reprend, et, la détachant du bouton, que l'on garde toujours dans la main gauche, on la rend, pour en reprendre une autre, que l'on fait manœuvrer de même. On sent bien que l'on en peut faire autant d'une tabatière ou d'une bonbonnière légère, comme d'une pièce de cinq francs.

SECTION XXXI.

La montre brisée et raccommodée.

Sans être doué d'un génie supérieur, ni d'une adresse prodigieuse, on peut avoir le talent de briser une montre; mais, pour la raccommoder en aussi peu de temps qu'il en faut pour la broyer, je le donne à l'horloger le plus habile. C'est cependant ce que je me propose de vous enseigner, mais par les moyens que donne la magie blanche; je n'en connais pas d'autres, et je crois même qu'il n'y en a pas.

Que l'on vienne, après cela, me dire que la prestidigitation est une science frivole! En fait de rétablis-

sement, notre pouvoir ne se borne pas à remettre une montre cassée en bon état en soufflant dessus : nous ne sommes pas plus embarrassés quand il s'agit de reconstruire un habit coupé par morceaux, une robe déchirée en mille pièces, et pour faire renaître de leurs cendres des mouchoirs de toute espèce, des papiers importants, etc., que le feu aurait consumés. Par ces moyens magiques, que de choses on peut ressaisir, qui seraient à jamais perdues ! que de secrets importants on peut surprendre et que l'on ignorerait toujours ! tenez, en voici une preuve.

Un mari, initié dans les mystères de la magie blanche, et que l'on n'attendait pas, entrant chez lui brusquement sur le soir, surprit son épouse qui brûlait un billet.

— Quel papier brûlez-vous là, Madame ? lui dit-il.

— Une chanson, répondit-elle en souriant.

— Donnez-la moi.

— Quand elle sera brûlée.

— Soit ! dit le mari.

Il prit les cendres du papier, les mêla avec de la poudre palingénésique, puis, versant ce mélange sur une feuille de papier blanc, il fit voir, à sa femme interdite, les caractères qu'elle venait de brûler.

Avis aux dames qui ont des maris amateurs de magie blanche. Quelques-unes, peut-être, diront que cette expérience-là est un mauvais tour.

En attendant que nous expliquions la renaissance des chansons, occupons-nous de la montre.....

Je prie le lecteur de me permettre de suspendre un moment le cours de mes descriptions, pour lui faire part de quelques pensées fâcheuses qui me sont suggérées par la critique d'un mien ami, qui vient de parcourir quelques pages de mon manuscrit. En terminant son examen, et après avoir jeté les yeux sur le petit récit préliminaire que vous venez de lire, il me dit : « Mais à quoi servent ces préambules superflus que vous mettez en tête de tous vos articles ? Il faudra que vos lecteurs soient doués d'une énorme dose de patience pour ne pas vous donner cent fois au diable. Il serait plus simple d'aller tout droit au fait et de ne point assommer les gens de toutes ces digressions inutiles.

— J'entends, lui dis-je, vous aimeriez mieux que j'écrivisse mon livre en manière de recettes ?

— Sans doute ; la matière qui vous occupe ne doit pas être traitée autrement, c'est mon avis. En effet, à propos d'une petite récréation de peu d'importance, vous nous faites intervenir Gigès, le roi Candaule et sa femme, qui ne sont guère plus connus que le père de Melchisédech, et qui, d'ailleurs, n'ont que faire ici. Dans un autre endroit que je viens de lire, au sujet de la plus sale ordure, vous vous avisez d'y mêler Socrate et Platon, avec un surcroît d'invocations à Mercure et Minerve. Je trouve qu'il est non-seulement inutile, mais même inconvenant de s'étendre sur un pareil objet, sur lequel il est bon de passer le plus légèrement possible. »

Je l'avoue, ces observations me causèrent subitement un frisson d'épouvante dont je ne pus me rendre maître d'abord. Mon livre était presque fait ; il fallait donc le refaire. Plutôt me pendre ! Ma cervelle se troubla, mon imagination fut saisie d'une telle hallucination que je vous voyais, lecteur, mon livre entre les mains, le taper avec colère sur l'angle de votre table, au risque d'en écorner la couverture et d'en froisser les feuillets. Je vous entendais vous récrier, en frappant fortement du pied, sans songer que vous pouviez faire accourir, effrayé, dans votre cabinet, tout le personnel de votre maison, tant la violence est imprévoyante ; je vous entendais, dis-je, murmurer avec une fureur contenue : Mais quel diable de galimathias nous débite-t-il à tout propos ? Quelle rage de radoter ! ou ne se sert-il de ce style de grimoire que pour faire damner son prochain ?

Mais cet état de délire ne dura pas longtemps ; je pris un parti décisif, et le calme revint. Ce parti, c'est de faire franchement l'aveu des motifs secrets qui m'ont engagé à agir dans un sens contraire à celui que me conseillait mon censeur. Voici donc les raisons que je lui donnai, et que je vous confie, lecteur, parce que, d'abord, je sens la nécessité de m'expliquer auprès de vous à ce sujet ; qu'ensuite, je n'ai rien à vous cacher, d'autant moins que je compte sur l'inépuisable indulgence dont je vous sais doué.

— Si je suis tombé, lui dis-je, dans la diffusion que vous me reprochez, ce n'est que d'après des conseils

qui m'ont paru pleins de sens et de justesse. C'est mon libraire qui me les a donnés, étant chez lui en consultation. Enflez vos volumes le plus que vous pourrez, me dit-il : plus ils seront gros, plus cette apparence leur donnera de considération, et plus ils seront de rapport. Si vous n'avez que peu de choses à fournir de bon, débitez toutes les sottises qui vous passeront par la tête; n'ayez pas de honte : vous aurez cela de commun avec plus d'écrivains que vous ne pensez; d'ailleurs, le public n'y fera pas attention, il y est accoutumé.

— Mais ceci me paraît d'une délicatesse un peu équivoque, lui dis-je.

— Mon Dieu ! que vous êtes innocent, mon cher ! on dirait que vous n'êtes pas de ce monde. Ne savez-vous pas que, dans le temps où nous sommes, frauder un peu est d'un usage reçu ? C'est le moyen de de jouir plus tôt et plus longtemps des douceurs de la vie. Remarquez l'épicier qui vous fournit le repas du matin, quand il vous pèse le café et le sucre, il vous met, sous prétexte de propreté, un large morceau de gros papier qu'il vous vend au prix des substances qu'il contient. Si, par hasard, vous examinez le marc de votre café, vous aurez le plaisir de voir que, pour corriger la qualité échauffante de ce dernier, on a eu soin d'y adjoindre une bonne partie de chicorée ou de lentilles rôties.

Le débitant de boissons serait en droit de dire qu'il a veillé à la santé de ses pratiques, en leur faisant payer l'eau au même taux que le vin.

Je ne parle pas des meuniers ni des tailleurs : ce serait une superfluité.

Enfin, j'en aurais pour longtemps, s'il fallait fouiller dans le secret de toutes les professions et dévoiler le savoir-faire de chacune ; cela ferait un riche dictionnaire d'industrie. C'est une besogne que je n'entreprendrai pas ; seulement, ce que je vous en dis, mon cher, c'est pour vous faire comprendre qu'il serait de vos intérêts de vous conformer aux mœurs du temps et de vous placer à la hauteur de votre siècle.

Convaincu de la sagesse de ce raisonnement, je me suis bien promis de mettre le conseil à profit ; voilà pourquoi je barbouille d'encre des poignées de papier, que je fourre dans tous les coins de mon volume, pour lui donner plus de poids.

— Ma foi ! il n'y a pas de réplique à cela, me dit mon Aristarque, et je m'incline devant l'expérience de votre libraire.

Quant à vous, cher lecteur, j'espère, qu'en faveur de mon candide aveu, vous voudrez bien accepter mon livre tel qu'il est, c'est-à-dire avec toutes ses taches et ses défauts.

Je reprends mon explication sur l'art de briser les montres.

Je vais expliquer ce tour comme les professeurs de physique amusante l'ont toujours fait jusqu'à présent, et en le comparant avec le même que M. Decremps a décrit dans sa *Magie blanche*, il sera facile de voir combien il était dans l'erreur dans sa façon de le con-

cevoir. On va comprendre que l'on n'a pas besoin de deux sortes de compères, comme il le dit, ni d'attendre l'occasion d'examiner la montre d'une personne pour s'en procurer une pareille, dans l'espoir que cette personne assistera à une séance dans laquelle on ferait ce tour.

Il en est de même dans presque tous ceux qu'il a décrits avec beaucoup d'esprit, mais peu de fondement; comme j'avais à cœur de le démontrer, m'y étant engagé dans l'introduction de cet ouvrage, j'ai choisi ce tour de préférence aux autres, parce qu'il est un des moins abandonnés. Sans le motif que je viens d'alléguer, je n'en n'aurais pas parlé, parce qu'il est déjà ancien et qu'on ne le pratique plus guère à présent. Dans la description des tours de théâtre, j'aurai occasion de revenir sur ce sujet, pour appuyer mes preuves et les rendre plus évidentes.

Il y a plusieurs manières de faire ce tour, qui diffèrent toutes de celle insérée dans la *Magie blanche* de M. Decremps. Voici la plus simple, qui n'est pas la moins bonne :

On se sert du mortier et du pilon décrits dans la section XI de ce chapitre. Dans le pilon, on placera toutes les parties d'une montre avec sa boîte, qu'il faudrait un peu bossuer. On choisira cette boîte de la forme de celle qu'on porte le plus communément. Avoir peur que le propriétaire de la montre que vous allez emprunter demande la fausse boîte, pour l'examiner et voir si c'est la sienne, serait le fait d'un pres-

tidigitateur novice. Celui qui a de l'expérience n'a pas cette crainte, qui ne serait que chimérique, parce qu'on ne demande jamais à faire cet examen.

On fait visiter le mortier, que l'on reporte après sur la table. On emprunte une montre, et comme, ordinairement, on en offre plusieurs, on a soin de prendre celle qui a le plus de ressemblance avec la fausse boîte. On ôte la chaîne, et on met ou on fait mettre la montre dans le mortier. On donne dessus un fort coup avec le pilon ; on sait que, d'après la construction des instruments, ce coup ne peut pas endommager la montre.

La nature du bruit occasionné par les débris renfermés dans le pilon, fait croire que la montre est effectivement brisée. On renverse le tout sur la table; la montre ne court aucun risque de tomber, étant retenue dans le mortier par la rondelle que le pilon a lâchée.

On reporte le mortier sur une table du fond, sous prétexte d'aller chercher le papier dans lequel vous voulez enfermer les débris que vous venez de verser sur la table de devant. Quand ces débris sont rassemblés, on les enveloppe dans le papier, et on va chercher le vase aux tabatières, qui est tout disposé. Mais avant, on prend vite la vraie montre restée dans le mortier; on l'enveloppe à la hâte et on la met dans le fond du vase, que l'on referme.

La lenteur inévitable que l'on met dans cette opération n'est pas sensible pour les spectateurs, qui

croient que vous cherchez quelque chose qui ne vous tombe pas sous la main.

Etant revenu à sa table, on ouvre la première case du vase: on y met les débris de montre, et, en touchant avec la baguette magique, vous dites que la montre va rentrer dans son état primitif. Vous ouvrez à la deuxième case, et vous faites voir la montre raccommodée.

Nota. — En place du vase aux tabatières, on peut encore se servir du tombeau à l'oiseau, dont je donnerai la description dans le dernier chapitre.

SECTION XXXII.

Transposition soudaine de divers objets dans des lieux différents.

Effet. — On emprunte un mouchoir que l'on met dans un vase qui contenait une grosse boule, que l'on retire pour la mettre dans un autre vase.

On emplit une boîte de millet, et on pose un gobelet à jouer sur un plateau.

Il résulte, d'après cet arrangement, que le mouchoir qu'on avait placé dans le premier vase, se trouve dans le vase au millet, que ce millet est venu sous le gobelet

où il n'y avait rien, que la boule qu'on avait mise dans le vase aux tabatières est retournée dans le premier vase, d'où elle avait été retirée pour y mettre le mouchoir, et que cette boule est remplacée par des fleurs, dans le vase aux tabatières d'où elle vient de sortir.

Avant d'expliquer la manière de faire le tour, nous avons à décrire une pièce qui nous manque, et dont nous n'avons pas encore parlé.

C'est une espèce de vase en bois, de forme sphérique, et qui peut contenir juste une boule creuse en fer-blanc, de 10 centimètres de diamètre. Ce vase et la boule s'ouvrent par le milieu. Une des demi-sphères de la boule doit se tenir seule, en l'appuyant un peu, dans la partie supérieure du vase, et l'autre demi-sphère est mise dans la partie inférieure.

Pour que cette dernière demi-sphère ne vacille pas, on placera, dans le milieu du fond du vase, une petite pointe qui entrera dans un trou imperceptible fait à la boule. Quand ces deux parties sont placées dans le vase, il semble qu'il n'y a rien.

Ce vase est surmonté d'un bouton de forme ronde ou ovale, qui entre dans une ouverture circulaire, et peut s'enfoncer et remonter par le moyen d'un petit ressort à boudin placé dans l'ouverture par où passe la queue de ce bouton, et qui fait repoussoir. Si l'on ferme le vase muni des deux parties de la boule, et que l'on appuie sur le bouton, les deux demi-sphères de la boule se joignent et ne forment plus qu'un globe.

De plus, on fera tourner une boule en bois, qui de-

vra entrer juste dans celle en fer-blanc, sans, toutefois, empêcher celle-ci de se fermer entièrement.

Ce vase sera porté sur un pied ou sur une petite colonne.

On fera peindre d'une couleur quelconque l'extérieur de la boule en fer-blanc et celui de la boule en bois; mais toutes deux doivent être de pareille couleur. Vues séparément, elles doivent toujours passer pour la même.

L'intérieur de la boule en fer-blanc et celui du vase seront peints en noir.

Ce vase peut servir dans plusieurs tours; mais, comme on le trouve rarement, je dirai, pour surcroît de renseignement sur sa construction, qu'il est absolument comme ces petits vases que l'on est convenu d'appeler *Boules de magnèse*, et que l'on se procurera facilement aux adresses que je donnerai à la fin du présent traité.

DISPOSITIONS PRÉALABLES AVANT DE FAIRE LE TOUR.

Il faut préparer une grande boîte que l'on emplira au tiers de millet.

On placera dans le vase qui vient d'être décrit les deux parties de la boule de fer-blanc, qui ne doivent se joindre que quand on appuie sur le bouton du vase. On mettra la boule en bois dedans. Ce vase ainsi disposé, on le fermera.

On jettera dans le gobelet à jouer, qui doit être grand, autant de millet que la boîte au sucre ou au café peut en contenir dans sa grande capacité, c'est-à-dire dans celle qui est sous le compartiment de dessus. Ce millet sera arrêté, dans le gobelet, par un cercle en carton ou en fer-blanc que l'on fera entrer un peu de force.

On mettra des fleurs dans le fond du vase aux tabatières. A propos de ce vase, j'ai une observation à faire.

Celui que j'ai décrit sous le n° 1 serait trop petit pour contenir la boule; et comme il faut toujours en avoir un plus spacieux pour servir quand on veut escamoter des animaux un peu grands, tels que lapins, pigeons, tourterelles, etc., on prendra celui-ci pour le tour que nous expliquons. Enfin, pour terminer les dispositions, il faudra se pourvoir d'une boîte toute pareille, extérieurement, à la boîte au café, mais qui sera toute simple, c'est-à-dire sans compartiments. On laissera celle-ci en vue de l'assemblée. Quant à la boîte à compartiments, on la tiendra à l'écart, à côté de la grande boîte où on a mis du millet.

EXÉCUTION DU TOUR.

On a un mouchoir blanc sous le côté de l'habit : on en emprunte un, et, en s'en allant, pour le porter sur la table, on fait l'échange, et on pose celui qu'on avait caché sous l'habit.

On va chercher la grande boîte où est le millet;

mais, avant de le prendre, on met promptement le vrai mouchoir dans la boîte au café qui était préparée, et on met le compartiment dessus, mais sans le couvercle. On couche cette boîte, pour la cacher, dans la grande que l'on apporte sur la table. On prend la boîte pareille à celle où on vient de mettre le mouchoir : on la donne à visiter; on la reprend, en laissant son couvercle dans les mains d'une personne. On annonce que l'on va emplir cette boîte de millet, et, feignant d'y mettre de cette graine en la plongeant dans la grande boîte, on l'échange avec l'autre où est le mouchoir, et continuant de remuer le millet, on emplit le compartiment de la boîte que l'on tient, et on la fait voir aux spectateurs, qui la prennent toujours pour la même et la croient entièrement pleine de millet. On redemande le couvercle à la personne qui le tenait, on en couvre la boîte, que l'on pose sur la table.

Comme cette boîte et celle qui est restée dans la grande sont de même dimension, le couvercle de l'un va à l'autre.

On prend sur la table le mouchoir, que le spectateur croit être celui qui a été prêté, on le met dans le vase aux boules, après avoir retiré celle qui est massive. On met cette dernière dans la première case de la boîte aux tabatières, et on ferme.

On met le grand gobelet d'escamoteur sur un plateau; on le pose en tapant sans affectation, pour que le cercle s'échappe et laisse tomber le millet.

On touche toutes ces pièces avec la baguette ma-

gique; ensuite, après avoir appuyé le bouton sur le vase aux boules, on ouvre ce vase et on fait voir que le mouchoir en est sorti et que la boule l'a remplacé. On ouvre aussi le vase aux tabatières, pour montrer qu'il n'y a plus de boule, et on jette les fleurs sur l'assemblée. On lève le gobelet, pour faire voir la graine qu'on avait mise dans la boîte au café. On ouvre enfin cette dernière, et on en retire le mouchoir, que l'on rend à la personne qui l'avait prêté.

Je termine ici la description des tours que l'on peut faire dans un salon, et dont la plus grande partie peut aussi se faire au théâtre. Je vais maintenant m'occuper de ceux qu'on ne peut exécuter qu'au théâtre seulement.

On comprendra facilement, qu'à l'aide des pièces mécanisées, on peut tripler le nombre des tours que j'ai expliqués dans ce chapitre, et même les varier indéfiniment, avec un peu d'imagination et de goût.

On a vu que j'ai fait servir le vase aux tabatières à autre chose que le tour de pièces de monnaie dont j'ai parlé.

Je n'ai rien dit du tour du mouchoir brûlé et rétabli, que l'on fait avec le vase décrit sous le n° 4, parce que ce tour s'explique de lui-même quand on connaît la propriété de ce vase : je l'ai fait servir dans un autre tour.

Je viens de parler de millet dans la dernière section : on peut composer plusieurs tours assez jolis avec cette graine, en faisant usage de pièces que nous connais-

sons et qui servent à toute autre chose. Que je mette de ce millet dans le compartiment et dans le gobelet à jouer, où il serait maintenu par le cercle en carton dont j'ai parlé dans la section précédente; puis, que je prenne le vase décrit dans la section XVII, et qu'en présence des spectateurs, j'y verse du millet, alors je fais disparaître ce millet, pour le faire trouver dans la boîte au sucre que j'avais montrée vide, et de là passer sous le gobelet à jouer où il n'y avait rien; lequel gobelet je donne après à visiter, pour prouver qu'il n'y a pas de mécanisme.

A combien de tours peut servir la boîte au tiroir double, et qui, pourtant, n'est pas encore la plus féconde en utilité !

Cette faculté de varier les tours se trouve dans les plus petites pièces : par exemple, la boîte cylindrique décrite dans la section V, avec laquelle je n'ai expliqué qu'un tour, peut servir à plusieurs autres. Que l'on emplisse de bonbons la partie du milieu, et qu'on l'ouvre comme il le faut pour ne laisser voir que l'intérieur de la boîte proprement dite, ce qui la fait paraître vide : on fait mettre un centime dans ce vide, en disant que la boîte va apporter des bonbons pour cette valeur. On ferme, et on donne la boîte à nn enfant, qui l'ouvre et la voit toute pleine de sucreries.

Si on voulait enrichir ce tour, il faudrait avoir plusieurs de ces boîtes bien pareilles, desquelles on ferait l'échange adroitement et à propos. Alors, on dirait, comme par réflexion : « Mais je puis offrir aussi quelque

chose à ces dames. » On fait voir la boîte vide, on la ferme, et on la donne à une dame, qui la rouvre elle-même, et qui, sans doute, est fort étonnée de trouver des fleurs ou autres jolies choses, dont on fait une distribution.

Enfin, on ferait cent tours différents avec huit ou dix pièces, et on ne finirait pas, si l'on voulait les expliquer tous.

CHAPITRE TROISIÈME.

DES TOURS DE THÉATRE OU MAGIE BLANCHE.

On a vu, par les explications qui précèdent, que rien n'est plus naturel que la cause de tous ces effets qui paraissent merveilleux.

Comme les choses les plus frivoles ont souvent un côté utile, la magie blanche dévoilée pourra désabuser ces personnes crédules qui, au milieu du XIXe siècle, croient encore aux sorciers, aux sorts et aux devins; pitoyable erreur qui leur est toujours préjudiciable et souvent funeste !

Le moyen de se préserver de ces chimères, c'est de se pénétrer de cette grande vérité, que tout ce qui paraît contraire aux lois et aux règles que la nature a

prescrites est illusoire; et encore, de se tenir en garde contre les ruses employées par quelques prestidigitateurs pour en faire accroire et se créer une réputation de puissance semblable à celle des génies des *Mille et une Nuits.*

C'est dans ce but, qu'un prestidigitateur, arrivant dans une ville, va de suite faire imprimer dans le journal de la localité une réclame de sa façon, dans laquelle il raconte une fable qu'il donne comme un fait récent, et on lit ce qui suit :

« Un célèbre physico-magicien-prestidigitateur, venant de l'Océanie pour se rendre chez l'empereur des Samoïèdes, qui le fait demander pour changer les mers du pôle arctique en eaux thermales, et qui se propose, en passant par notre ville, d'y donner une ou deux représentations de ses expériences miraculeuses, vient, pour s'égayer, de jouer un tour facétieux à une bonne femme, marchande de comestibles, qu'il rencontra au marché en s'y promenant.

— Vous avez des œufs? lui dit-il.

— Oui, Monsieur.

— Combien les vendez-vous la douzaine?

— Cinquante centimes, et on a le treizième par-dessus.

— Bien! Donnez-m'en.

— Où les mettrez-vous?

— Dans ma poche.

— Les voilà.

— Mais, à propos..., sont-ils bons, vos œufs?

— Par Dieu! je le crois bien, ils sont pondus de ce matin.

— Mais ils me paraissent bien lourds; il y a au moins un coq dans chacun.

— Allons donc, Monsieur, il n'y a pas même de poulets.

— Voyons.

» L'acheteur en casse un, et en tire... quoi?... une pièce de cinq francs, au grand étonnement de la marchande. Il en casse un second, un troisième, et enfin toute la douzaine, en tirant toujours de chacun une pièce de cinq francs. La marchande restait ébahie.

— Rendez-m'en deux douzaines, dit l'acheteur.

— Oh! non, je n'en vends plus.

— Je vous les paierai deux francs.

- Je ne veux plus en vendre.

— Allons, je vous donne quatre francs par douzaine.

— Laissez-moi tranquille, quand je vous dis que je ne veux plus en vendre.

» Notre homme se retire; et la marchande n'a rien de plus pressé que de casser ses œufs pour en tirer des pièces de cinq francs. Mais rien! et toujours rien. Enfin la pauvre femme en est pour ses œufs cassés et ses regrets de ne les avoir pas donnés au dernier prix offert. »

Un autre jour, étant dans une voiture publique avec d'autres personnes, se rendant dans le pays qu'habitaient ses compagnons de voyage, il sut se concilier leur bienveillance par quelques petits tours d'adresse,

et enfin se déclara professeur de physique amusante. Cette amitié improvisée étant bien établie, il prie de bonne grâce ces Messieurs de parler de lui dans cette ville où il n'est pas connu, et pour faire venir le monde à son spectacle, d'ébruiter qu'il avait escamoté toutes les montres et bijoux des voyageurs. Partie pour obliger le solliciteur, partie pour rire aux dépens des dupes, on le promet et on tient parole. Bientôt toute la ville sait cette histoire, qui n'est qu'un conte, et tout le monde court voir l'homme adroit qui a fait un si beau tour.

Une autre fois, un Monsieur entre dans un café, demande un journal, le *Constitutionnel*, si c'est possible. On le lui donne; mais, voulant le lire, il voit que c'est le *Siècle* et en fait l'observation. La dame du comptoir, bien étonnée, lui donne le *Globe*, n'ayant plus le premier. Il prend le *Globe*, et, tout-à-coup, il n'a dans les mains que le *National*. Enfin, après trois ou quatre métamorphoses de gazettes, le Monsieur, dépité, sort aussi surpris que mécontent, ne comprenant rien à cette mystification, non plus que toutes les personnes présentes.

Mais on sait bientôt que, parmi les assistants, il y a un célèbre prestidigitateur nouvellement arrivé dans la ville, et qui doit donner quelques représentations de son savoir-faire. Alors on a le mot de l'énigme et on ne s'occupe plus, on ne parle plus que de l'habile physicien qui vient de régaler la compagnie d'un tour plaisant. On est curieux de le voir à l'œuvre au théâtre,

et on attend avec impatience le jour et l'heure du début. On serait moins empressé, si on savait que le Monsieur qui a été mystifié était un compère qui escamotait lui-même et faisait l'échange des gazettes sous son habit.

Je pourrais raconter beaucoup de ces supercheries. J'en citerai une dernière, mise en pratique, il y a peu de temps, par un prestidigitateur en renom.

Un Monsieur passant sur un pont très-fréquenté, pria une personne, devant plusieurs autres, de lui dire l'heure qu'il était. La personne interrogée tire sa montre: l'inconnu s'en empare et la jette dans la rivière. Sur ce fait, grand bruit; le propriétaire de la montre veut être payé, les témoins de la scène l'appuient. Enfin, le délinquant s'explique, demande combien vaut la montre. Il en dépose le prix fixé, et dit: « Monsieur, votre montre n'est pas perdue comme vous le croyez; elle est maintenant chez vous, placée à l'endroit où vous la mettez habituellement, et je vous ai nanti de sa valeur pour vous prouver que je ne suis point un fourbe. »

Sur cette affirmation extraordinaire, tous les assistants qui s'étaient amassés, poussés par le désir de voir le dénouement de cette scène, s'acheminent vers la demeure de l'homme à la montre. On entre chez lui, on le suit au lieu où doit être le bijou qui mesure le temps, on le voit à la place annoncée!

Les témoins oculaires restent stupéfaits. La raison se refuse à croire ce que les yeux affirment. Cepen-

dant, il faut céder à l'évidence: c'est bien la montre submergée, il n'y a point de doute : le propriétaire le certifie en manifestant la plus grande surprise.

Mais l'acteur principal de cette comédie se fait connaître, bien entendu : il est physicien prestidigitateur ; il doit donner dans le pays quelques séances de son art, dont il a voulu donner un échantillon, pour faire preuve de son savoir. Chacun se retire émerveillé de ce miracle. Bientôt toute la ville en est instruite, tout le monde brûle du désir de voir le fameux thaumaturge; le moment arrive, on court à toutes jambes à sa séance, et le plus souvent, on en revient avec une tout autre idée qu'on s'en était faite.

C'est encore un coup monté avec un compère, qui joue le rôle du possesseur de la montre, qui n'est qu'une boîte en cuivre bien nettoyé, valant 1 franc 50 centimes, dont on fait le sacrifice. Ce simulacre de montre doit ressembler à celle qu'on doit retrouver dans le cabinet de la personne à qui elle appartient.

SECTION I.

DES TABLES DIVERSES EN USAGE AU THÉATRE.

Table a la Conus. — J'ai suffisamment parlé de la table élevée à laquelle est ajoutée une planche à coulisse en façon de tiroir, et qui sert de gibecière. Cette

table n'est point en usage chez les prestidigitateurs; elle était particulière à Conus père, qui était d'une adresse et d'une intelligence extraordinaires pour les tours; ceux qu'il faisait n'étaient qu'à lui, et personne que je sache parmi ses confrères n'avait osé lui faire concurrence.

J'ai dû recommander cette table, parce que j'ai décrit les principaux tours de Conus, ceux qui ont fait sa grande réputation et pour lesquels la table en question est indispensable.

Table a coffre. — On s'est longtemps servi, et même on se sert encore, d'une table munie d'un fond placé à une distance du dessus telle, qu'il y ait assez d'espace entre ces deux surfaces, pour qu'une personne puisse y être contenue aisément, avec les objets dont on a besoin pour les tours qu'on a préparés.

Sur cette table, on ajoute ordinairement deux ou trois trappes qui sont d'une ressource infinie. Le tapis descend assez du côté des spectateurs, pour que le fond soit entièrement caché. Le compère qui doit se blottir dans cette boîte, y entre avant le lever du rideau, pour n'en sortir que quand on le baisse.

Une chose qui m'a toujours étonné, c'est que je n'ai jamais vu arriver rien de fâcheux aux prestidigitateurs qui se servaient de cette table, et mon étonnement était d'autant plus grand, que je voyais qu'en général on soupçonnait que quelqu'un était caché dedans. Mais je n'en regarderai pas moins comme une témérité l'usage de cette table dans ces conditions.

Table simple. — J'approuve beaucoup, dans sa méthode, la prudence d'un professeur de physique amusante que j'ai connu. Sa table n'avait pas de cachette, elle était seulement à trappe; le tapis qui la couvrait descendait jusque sur le plancher, et le prestidigitateur levait de temps en temps ce tapis, pour faire remarquer qu'il n'y avait aucune préparation à la table. Mais, en face de cette table, au bas du fond du théâtre, il y avait une ouverture masquée par une toile qu'on écartait aisément, et, par cette ouverture, le compère sortait en rampant pour aller se placer sous la table et faire son service. On comprend bien que l'étendue de la table cachait cette ouverture aux yeux des spectateurs, et qu'ils ne pouvaient voir sortir ni entrer le compère.

Cette disposition prévient toute rencontre importune, car si un fâcheux vient à manifester tout haut ses soupçons qu'un compère est sous la table, alors celui-ci rentre promptement dans le lieu d'où il était sorti, et le prestidigitateur lève aussitôt le tapis, pour donner un démenti à l'interrupteur.

Table a trappes. — Au théâtre, les tables à trappes sont de rigueur et indispensables dans la magie blanche. Voici la plus simple manière de faire ces trappes.

On forme une ouverture carrée plus ou moins grande; on y ajuste une pièce de même bois que la table. Cette pièce est fixée par deux charnières vissées en dessous. Du côté opposé aux charnières, on attache, sous cette trappe, une petite planchette pour l'arrêter,

afin qu'elle ne passe pas le niveau de la table, position qu'elle garde par l'effet d'un bout de ressort de pendule placé sous la table avec deux vis.

On fait ordinairement ces trappes sur des tables disposées en damier, pour en dissimuler les joints. Dans ce cas, le tapis est attaché sur les bords de la table.

Pour ouvrir ces trappes, on met au bout un petit anneau, que l'on tire pour faire fléchir le ressort.

On établit presque toujours plusieurs trappes de grandeurs différentes sur une table.

Table a pédales. — Il y a de ces trappes que l'on peut faire manœuvrer soi-même, sans le secours d'un compère. C'est par le moyen d'une pédale placée au bas d'un des pieds de la table. Cette pédale communique à la trappe à l'aide d'une ficelle qui passe dans le pied, qui a été percé à cet effet. Lorsque le prestidigitateur a besoin de faire ouvrir la trappe, il appuie sur la pédale avec le bout de son pied.

Ordinairement, cette table a, dans son intérieur, une construction qui lui est particulière : on y ajoute un fond posé à une distance arbitraire du dessus, et entre ce dessus de la table et le fond, on place une planche peu épaisse, à laquelle on donne une pente très-prononcée. Cette planche est garnie d'une étoffe lisse et glissante, telle que la soie; de sorte que, si on pose un objet sur la trappe, et que l'on fasse jouer la pédale, cet objet tombe sur la planche inclinée, et vient se rendre naturellement dans les mains, sans que per-

sonne puisse s'en apercevoir. Il va sans dire que, toutes les fois qu'on met une chose quelconque sur la trappe, on la couvre toujours d'un grand vase en cuivre ou en fer-blanc destiné à cet usage, et auquel on donne ordinairement la forme d'un cône tronqué. On conçoit aisément qu'on ne se sert de ce vase que pour cacher le moyen par lequel on fait disparaître l'objet.

Trappes toutes préparées. — Les ingénieurs mécaniciens qui construisent des instruments de physique amusante, fabriquent des trappes rondes qu'on n'a plus qu'à poser avec quatre vis. Elles sont bien faites; mais j'aime autant celles que je viens de décrire. Le principal avantage des premières, c'est de les trouver toutes faites. Elles sont en cuivre, et si on les fait rondes, c'est parce que, pouvant les couper sur le tour, elles sont bien plus tôt faites et s'ajustent plus facilement avec précision.

Comme on n'a point besoin de compère pour faire usage de cette dernière table que je viens de décrire, on peut s'en servir dans des séances de salon, ce qui donnera le moyen de faire des tours plus surprenants.

Table a soufflet. — Pour l'escamotage d'une personne sous un grand gobelet, il faut une table faite exprès. Elles sont dites: *tables à soufflet*, parce qu'il y a un fond susceptible de se baisser et de se relever par le moyen de quatre ressorts à boudin fixés à ses quatre coins. Chacun des ressorts est placé dans une feuillure faite à l'angle intérieur des pieds de la table. Une corde passe tout le long de ces ressorts pour les

maintenir dans leur mouvement. Le fond descend des deux tiers environ de la hauteur de la table. Les feuillures dont je viens de parler s'arrêtent à ce point.

Au milieu du dessus de la table est faite une grande ouverture carrée, sur laquelle on ajuste une pièce pareille au reste de la table, et qui doit entrer dans des feuillures faites à demi-bois de part et d'autre. Sous cette pièce de rapport, et sur son côté, est pratiqué un ressort qui communique, par un cordon élastique, à un anneau placé en dehors et au bout de la table. On tire cet anneau, et le ressort fait lever un peu cette espèce de grande trappe, pour que la personne qui doit entrer dans la table puisse avoir prise pour l'ouvrir tout-à-fait. Il y a encore, aux deux bouts de cette trappe, un petit verrou, que celui qui est entré ferme lui-même, afin qu'un mouvement involontaire qu'il pourrait faire ne fasse pas remuer la trappe.

Table a pointes. — Il ne me reste plus à parler que de la table dite à pédales et à pointes, qui sert à faire agir toutes les pièces mécaniques qui sont à soupapes : telles que la *petite maison hollandaise*, l'*automate qui répond aux questions*, le *moulin qui tourne au commandement*, et à beaucoup d'autres pièces qui ont toutes le même principe de mouvement, c'est-à-dire, dont le mécanisme intérieur est mis en action par le moyen des soupapes établies sur le fond des pièces; j'entends la partie inférieure qui pose sur la table. Ces soupapes communiquent au mécanisme intérieur des pièces à l'aide de petites cordes à boyaux qui font mouvoir des

ressorts de différentes constructions, appropriées aux mouvements qu'on veut leur donner.

Pour que ces soupapes fonctionnent et fassent jouer les ressorts dont je viens de parler, il faut qu'elles soient poussées par des pointes que les prestidigitateurs nomment improprement *pédales*. Ces pédales sont deux bouts de fil de fer assez fort, de 7 à 8 centimètres de longueur, rivés, par les deux extrémités, à deux plaques de cuivre en forme de carré long, de 3 ou 4 centimètres, sur 15 ou 16 millimètres de dimension.

Les fils de fer ou tiges sont rivés à peu de distance des bouts de ces plaques.

Entre ces deux tiges, il y en a une autre plus mince et plus longue qui est mobile, et qui est rivée, par son extrémité du bas, à une troisième plaque de même dimension que les deux autres, entre lesquelles elle est placée. Près des deux extrémités de cette troisième plaque sont percés deux trous dans lesquels passent les deux tiges des côtés, de sorte que cette plaque du milieu peut couler le long de ces deux tiges.

A la plaque supérieure de cette pédale, c'est-à-dire, celle qui est destinée à être en haut étant placée, est percé un trou au milieu, pour laisser passer la tige mobile, qui est la pointe qui fait lever les soupapes.

Aux deux bouts de cette plaque supérieure, sont percés deux autres trous pour y passer les vis, avec lesquelles on fixe les pédales à la table.

D'un côté de la même plaque, sont placées en des-

sous, et rivées, deux petites lames entre lesquelles est mise une petite poulie.

Enfin, un bout assez long de ressort de pendule est percé à ses deux extrémités, et par les deux trous passe la tige mobile: ce qui oblige ce ressort à rester courbé entre la plaque supérieure et celle du milieu, et à être dans un état permanent de tension. Ce ressort, bien entendu, est placé du côté opposé à la poulie.

Si on attache un fil au bord de la plaque du milieu, à laquelle on a percé un petit trou à cet effet, et que l'on fasse passer ce fil sur la poulie, qu'ensuite on le tire en tenant la pédale par les côtés, on verra la plaque du milieu s'élever avec la tige rivée sur elle; le ressort les rabaisse, si on lâche le fil.

Si on voulait supprimer le ressort, il faudrait percer la plaque du bas pour y faire passer la tige mobile que l'on prolongerait, et au bout de laquelle on fixerait un petit disque en plomb, qui ferait naturellement, par son poids, abaisser la pointe, en lâchant le fil qui la fait monter.

On place les pédales sous la table, de manière que les pointes, qui sont les tiges mouvantes du milieu, correspondent exactement avec les soupapes des pièces mécaniques que l'on fait fonctionner.

Il y a des pièces où il n'y a qu'une ou deux soupapes, d'autres où il y en a trois ou quatre. Par exemple, dans l'automate qui répond aux questions, il faut trois pédales, parce qu'il y a trois soupapes:

une qui fait baisser la tête pour *oui*, une deuxième qui la fait tourner pour dire *non*, et une troisième qui fait lever le bras pour frapper sur le timbre.

Les fils qui servent à faire mouvoir les pédales peuvent aboutir dans les mains du compère par différentes directions, soit en passant sous le théâtre, où le compère serait placé, soit dans les coulisses ou derrière le fond du théâtre. Je ne parle ici que des tables simples et sans tapis, qui n'ont que les traverses pour masquer les pédales. Mais si la table est à armoire ou à soufflet, comme celles dont nous avons parlé, alors le compère est tout à portée pour faire jouer les pédales.

Il n'y a point de trappes à ces tables : il n'y a que des trous presque imperceptibles pour le passage des pointes. On marque aussi des petits points pour se guider en posant la pièce mécanique.

Je ne parlerai pas des tables dont les pieds étaient percés et dans lesquels passait une tige de fer terminée en bas par une rondelle, à laquelle cette tige était rivée. Cette rondelle entrait dans le pied pour recevoir la pointe d'une pédale fixée sous le théâtre. Au bout supérieur de la tige était attaché un cordeau qui communiquait avec une des pédales placées dans l'intérieur de la table, et la mettait en mouvement quand la pédale du bas poussait la rondelle qui était dans le pied. On ne se sert plus de ces tables, qui exigeaient double pédale, et, dans la table, un travail compliqué dont on pouvait se passer.

Je recommanderai, pour ces tables à pédales, une

particularité d'un bon effet. Sur un côté de la table, sous le bord, on fait mettre un petit verrou ou un crochet plat, qui correspond à une des pédales par le moyen d'un cordon.

Quand on a fini l'exercice des pièces mécaniques, on dit : « Messieurs, je sais que plusieurs personnes pensent qu'il y a communication entre le plancher et la table : je vais leur prouver qu'elles sont dans l'erreur. »

On met ses deux pieds sous deux des pieds de la table. On tire le crochet, et la pièce se met en mouvement. Les spectateurs vous font observer que les deux autres pieds de la table touchent toujours le plancher. Alors vous priez une personne de venir vous aider à porter la table. La personne qui se présente la prend par un bout, et vous par celui où sont les verroux (car on peut, si on veut, en mettre plusieurs), vous approchez des spectateurs, et vous faites mouvoir la pièce en tirant un verrou. Si c'est l'automate, vous le faites saluer; s'il y a deux verroux, vous le faites frapper sur le timbre, en changeant de verrou.

La pièce qui convient le mieux dans cette circonstance, c'est le moulin qui tourne au commandement.

En l'apportant avec la table sur laquelle il est posé, vous invitez les spectateurs à lui ordonner de tourner, de s'arrêter, et de tourner encore.

Voir le jeu de cette machine, qui paraît tout-à-fait isolée et qui obéit au commandement, est chose vraiment surprenante pour les personnes qui ne se doutent

pas des moyens mis en usage dans la magie blanche.

Comme, en tenant la table, vos doigts sont naturellement dessous, il est impossible qu'on puisse voir leur mouvement le moins du monde.

Il serait très-bon d'attacher un petit anneau au fil qui coule sur la poulie, et que l'on tiendrait assez court, c'est-à-dire, guère plus long que la pédale; par cet anneau, on ferait passer le fil qui se rend dans les mains du compère pour faire manœuvrer les pièces. Ce fil serait en double, et quand arriverait le moment de lever la table, le compère tirerait un des bouts pour ramener tout à lui.

Voilà, je crois, toutes les tables en usage dans la magie blanche exécutée au théâtre: nous parlerons de leur emploi au fur et à mesure que nous en aurons besoin.

Un menuisier un peu adroit pourra les construire toutes sur le peu d'explications que j'en ai donné. Il en est d'intelligents qui entendent à demi-mot. J'en ai rencontré souvent auxquels il suffisait de dire l'emploi qu'on en voulait faire, et plusieurs même vous contentaient au-delà de vos désirs. Cependant, je conseillerai toujours de s'adresser directement aux ouvriers chez lesquels la construction de ces objets est une spécialité.

Ces tables et les compères sont, au théâtre, le principe fondamental du merveilleux. Mais il faut savoir choisir son compère. Il doit être intelligent, avoir bon pied, bon œil et l'ouïe fine. Il doit être homme à res-

sources et avoir toujours assez de sang-froid et de présence d'esprit pour réparer, autant que possible, les bévues que pourrait faire le prestidigitateur dans l'exercice de ses tours.

SECTION II.

Préparation des bouteilles dans lesquelles on fait trouver des oiseaux, des lapins, ou tous autres objets, tels que mouchoirs, montres, etc.

Comme nous serons obligés, dans plusieurs tours, de faire usage de ces bouteilles, je vais en expliquer la préparation une fois pour toutes.

Avec un instrument en fer tel, par exemple, qu'un boulon, on donnera dans la partie la plus profonde du dessous de la bouteille un coup sec, et elle sera percée parfaitement; mais il faudra peu à peu abattre, avec le même morceau de fer, les angles occasionnés au verre par la fracture. Ensuite, par cette ouverture, on fait passer une rondelle en fer-blanc qui posera sur toute la circonférence intérieure de la bouteille, à 12 ou 15 centimètres de l'extrémité du goulot. On verse sur cette rondelle de la résine chaude, dans laquelle

on aura mêlé du noir de fumée. Cette matière fixe la rondelle et bouche les petits vides qui pourraient se trouver autour et qui laisseraient couler le vin qu'on doit mettre dans cette partie de la bouteille. On verse aussi de cette résine chaude dans différents endroits de cette bouteille, que l'on tourne dans tous les sens, pour enduire toutes les parois intérieures, afin de voiler sa transparence, de lui donner l'apparence d'une bouteille pleine de vin et d'empêcher d'apercevoir les objets que l'on met dedans.

Si la résine ne s'étendait pas bien, il faudrait la liquéfier davantage en chauffant la bouteille, ce qui la rendrait plus coulante.

Pour maintenir les objets que le compère met dans cette bouteille, il faut préparer un fond un peu conique, en carton enduit de mastic fait avec de la poix noire et de la résine; et tout aussitôt que les objets sont placés, il chauffe vite ce fond, l'applique de suite, et il remplace le véritable qu'on a retranché de la bouteille. Ce mastic se fond à une chaleur douce, se refroidit et se consolide à l'instant.

Voici une autre disposition de bouteille pour un fort joli tour dont il sera bientôt question.

Quand la bouteille est percée par le fond et enduite intérieurement de résine pour la rendre opaque, on placera dedans un tuyau en forme d'entonnoir, dont la partie évasée tient lieu du fond qui manque, et l'autre bout monte dans le goulot de la bouteille, à 5 ou 6 millimètres de son embouchure.

Dans l'espace resté à côté de cette espèce d'entonnoir, on introduira un réservoir capable de contenir un grand verre de vin. Le tuyau de ce réservoir montera au niveau de l'autre tuyau, dans le goulot de la bouteille.

Il y a plusieurs moyens d'arranger et de fixer ces deux corps; mais c'est à l'habileté et au goût de l'ouvrier constructeur de décider du plus commode.

Il faudra peindre d'une teinte obscure la partie évasée de l'entonnoir qui forme le fond de la bouteille.

SECTION III.

L'assiette cassée, raccommodée par un coup d'arme à feu.

Ce tour produit beaucoup d'effet au théâtre. On peut le faire immédiatement avant celui que l'on exécute avec la montre mécanisée (voir chapitre II, section XX). On emprunte d'abord les montres comme pour faire ce tour de suite; mais, au lieu d'un chapeau pour les recevoir, comme il est recommandé dans l'explication du tour, on prendra une assiette. Dans ce cas, on tiendra la montre mécanisée sous l'assiette que l'on présente, et quand on en aura déjà reçu plusieurs, sous prétexte de les arranger, il sera facile de mêler avec, celle que l'on tient cachée.

Ayant complété le nombre de montres dont on a besoin, on les dépose sur la table, et, par un acte feint de maladresse, on laisse tomber l'assiette, qui doit se briser en plusieurs pièces. On paraît un moment déconcerté, mais on se rassure, en disant que, par bonheur, de tous ces morceaux, il n'y en a pas un seul de cassé. Cependant, on se reproche son étourderie, et on dit : « Cette assiette faisant partie d'une douzaine qui me vient du Japon, j'aurais bien du regret si je ne pouvais la rétablir, aussi bien que je puis raccommoder une montre brisée, comme je vais le faire tout-à-l'heure, et comme j'allais le faire à l'instant sans ce petit malheur, que je vais réparer de suite pour vous donner une preuve de mes talens comme restaurateur de la vaisselle cassée. C'est une expérience que je n'aurais pas pensé à vous faire sans cet accident. » On ramasse les morceaux, on les met dans une espèce de pistolet nommé tromblon, dont l'embouchure est extrêmement évasée. On le tire sur un tableau noir attaché à l'extrémité supérieure d'un pied élevé, et l'assiette paraît subitement rétablie sur le tableau, excepté un morceau qui manque. On le cherche, on le trouve. On le met dans le tromblon, on tire une seconde fois : ce morceau va se rajuster à l'assiette, qui paraît alors dans son entier.

Explication. — La charge du tromblon se met dans un tube situé sous cet instrument, et quand le coup part, on ne peut pas distinguer d'où il sort, et l'on croit naturellement qu'il vient du corps de l'arme.

Sur le tableau noir est fixée d'avance une assiette pareille à celle qu'on a cassée; mais on y a appliqué une pièce noire qui fait paraître l'assiette échancrée. Cette assiette, ainsi préparée, est cachée par une étoffe pareille au fond du tableau; elle est disposée de manière à pouvoir, par un fil que tire le compère, être coulée subitement derrière le tableau à l'instant de l'explosion. L'assiette paraît tout-à-coup, mais avec une échancrure. On paraît regretter de n'avoir pas réuni tous les morceaux qu'on croyait avoir mis dans l'arme; on cherche, on retrouve celui qui manquait, on le met dans le tromblon, on tire, et l'échancrure est remplie. Cette pièce s'enlève vivement comme la première, par un second fil; elle se rend sous la bordure du tableau, où, attachée à un bout de fil, elle est maintenue par derrière, pour qu'elle ne tombe pas.

Ce tour étant terminé, on reprend le tour de montre.

Nota. — C'est par le moyen que je viens d'expliquer, qu'une ou plusieurs cartes, tirées et mises dans un pistolet, semblent sortir de l'arme au moment de l'explosion, pour se trouver appliquées dans leur entier sur le tableau. On peut faire la même chose avec des montres et beaucoup d'autres objets.

On voit que ce moyen peut donner au prestidigitateur intelligent la faculté de varier le tour.

SECTION IV.

La bouteille qui donne toutes les liqueurs demandées.

Cette pièce n'est qu'apparente; c'est une forme de bouteille tournée fort mince, en bois, que l'on peint en noir. Elle renferme une certaine quantité de réservoirs, dont les tuyaux très-menus viennent tous aboutir à peu de distance de l'ouverture du goulot.

Ces réservoirs contiennent chacun une liqueur connue.

A fleur de la surface extérieure de cette fausse bouteille, il y a des petits boutons qui communiquent aux soupapes des réservoirs. Si on pousse un de ces boutons avec le bout d'un doigt, la soupape s'ouvre par le moyen d'un petit ressort qui tient à cette soupape, qui, alors, fait, dans l'intérieur, l'effet d'une clef de flûte ou de clarinette. Cette clef étant levée, la liqueur contenue dans le réservoir s'écoule par le petit tuyau.

Le mécanisme de cette bouteille se lève comme le mouvement d'une montre se retire de sa boîte: opération qu'on est obligé de faire pour emplir les réservoirs.

Il faut un peu d'étude pour s'accoutumer à trouver de suite et sans tâtonner le bouton qu'on doit pousser pour donner la liqueur que l'on demande.

Ces bouteilles, dont le travail est compliqué, se trouvent aux adresses que je donnerai.

SECTION V.

Faire passer une bague empruntée, dans une noix fourrée dans un gant aussi emprunté, lequel gant est enfermé dans un œuf, l'œuf dans un citron et le citron dans une orange.

Effet. — On emprunte une bague et un gant, que l'on met dans une petite boîte. On fait visiter une orange, un citron, un œuf et une noix. Le gant et la bague sortent invisiblement de la boîte. Le citron, l'œuf et la noix, qu'on avait couverts d'un vase sur la table, disparaissent, et le tout se trouve dans l'orange qu'on avait conservée dans sa main.

Explication. — La petite boîte dans laquelle on avait mis le gant et la bague, est mise sur la trappe et couverte d'un vase. Le compère, qui est dans la table ou dessous, la prend, en ôte la bague et le gant, et la replace où elle était. Il met vite l'anneau dans une noix qu'il avait préparée, fourre cette noix dans un des doigts du gant, et ce gant dans un œuf, qui, lui-même, est enfermé dans un citron et une orange, comme je l'expliquerai tout-à-l'heure.

Pour donner le temps au compère de faire cette opération, on fait visiter une orange, un citron, un œuf et une noix. Cette visite faite, on approche de sa table, on découvre la petite boîte, qui est toujours censée contenir la bague et le gant, on l'écarte, et on met à sa place le citron, l'œuf et la noix; mais on garde l'orange.

C'est en mettant ces trois objets sur la trappe, que le compère vous fait l'échange de l'orange que l'on tient, contre une préparée qui renferme les objets dont il vient d'être parlé.

Aussitôt l'échange fait, le compère ouvre la trappe, fait tomber le citron, l'œuf et la noix. Alors on prend la petite boîte, en disant que l'on va faire un joli tour avec la bague et le gant qui y sont renfermés : on l'ouvre, et on feint d'être surpris de ne plus rien trouver. On lève le vase qui est sur la trappe, et on paraît encore plus étonné de ne plus rien voir sur la table. On cherche ces objets, et on dit : « Voyons si quelque confrère ne m'aurait pas joué le tour de les faire passer dans cette orange. » On la coupe, et on fait voir le citron, que l'on dégage de l'orange; on coupe ce citron, et on découvre l'œuf; on le casse, et on en tire le gant; enfin, on ôte la noix du gant, on la casse, et on y trouve l'anneau, que l'on fait reconnaître par la personne qui l'a prêté.

PRÉPARATIFS A FAIRE AVANT L'EXÉCUTION DU TOUR.

On dispose d'avance les choses de cette manière : On prend une orange, on en coupe environ un cin-

quième, et par la section, on retire toute la chair, en se servant pour cela d'une petite cuillère; on vide de même un citron, que l'on fourre dans l'orange. Dans ce citron, on fait entrer un petit œuf plein, pour qu'il ne se brise pas, mais que l'on vide après. Le compère a cette orange ainsi préparée. En s'emparant de la boîte qui contient le gant et la bague, il met cette dernière dans une noix vide, et rejoint les deux coquilles au moyen de la cire dont on avait enduit les bords. Il fourre cette noix, ainsi ajustée, dans un des doigts du gant, et le gant chargé de la noix dans l'œuf. Il doit avoir bien soin, quand il fait l'échange, de présenter cette orange de manière à ce que l'ouverture se trouve dans le creux de la main du prestidigitateur, afin que l'on n'aperçoive pas cette ouverture et que l'orange paraisse intacte.

Il faudrait choisir des oranges bien mûres, et surtout bien pareilles, pour que celle qui est préparée soit prise, sans aucun doute, pour celle qu'on a fait visiter. Quant aux citrons, aux œufs et aux noix, cela n'est pas de rigueur.

SECTION VI.

La carte imprimée sur un mouchoir d'un coup de pistolet.

On emprunte un mouchoir qu'on pose sur la table. On invite une personne à prendre une carte dans le

jeu, on déchire cette carte, on la met dans un pistolet, on jette le mouchoir soi-même en l'air, ou on le fait jeter. On tire le pistolet dessus, et la carte qu'on avait mise dedans se trouve imprimée sur le mouchoir.

Sur un bout de planche de buis ou de poirier, on fait graver en relief les points d'une carte. On frotte les points de ce patron avec du vermillon en poudre, si la carte est rouge; si elle est noire, au lieu de vermillon, on prendra du noir de fumée.

Quelques prestidigitateurs peignent ces points avec les mêmes couleurs détrempées à l'eau; mais il faut mettre beaucoup de célérité dans l'exécution du tour, à cause du peu de temps que ces couleurs restent humides. Le plus sûr serait de mettre de la couleur à l'huile sur ces points: les mouchoirs n'en seraient pas gâtés. Les personnes auxquelles ils appartiendraient en seraient quittes pour soigner un peu plus le savonnage.

Ce moule, ainsi préparé, est placé derrière quelques objets sur la table. En allant poser sur cette table le mouchoir qu'on vient de vous prêter, vous l'appuyez sans affectation sur le moule. Vous allez le chercher après avoir chargé le pistolet; vous le jetez en l'air et vous tirez. Vous ramassez le mouchoir, et vous l'étalez pour faire voir la carte, en faisant remarquer que c'est bien la même qui a été tirée.

Il est inutile de dire que la carte que l'on a fait prendre était une carte forcée.

SECTION VII.

Tour des bassins aux poissons, ou apparition subite de vases emplis d'eau et de poissons.

On conviendra que faire quelque chose de rien est le *nec plus ultrà* du pouvoir.

C'est cependant très-facile aux prestidigitateurs, qui font plus encore, puisque, quand ils le veulent, ils réduisent les choses à néant. Vous, lecteur, qui êtes déjà initié dans la science des magiciens, vous allez sans doute nous reprocher que tous nos miracles ne sont qu'impostures et déceptions. Ecoutez que je vous dise deux mots à l'oreille : entre nous, j'en conviens; mais, chut ! n'allez pas nous discréditer; laissez-nous jouir de la crédulité des gens qui ont foi en nous. Si on divulguait nos moyens, adieu notre considération, et le moulin ne tournerait plus pour nous.

Pourtant, à bien dire, nous ne trompons guère qu'à moitié; car vous savez que, dans les imaginations humaines, les apparences chimériques équivalent à la réalité. Que nous ayons l'air, par un escamotage qui vous fascine les yeux, de changer un oignon en tourterelle ou un concombre en lapin, c'est la même chose, dans l'esprit de bien des gens, que si la métamorphose

était consciencieusement opérée par la marraine de Cendrillon.

Je vais vous confier ce fameux tour des bassins aux poissons, tour qui, pendant plus de deux ans, fit courir tout Paris; tour que l'on voyait tous les jours avec admiration, sans y rien comprendre; tour, enfin, plus merveilleux que la pêche miraculeuse , en ce que..... Ah! vous croyez que je plaisante! Voyons; écoutez et jugez. Ah! vous croyez que je plaisante!

Dans la pêche miraculeuse, les pêcheurs jetaient leurs filets à la mer, où, sans doute, il y avait des poissons; nous, magiciens prestidigitateurs, nous ne jetons qu'un châle sur le plancher d'un salon ou sur un guéridon, et ce châle, on le fait voir avant, par l'endroit, par l'envers. On n'y aperçoit pas même un ciron. Les pêcheurs n'amenaient que du poisson dans leurs filets; nous, sous le châle, et dans un clin d'œil, nous amenons poissons, eau et bassin. Nous pourrions même amener un lac tout entier, si nous ne craignions pas les incommodités d'une inondation; et les pêcheurs eussent été fort embarrassés s'il leur eût fallu amener avec leur filet le plus petit bras de mer.

Les pêcheurs ont jeté plusieurs fois leurs filets, et toujours avec succès. Nous pouvons de même jeter notre châle à terre plusieurs fois, et en découvrir, chaque fois, poissons, eau et bassin.

Mais trève de mauvaises plaisanteries, et parlons sérieusement.

Lecteur, vous allez voir par quels moyens simples

on a émerveillé tant de monde, et si longtemps : épidémie qui n'est pas passée.

Il y a deux manières de présenter ce tour : celle de faire trouver les bassins sur le plancher, soit le propre plancher de l'appartement, soit sur une espèce d'estrade qu'on élève quelquefois au théâtre dans certaine circonstance, ou de faire trouver ces bassins sur un guéridon : seconde manière.

Il y a pour chacune de ces façons quelques dispositions à prendre qui leur sont particulières.

La première manière produit peut-être plus d'effet ; c'était celle qu'avait adoptée M. Philippe ; mais elle est plus embarrassante que la seconde, et elle nécessite un costume particulier. On s'affuble pour cela de celui de magicien, que je trouve ridicule, parce que le prestidigitateur qui prend le titre de physicien doit en avoir au moins la mise décente, pour ne pas tomber dans l'inconséquence. Sous ce dernier costume (l'habit noir), on peut faire le tour selon la seconde manière. Celle-ci a encore un avantage sur l'autre : c'est qu'on n'est point obligé de prendre l'attitude disgracieuse de s'accroupir.

Pour la première manière de faire le tour, on a des espèces de gibecières de joueurs de gobelets en plein air. Voici la description de ces gibecières : supposez un morceau de toile coupé en triangle équilatéral, que l'on attache un cordon à chacun de deux angles, et une agrafe à l'autre angle ; que l'on attache aussi, au milieu du triangle, l'espèce d'anneau qui reçoit l'agrafe,

et qu'en relevant l'angle où est attachée l'agrafe, on l'accroche à cet anneau, on aura sa gibecière à peu près faite; seulement, deux petites pièces, que les tailleurs d'habits nomment goussets, sont cousues aux deux extrémités du pli, afin de former une poche pour poster le bassin.

Quant aux bassins, voici le grand secret ou le mot de l'énigme que personne ne devinait.

Ayant empli le bassin d'eau et de poissons, on applique dessus un large morceau de vessie que l'on aura laissé tremper dans l'eau pour le rendre bien souple; avec du fort fil ou de la ficelle très-fine, on liera fortement la vessie sur le bord du vase. L'humidité que recevront les ficelles augmentera encore leur étreinte. On roulerait le bassin dans tous les sens, que rien ne se dérangerait; mais en pinçant le bord en prenant le châle qu'on met dessus, on enlève aisément la vessie avec. Voilà tout le mystère.

Si on voulait fournir trois bassins, il faudrait trois poches ou gibecières: on les lie toutes à la ceinture avec leurs cordons, comme on le fait des tabliers. Celle du milieu doit toucher le milieu des deux cuisses par-derrière; les deux autres descendent au même degré et touchent les cuisses vers la partie extérieure, et dans chacune, on met un bassin qui doit être posé sur son côté. On voit maintenant que la robe de magicien est nécessaire. Une redingote pourrait suffire, mais cet habillement n'est pas d'une tenue convenable.

Ces bassins, placés ainsi, ne gênent point les mou-

vements, comme on serait tenté de le croire. On lève les jambes avec vivacité, on les plie en frappant les mains dessous; enfin, on étend le châle comme pour montrer qu'il n'y a rien dedans; on l'étale sur ses genoux en se baissant; on retire l'agrafe, et le bassin se pose tout naturellement. On se relève en pinçant le bord du vase, pour enlever la vessie avec le châle, et le bassin paraît à la vue des spectateurs, avec ses poissons nageant dans l'eau. Il faut se figurer qu'un instant suffit pour opérer toutes ces évolutions.

On en fait autant pour les autres bassins, quand on en a plusieurs à présenter, mais il faut changer de châle chaque fois (1).

Dans l'autre manière, on peut faire ce tour avec un habit. Au lieu de gibecières mises comme nous l'avons expliqué, on se garnit la taille d'une ceinture de cuir, à laquelle sont attachés, par derrière, deux petits crochets destinés à suspendre deux poches en forme de giberne, dans lesquelles on met les bassins. Dans ce cas, on arrive sur le théâtre en venant directement du fond. Mais si on était obligé, par un obstacle quelconque, de sortir par les coulisses, il faudrait marcher

(1) Cependant, il y a des prestidigitateurs qui ont l'adresse de ramasser subtilement, en pelotte, la vessie qui couvrait le bassin. Ils s'en débarrassent dans le moment, soit en la fourrant dans une poche, soit en la jetant sous la table ou au pied du guéridon, si on s'en sert, mais de manière à ne pas être aperçu. Ce procédé vaut mieux, puisque, dans ce cas, on n'a besoin que d'un seul châle pour plusieurs bassins.

doucement de côté, ayant l'air occupé de quelque chose, comme de préparer ou d'ajuster de certaine façon le châle qui va vous servir, et puis pour donner à croire qu'on a à cœur de faire face au public, en témoignage de respect. Le prestidigitateur serait dispensé de prendre toutes ces précautions, s'il avait le bonheur d'être bossu, car on mettrait sur le compte de cet agrément la proéminence des bassins; mais il n'est pas donné à tout le monde de jouir de cet avantage, qui serait souvent bien utile dans la magie blanche.

Arrivé auprès de sa table, on étale le châle, sous prétexte de faire voir qu'il n'y a nulle préparation, mais, dans le fait, pour masquer le bras qui va chercher par-derrière un bassin, que l'on pose sur le guéridon, couvert du châle, et que l'on découvre aussitôt en enlevant la vessie.

J'ai vu faire ainsi ce tour par un prestidigitateur en renom, et les spectateurs étaient loin de se douter qu'il avait un vivier sur les reins.

Dans cette méthode, on ne peut guère présenter que deux bassins; mais quand il n'y en aurait qu'un, le tour serait complet.

SECTION VIII.

Autre manière de faire le tour du bassin aux poissons.

L'immense succès du tour des bassins aux poissons, tel que M. Philippe le faisait, avait éveillé l'attention de tous les prestidigitateurs, et chacun chercha à l'imiter; mais, ne trouvant pas le bon moyen, ils en imaginèrent un, qui, aux yeux des connaisseurs, n'est qu'une grossière parodie du tour. Il consiste à placer sur la table un énorme vase en verre, prétendu empli d'encre, parce qu'il est tout noir. Pour prouver que c'est bien de l'encre que contient le bassin, on frôle la superficie du vase avec une grande cuillère, comme si on prenait de la liqueur. A la vérité, le physicien retire la cuillère chargée d'encre et la montre aux spectateurs. Ensuite, couvrant le vase d'un châle qu'il relève, on voit un bassin rempli d'eau limpide dans laquelle nagent des poissons de différentes couleurs.

Ce qui rend ce tour supportable, c'est le contraste du vilain vase noir avec ce dernier, qui présente à l'œil un objet agréable; mais, dans le fond, l'invention de ce tour est misérable; du moins, c'est mon avis.

Explication. — Le bassin, tel qu'il paraît en dernier lieu, est entouré d'abord d'une gaze noire un peu épaisse, ce qui le voile entièrement et le fait paraître plein d'une liqueur noire. Au bord supérieur de ce

sombre entourage, sont attachés deux petits crochets qui se cramponnent au châle dont on couvre le vase, et quand on retire ce châle, on emporte la gaze avec lui.

Quant à l'encre que l'on montre à l'assemblée, voici ce que c'est : le manche de la cuillère est creux et rempli d'encre. Ce manche est percé à son extrémité et au point où il adhère à la cuillère. Quand il est empli, on bouche l'ouverture du bout avec une petite boulette de cire. En feignant de puiser dans le vase pour en retirer de l'encre, on détache la boulette et l'encre coule dans la cuillère, car ce manche fait absolument l'office d'une petite pompe à vin.

SECTION IX.

Transformation et transposition magiques de plusieurs objets.

Comme je crois l'avoir dit, il est bon de faire de temps en temps, dans le courant d'une séance, quelques tours plaisans dans le genre de celui-ci, pour égayer l'assemblée.

On emprunte une montre, un sac de dame et un mouchoir. On met le tout dans un vase.

On demande si la montre allait; la personne interpellée répond affirmativement. On annonce qu'elle ne

va plus, et, comme pour en convaincre les personnes présentes, on découvre le vase, et on en tire une grosse montre en fer-blanc que l'on donne à la personne qui en a prêté une en or; on rend un torchon de cuisine à celle qui a fourni le mouchoir, et on remet un sac à sous à la dame qui avait confié le sien.

On fait alors un petit tour de cartes, comme si les choses devaient en rester là pour les prêteurs d'objets. Mais, après, on leur demande s'ils sont contents de l'échange. Il est clair qu'ils répondent que non. On reprend les objets qui leur ont été distribués, et on les met dans une boîte, qu'on laisse sur la table.

On va chercher une bouteille et deux pains, que l'on pose aussi sur la table. On fait désigner un de ces deux pains : on coupe celui qui n'a pas été choisi, pour faire voir qu'il n'y a pas de préparation. On verse un verre de vin, pour prouver que la bouteille en est pleine. Ensuite, on prend la baguette magique, on frappe avec sur la boîte qui contient la grosse montre, le sac à sous et le torchon, on touche aussi sur le pain et la bouteille. On ouvre la boîte, il n'y a plus rien. On coupe le pain qui reste, et on en tire le mouchoir. On casse la bouteille, et il en sort le sac et la montre.

On va penser que les prestidigitateurs d'à-présent sont ce qu'étaient les enchanteurs d'autrefois ; qu'après les transformations qu'on vient de lire, on serait fondé à croire que les visions du seigneur don Quichotte n'étaient pas aussi chimériques qu'on le croit généralement; que si l'on peut changer une jolie petite montre

en or en une grosse vilaine boîte de fer-blanc, un beau mouchoir de batiste en torchon, et un élégant sac de dame en dégoûtant sac à sous, on a pu changer, aux yeux du chevalier de la Triste-Figure, un moulin en géant, un troupeau de moutons en armée de Sarrasins, et un plat à barbe en superbe casque de héros.

Ce que l'on doit croire de tout cela, c'est que les enchanteurs de ces temps-là étaient sorciers comme ceux d'à-présent, ni plus, ni moins; et on pourra juger de l'étendue de leur toute-puissance, si on veut se donner la peine de lire l'explication suivante, dans laquelle je vais dévoiler le secret que ces derniers emploient pour opérer les métamorphoses dont il est question en ce moment.

Il faut, pour ce tour, un grand vase construit absolument comme le petit dont la description se trouve dans la section XI du deuxième chapitre. On fait de ces vases de différentes grandeurs; ils sont d'un usage fréquent dans la magie blanche; les prestidigitateurs les appellent vases à enlevage, parce que l'on enlève, avec la cloche, le compartiment et ce qu'il contient.

On connaît la bouteille préparée et la boîte à tiroir double : je n'ai plus qu'à expliquer la préparation du pain dans lequel se trouve le mouchoir. Cette préparation sert dans plusieurs tours.

On prend un de ces pains blancs que l'on appelle pains longs, qui pèsent un demi-kilo. On fait en dessous, en coupant la croûte, une espèce de soupape ou trappe, que l'on ne détache pas tout-à-fait. On choisit,

pour faire cette ouverture, ces sillons que l'on rencontre ordinairement sous le pain.

Cette ouverture faite, on ôte de la mie la quantité nécessaire pour pouvoir y placer ce que l'on veut mettre, et on referme cette espèce de trappe. Voilà le pain préparé.

Avant de faire le tour, on met dans le fond de l'enlevage la grosse montre de fer-blanc, le torchon et le sac à sous. Ayant emprunté la montre, le sac et le mouchoir, on les met dans le même vase, c'est-à-dire dans le compartiment de dessus; on couvre le vase avec la cloche, en appuyant un peu pour serrer le compartiment que l'on doit enlever.

C'est pour avoir occasion de découvrir le vase, que l'on demande si la montre va. Comme, en retirant la cloche, on enlève les objets qui ont été prêtés, on donne en place ceux qui sont dans le fond du vase, et on reporte ce vase avec la cloche dans les coulisses.

On revient faire un tour qui n'a plus de rapport avec celui dont on s'occupe, comme pour laisser penser aux personnes qui ont prêté les objets que l'on se croit libéré envers eux, mais bien pour donner le temps au compère de retirer du compartiment qui reste dans la cloche, la montre, le sac et le mouchoir. Il met ce dernier dans le pain, auquel il replace la croûte soulevée; puis il met la montre et le sac dans la bouteille, qu'il rebouche par le bas, comme il a été expliqué autre part, et il pose cette bouteille, le pain préparé et un autre pain, sur une table masquée, placée sur un côté

du théâtre. Le prestidigitateur, après avoir demandé si on était satisfait de l'échange, et avoir reçu une réponse négative, reprend les sales objets et les met dans la boîte au tiroir double. Il va ensuite chercher la bouteille et les pains, et les pose sur la table. Il prie quelqu'un d'en désigner un. Si l'on indique celui qui est préparé, il est censé que c'est le pain avec lequel on doit faire le tour, et que le spectateur l'a choisi dans cette intention. On coupe l'autre, en disant : « On était libre de demander celui-ci, c'eût été la même chose. » Si on désigne le pain non préparé, on fait entendre que ce premier choix n'est fait que pour prouver que les pains sont parfaitement intacts, et on le coupe.

Alors on prend la baguette magique, on en touche le pain, la bouteille et la boîte, en disant que l'on va faire disparaître les objets qui sont dans la boîte, pour les faire trouver ailleurs sous leur première forme. On ouvre la boîte, il n'y a plus rien. On coupe le pain, on en tire le mouchoir. Enfin, on casse la bouteille, et on en voit sortir le sac et la montre.

Nota. — Si la table dont on se sert était disposée comme celle que j'ai mentionnée dans la description des tables, celle sous laquelle le compère peut venir se placer en sortant du fond du théâtre, sans être vu, on pourrait, dans ce cas, ne pas se servir de la boîte au tiroir double. On placerait le sac à sous, la grosse montre, etc., sur une trappe de la table, et on les couvrirait du vase destiné à cet usage; le compère viendrait s'en emparer aussitôt qu'on les aurait posés sur la

trappe et couverts. Ce moyen de faire disparaître les objets serait, je crois, encore plus surprenant.

SECTION X.

Autre manière de faire le tour précédent.

On peut donner une autre forme au tour que je viens d'expliquer.

On mettra dans le fond du vase trois légumes différents, par exemple: une carotte, un ognon et une pomme de terre; par-dessus ces légumes, on mettra des fleurs.

Au lieu d'objets divers, on empruntera trois montres, que l'on placera dans le compartiment du haut.

Pour avoir occasion de reprendre la cloche et d'enlever le compartiment avec ce qu'il contient, il faut, comme dans le tour précédent, demander à la dernière personne qui a prêté sa montre, si elle allait. Elle dira: Oui, et vous exprimerez un doute. Pour trancher cette discussion, on ôte la cloche, on approche d'une dame, et on la prie de juger elle-même du différend. La dame ne voit que des fleurs, que le physicien distribue dans l'assemblée; ensuite, il s'avance vers les personnes qui ont prêté des montres: il donne à l'une la carotte, et

aux deux autres l'ognon et la pomme de terre, en leur demandant s'ils reconnaissent leurs montres, et il leur laisse ces racines entre les mains. Il reporte le vase et la cloche dans les coulisses, et revient avec un autre grand vase qu'il met sur la table. Il prend ensuite deux grands gobelets à escamoter, qu'il pose aussi sur la table. Il reprend le vase, l'ouvre, le fait voir plein de millet et le referme.

Il reprend les trois racines aux personnes qui les tenaient, il met ces racines dans la boîte au tiroir double, en disant qu'elles vont bientôt en sortir pour reprendre leur première forme.

Il demande sous lequel des deux gobelets on veut que passe le millet qui est dans le vase. Il lève le gobelet indiqué, et on voit le millet; il ouvre le vase, le millet n'y est plus: il est remplacé par une petite tourterelle qui est censée rapporter les trois montres, qui se trouvent avec elle dans le vase. Il ouvre la boîte au tiroir, pour montrer que les légumes n'y sont plus.

En adoptant cette méthode, on est dispensé de préparer une bouteille et un pain, et le tour n'en est pas moins agréable; de plus, il a l'avantage de pouvoir être fait sans l'aide d'un compère.

Quant au vase où on met la tourterelle et les montres, il peut être fait comme celui où on met les fleurs et les racines, ou comme les boîtes au sucre et au café, et encore comme le vase aux tabatières. Toutes ces boîtes ne sont que des enlevages; on peut se servir de l'une comme de l'autre, pourvu qu'elles soient assez

grandes pour contenir aisément les objets que l'on doit y mettre.

Pour les grands gobelets à escamoter, sous lesquels on fait trouver le millet, on se souvient que c'est par le moyen d'une rondelle mise dedans que le millet est maintenu. Comme on donne à choisir le gobelet, il faut qu'ils soient tous deux préparés. J'ai déjà dit que l'on fait tomber le millet en tapant le gobelet sur la table en le posant; mais il faut faire ce mouvement sans affectation. Comme le millet la couvre, la rondelle ne se voit pas.

On comprend bien que le prestidigitateur, ayant distribué les fleurs et les racines, reporte son vase et la cloche pour reprendre les montres qui sont dans le compartiment enlevé par cette cloche; il met vite ces montres avec une tourterelle dans le fond du vase qui contient du millet, dans le compartiment de dessus; il apporte ce vase, et va chercher les deux gobelets préparés.

SECTION XI.

Le lapin magicien.

Boileau a dit que l'homme était le plus sot des animaux; il aurait pu ajouter : et le plus glouton. En effet,

les êtres qui planent dans l'air, ceux qui nagent dans l'onde, ceux qui marchent et rampent sur la terre, tout lui passe par le gosier. Il avale tout : son estomac est un gouffre où s'engloutit tout ce qui vit et respire. Et quand il n'y a pas d'opposition, ces animaux-là se dévorent entre eux, et ils en sont quittes pour être appelés anthropophages.

Mais il faut être indulgent, et fermer les yeux sur quelques petits défauts inhérents à la nature de l'homme. Il est égoïste : bien ! Il est ingrat : bon ! Jaloux et malveillant : c'est au mieux ! Infidèle : ce n'est rien ! Cupide : c'est peu de chose ! Orgueilleux et vain : bagatelle ! Je tolère volontiers tout cela. Mais ce que je ne lui passe pas, ce qui m'indigne au plus haut degré, ce que je regarde comme le plus horrible des forfaits, comme la plus monstrueuse barbarie, ce qui me fait désirer que Jupiter, avec sa foudre, extermine, *excepté moi*, toute la race humaine, c'est de voir la voracité de l'homme aller jusqu'à..... Bon Dieu !..... je frémis d'y penser. Hélas ! manger le lapin ! ce doux animal, cette bonne nature de bête, paisible et innocente comme l'agneau qui vient de paraître au jour pour la première fois.

C'est le souvenir de cette pauvre victime qui m'a inspiré ces déchirantes réflexions. O nature humaine, que tu es inhumaine !

Et que l'homme serait humain,
S'il ne mangeait pas le lapin !

Mais tâchons d'éloigner ces tristes pensées de notre esprit, et de nous distraire par l'explication d'un tour

dans lequel notre bien-aimé quadrupède aux longues oreilles et à la courte queue doit jouer un rôle, et faire preuve d'un savoir inouï.

Le physicien prestidigitateur prend un grand vase en fer-blanc; il l'emplit de son devant tous les spectateurs; il étale une poignée de ce son sur la table, en annonçant qu'un convive qu'il a invité va venir se régaler du mets qu'il prépare.

Il tire alors d'une boîte un jeune lapin porteur d'une heureuse physionomie; il le met à table, ou plutôt sur la table, en l'engageant de faire honneur à son dîner. Le commensal n'en fait rien. L'amphitryon, piqué de ce refus, se fâche; peine perdue: le convive ne desserre pas les dents.

On pourrait croire que c'est par modestie et retenue que le bon animal n'obéit pas, et qu'il n'ose manger seul devant une nombreuse assemblée; car je ne pense pas que l'on soit assez injuste pour supposer que c'est par entêtement. Non, cette petite mutinerie n'est que simulée: c'est un rôle qu'il joue, il a ses raisons pour cela, et s'il sort un moment de son caractère soumis, nous verrons bientôt pourquoi.

Enfin, l'irritation du maître s'exhale au point qu'il menace l'innocente créature de la mettre en prison, si elle ne mange pas ce qu'il lui offre. Mais cela ne fait ni chaud ni froid: toujours même dédain.

Le prestidigitateur l'enferme sous un vase pendant trois secondes, après il lui fait revoir le jour, espérant qu'il sera plus docile. Cette longue captivité demeure

encore sans effet. Outré de dépit, le magicien couvre de nouveau son prisonnier, et, un moment après, le découvrant pour la seconde fois, il ne trouve plus personne.

On cherche partout, pendant que le détenu, qui a rompu son ban, rit sous cape, blotti dans le vase qui était toujours resté sur la table. On le trouve enfin sans qu'on puisse comprendre comment il est venu là. Et ce qui met le comble à l'étonnement, c'est qu'on ne voit plus de son dans le vase. Cependant, on pourrait penser que le fier quadrupède a fait de sa propre volonté ce qu'il a refusé de faire sur un ordre impératif: je veux dire, de manger le son.

Explication. — Il faut deux vases d'une forme cylindrique, assez grands pour contenir un jeune lapin.

Ces deux vases doivent être exactement pareils quant à l'extérieur; mais l'un d'eux est à compartiment: c'est un enlevage comme ceux dont j'ai parlé, et, s'il faut citer un modèle, je dirai qu'il doit être fait à peu près comme celui qui est décrit dans la section XI du deuxième chapitre de la troisième partie. L'autre vase est tout simple, c'est-à-dire sans compartiment. Il ne faut pour tous deux qu'un couvercle, qui leur est commun.

On se procurera deux jeunes lapins, aussi semblables qu'il sera possible, car chacun d'eux doit passer pour l'autre, et si l'on n'en trouvait pas, il faudrait en faire faire.

On met un de ces lapins dans le fond de la boîte à

compartiment, et du son dans le compartiment. Ce vase, ainsi préparé, est caché dans la table, en compagnie du compère. Le prestidigitateur donne le vase simple à visiter. Ensuite il l'emplit de son devant les spectateurs. Cette besogne faite, il annonce son convive comme il a été dit, et, en donnant cet avertissement, qui détourne l'attention des personnes présentes, il échange la boîte qu'il tient, contre l'autre que le compère lui tend. Le magicien pose cette boîte sur la table et la couvre. Et notez bien que les spectateurs doivent croire qu'elle est la même que celle qu'ils ont visitée et vu emplir de son.

Le prestidigitateur exhibe un lapin avec lequel il a le petit démêlé dont nous avons rendu compte, et c'est à la seconde fois, qu'étant recouvert après avoir été posé sur la trappe, le dédaigneux convive disparaît, par les soins du compère, qui s'en empare. On termine le tour par faire remarquer la disparition du lapin de dessous la cloche, son changement de domicile dans la boîte restée sur la table, et l'absence du son qui était dans la boîte.

Cet animal, qui disparaît de dessus la table sans cause apparente, qui se trouve dans une boîte toujours en évidence et à laquelle on ne touche pas, est un fait très-étonnant pour tous ceux qui ignorent les ressources de la magie blanche. On n'a pas oublié que le compartiment de la boîte s'enlève avec le couvercle.

SECTION XII.

L'oiseau mort et ressuscité.

Les médecins n'ont jamais pu parvenir à rendre la vie à un mort, et cela ne m'étonne pas du tout. Galvani a cru, un moment, en avoir trouvé le secret : quelle présomption ! il s'est trompé et cela devait être. Et les chimistes, avec leur palingénésie, quel résultat ont-ils obtenu ? pauvres gens que tout cela !

Qu'ils sachent, enfin, que ce pouvoir n'est réservé qu'à nous autres prestidigitateurs. Faire revivre un mort ! mais c'est pour nous un jeu d'enfant. Si nous n'usons pas de notre savoir, c'est pour ne pas désobliger les héritiers de toute espèce, qui, sans doute, nous rendraient la vie dure, si nous avions l'imprudence de leur jouer ce mauvais tour.

Nous avons encore une bonne raison à donner, c'est que tout le monde mourrait de faim, si personne ne mourait.

N'a-t-on pas vu, il y a quelques années, un prestidigitateur allemand, nomme Hell, qui coupait la tête à plusieurs individus et qui la replaçait sur les épaules, ne laissant pas plus de traces de l'opération, que ne le faisait jadis le baume de Fier-à-Bras tant vanté par l'illustre chevalier de la Manche ?

C'était pour M. Hell une bagatelle que ce jeu de coupe-tête : il ne refusait jamais de procurer ce plaisir aux

amateurs, quand il s'en présentait. Un jour, à Berlin, tous les grenadiers de plusieurs régimens se firent décapiter, pour qu'on leur mît le visage du côté du dos, parce que chaque soldat voyait que, dans cette position, il aurait plus de facilité pour faire sa queue.

Enfin, pour en finir avec M. Hell, je dirai que, grâce à son art dans la décollation, il s'est fait une célébrité dans plusieurs grandes villes du Nord, par un genre d'industrie qu'il y a créé. Dans ces pays-là, quand une femme n'est plus contente de son visage, elle en va trouver une plus jolie; elle lui fait ses propositions. Chacune débat ses intérêts : bref, on conclut le marché. L'indemnité payée, l'échange de tête se fait par le ministère de M. Hell, appelé pour terminer l'affaire. Aussi, dans toutes ces contrées, ne voit-on plus, dans les classes un peu aisées, ni femmes laides, ni vieilles femmes.

Lecteur, étant mon disciple, je dois vous initier dans nos mystères, mais j'ai un avis important à vous donner, et comme le sujet en vaut la peine, je vais vous l'énoncer en style poétique : une fois notre adepte et possesseur de notre secret, gardez-vous de faire chômer les ciseaux d'Atropos, et ne songez jamais à ravir sa proie à la fille du Sommeil et de la Nuit. Mon regret est de ne pas avoir pu vous dire cela en vers.

Pour moins d'embarras, nous ferons notre expérience sur une petite échelle : ce sera un échantillon de résurrection, ou, si vous l'aimez mieux, une résurrection en miniature.

Je puis assurer que jamais prestidigitateur ne s'est avisé de faire ce tour, ou de vouloir le faire comme M. Decremps l'a décrit dans sa *Magie blanche*, et je crois que je puis, sans scrupule, l'insérer dans ce chapitre, bien que cet auteur en ait parlé, car sa méthode n'a aucun rapport avec la mienne.

Enfermer un serin dans deux demi-coques d'œuf rassemblées au moyen d'une bande de papier collée autour, et, lorsqu'il est sorti de sa prison, étrangler ce serin pour le mettre mort dans les mains d'une dame; le mettre sous un verre posé sur la trappe de la table, pour que le compère lui substitue un serin vivant, voilà le tour de M. Decremps, et tel qu'il a imaginé qu'on pouvait le faire.

Mais, étant ainsi enfermé dans l'œuf, l'oiseau n'attendrait pas que le papier fût sec pour séparer les deux coques en se débattant; il faudrait donc tenir l'œuf une heure ou deux dans les mains, ou le mettre sous presse. Certes, l'oiseau aurait une belle patience, s'il restait dans cette position sans s'ennuyer, à moins qu'il ne prît le parti de se promener en attendant.

Et comment comprendre que le compère puisse, sans être vu, prendre sous un verre ce serin mort et en mettre un vivant à sa place, quand ce verre est posé sur la trappe d'une table qui est sous les yeux des spectateurs? Je n'en vois pas la possibilité, à moins que ce verre ne soit en fer-blanc, ou qu'on n'éteigne les quinquets pour un moment, avec la permission de l'assemblée. Et puis, pourquoi étrangler cet animal, ce

dont on n'a pas besoin du tout, et lorsque, d'ailleurs, le pauvre petit est innocent de tout crime qui mérite la hart ?

Le tour, tel que je vais l'expliquer, pourra s'exécuter au salon comme au théâtre, parce que l'on peut se passer d'un compère. Je vais commencer par donner l'idée d'une pièce qui, dans ce tour, est le principal instrument, et à laquelle les prestidigitateurs ont donné le nom de *tombeau à l'oiseau.*

C'est une boîte en fer-blanc ou en bois. Il faut toujours préférer cette dernière matière, quand on peut se dispenser d'avoir recours au fer-blanc. Nous la supposons ici en bois. Cette boîte est de la plus grande simplicité et peut servir dans plusieurs tours. Elle est longue et étroite, fermée sur toutes ses faces. Seulement, sur un de ses côtés, au milieu, et du tiers de sa longueur, est pratiquée une ouverture carrée qui reçoit un petit tiroir qui entre entièrement dans la boîte, dans laquelle il doit couler librement d'un bout à l'autre. Comme cette boîte pourrait contenir juste trois de ces tiroirs, on en mettra deux, qui doivent être bien pareils, surtout pour les devants. Voilà la pièce tout établie.

On comprend que si, en tenant la boîte, on la penche d'un bout, il se présentera un tiroir à l'ouverture. Si l'on penche le bout opposé, l'autre tiroir se présentera à son tour. Les spectateurs les prennent toujours pour le même, et n'imaginent pas qu'il puisse y en avoir deux.

Ordinairement, on orne de moulures les alentours de l'entrée du tiroir, ce qui fait paraître celui-ci plus grand qu'il n'est effectivement.

Pour retirer ces tiroirs, on attachera sur leurs devants des petits anneaux plats, ou des petits rubans, ce qui vaudrait mieux encore, parce qu'il y aurait moins de saillie. Maintenant, occupons-nous du tour.

Effet. — Après une expérience magique faite avec un oiseau, on profite de cette occasion pour faire ce tour. On prie une personne de tenir enfermé dans ses mains l'oiseau qui vient déjà de servir. On demande à cette personne sur quel doigt elle veut qu'il vienne se reposer. Son désir exprimé, en indiquant le doigt et la main, on la prie de lâcher l'oiseau, qui tombe mort à terre. Alors on fait des reproches à cette personne, en lui disant qu'elle a étouffé l'oiseau en le serrant trop fort. On prend cet animal mort, on le met dans un petit tiroir qu'on dit être son tombeau, et qu'on laisse à la même personne. Avec la baguette magique, on trace en l'air, au-dessus de la boîte sépulcrale, quelques signes cabalistiques; ensuite la dame qui tient le tombeau en ôte le tiroir, et on en voit sortir l'oiseau bien vivant, qui s'envole.

Explication. — Quand, avec un oiseau, on a fait un tour qui précède celui-ci, on prend cet oiseau comme pour le reporter dans sa cage, mais on le place vite dans un tiroir du tombeau; on coule ce tiroir pour que l'autre, qui est vide, vienne se présenter à l'ouverture de la boîte. On prend un serin mort que l'on se sera

procuré et que l'on aura disposé. On revient, comme par réflexion, en disant : « A propos ! puisque ce petit oiseau vient de vous donner un échantillon de son savoir-faire, il faut que je vous donne encore une preuve de son intelligence. Mademoiselle, voulez-vous le tenir entre vos deux mains ? il ne bougera pas. Sur quel doigt de ma main droite ou de ma gauche voulez-vous qu'il vienne se placer ?... Bien. Maintenant, lâchez-le... Comment ! il est mort ! Mais vous l'avez étouffé en le serrant trop fort... Allons, ne vous désolez pas ; je vais essayer de faire un miracle en votre faveur. Mettez ce serin mort dans ce tiroir. » Ici, on prend la boîte, en disant : « Je vais la porter sur ma table... Mais non, je vous la laisse, pour que vous ayez le plaisir d'opérer vous-même la résurrection. » On fait au-dessus de la boîte, avec la baguette, la pantomime dont j'ai parlé ; on dit ensuite : « Je viens d'invoquer l'ange de la vie : ouvrez le tiroir, mademoiselle, vous voyez que le voici revenu en parfaite santé. Quand il sera un peu reposé, il nous donnera sans doute des nouvelles de l'autre monde. »

Nota. — Si on feint de vouloir porter la boîte sur sa table, c'est pour avoir occasion de ramener à l'ouverture, en faisant couler les tiroirs, celui où est le serin vivant.

Pour faire l'échange de l'oiseau vivant avec le mort, et le placer dans un tiroir du tombeau, ce n'est que l'affaire d'un instant. Au théâtre, c'est encore plus facile, parce qu'on se sert d'un compère que le prestidi-

gitateur appelle comme pour lui donner la commission de remettre l'oiseau en cage. Mais, de suite, il le rappelle pour lui redemander cet oiseau, avec lequel il veut continuer d'amuser l'assemblée. Le compère lui donne le serin mort, et va de suite placer le vivant dans un des tiroirs du tombeau, qui se trouve tout préparé quand le prestidigitateur va le chercher.

On pourrait croire que la personne qui tient dans ses mains l'oiseau mort, devrait s'apercevoir qu'il n'existe plus; cependant il n'en est rien. Est-ce parce que l'on pense que c'est l'étonnement de se sentir ainsi renfermé ou la crainte qui tient ce petit animal dans un état complet d'immobilité? je ne sais; mais jamais personne n'en fait l'observation.

On ne sera peut-être pas pleinement satisfait de cette méthode de ressusciter: mais que l'on remarque bien que c'est une résurrection par procuration; cela revient au même. On sait que, chez beaucoup de nations d'Orient, en Chine, par exemple, un criminel condamné au dernier supplice peut se faire mettre à mort par procuration, moyennant qu'il fasse au fondé de pouvoir, après l'exécution, une rente annuelle jusqu'à la fin de ses jours, pour lui et ses ayant-cause; cela dépend des conditions. C'est ainsi que, dans ces pays-là, un délinquant peut recevoir cinquante coups de bâton sur le dos d'un autre. Notre résurrection est donc une résurrection orientale, ou par substitution, si l'on veut.

SECTION XIII.

L'étui à bague enchanté par le pouvoir magique d'un horloger mécanicien. — L'oiseau qui sort vivant d'un œuf, dans lequel on croyait ne trouver qu'une bague.

On sait que, contre l'ordre naturel des choses, le prestidigitateur peut montrer le contenu plus grand que le contenant. Ainsi, quand j'annonce un oiseau sortant d'un œuf, on va penser sans doute qu'il est question, sinon d'une autruche, tout au moins d'un héron ou d'une cigogne. Non, que l'on se désabuse; et pour que l'on ne compare pas mon tour à la montagne qui accouche d'une souris, je dirai tout de suite qu'il n'est question que d'un serin. On sait maintenant à quoi s'en tenir.

J'ai recommandé de faire le dernier tour que je viens de décrire immédiatement après un autre dans lequel on se sera servi d'un oiseau, parce que cela donne au précédent un air d'improvisation qui ne laisse pas que de le rehausser beaucoup. Cela m'a fait penser à décrire celui dont je vais m'occuper, qu'il sera très-convenable de faire dans le but que nous nous proposons.

Parmi toutes les pièces mécaniques faites à l'usage de la magie blanche, il en existe une très-jolie, que l'on appelle baguier ou étui à bague. Son emploi est de

faire disparaître une bague que l'on met dedans, et de la faire reparaître : ce qui tient à son mécanisme.

Il y en a de deux sortes : les uns sont à deux cases, ayant un mouvement de va-et-vient dans leur intérieur. Les autres sont à cylindre, aplati sur deux faces au milieu desquelles est pratiquée une petite mortaise pour recevoir une bague. On met une bague dans la fente de cet étui, on ferme, et la bague n'y est plus quand on ouvre. On ferme de nouveau, et, en rouvrant cette deuxième fois, la bague reparaît. Voilà son effet.

Les baguiers à cylindre se remontent avec le bout des doigts. Le mouvement des baguiers à cases est permanent.

Ces derniers, dont le mécanisme est extrêmement compliqué, coûtent assez cher; cependant, on pourrait apprécier leur valeur de 60 à 70 francs. J'entre dans ces détails, parce que l'on rencontre des gens qui ne sont pas honteux d'en demander 500 francs, et quelquefois 1,000, ce qui m'est arrivé à moi-même.

Quant aux baguiers à cylindre, leur prix est fixé de 18 à 20 francs.

L'avantage qu'offrent les premiers, c'est que l'on peut mettre un objet dans chaque case, tel que, par exemple, une bague dans l'une et une pièce de 20 francs dans l'autre : ce qui donne le moyen de faire quelques jolis petits tours que l'on ne pourrait pas faire avec les autres baguiers.

Encore un avantage des étuis à cases, c'est que leur mouvement est très-doux; celui qui le ferme ne sent

rien; au lieu que, dans ceux qui sont à cylindre, le mouvement se fait sentir plus ou moins, ce qui est toujours d'un mauvais effet.

L'usage de cette petite pièce est très-borné; cependant, je n'ai pas encore vu de prestidigitateurs en tirer tout le parti qu'il serait possible d'en tirer. Ils se contentent généralement d'emprunter une bague, de faire l'échange, de faire placer la fausse bague dans l'étui, et de feindre de la retirer en dessous. On ouvre l'étui, on ne voit plus rien, et on fait reconnaître la bague par la personne qui l'a prêtée. En escamotant cette bague dans la main, on feint de l'envoyer encore dans le baguier, on la reprend comme la première fois, et on la rend à qui elle appartient, après avoir fait rouvrir l'étui et fait voir qu'il est vide.

D'autres plus hardis, ayant fait mettre la fausse bague dans l'étui, empruntent une tabatière, y introduisent adroitement la vraie bague qui leur était restée dans la main, et font tenir cette tabatière par une personne. Ils commandent à la bague qui est dans l'étui d'en sortir et de venir dans la tabatière. On ouvre l'étui, il n'y a plus rien, et la bague se trouve où on lui a ordonné de se rendre.

J'ai esquissé ces deux petits tours en faveur des amateurs qui auraient l'étui à bague sans savoir en tirer parti. Je vais maintenant m'occuper du tour avec cet étui et l'oiseau.

On emprunte une bague, on fait l'échange, et on donne la fausse bague à une autre personne que celle

à qui on a fait l'emprunt. Ensuite, et sous prétexte d'aller chercher l'étui, on donne la vraie bague au compère et on revient avec le baguier, que l'on confie à la personne qui tient la fausse bague, en la priant de mettre cette bague dans l'étui.

Pendant cette dernière opération, le compère attache au cou d'un serin un petit ruban après lequel il noue la vraie bague. Il fourre ce serin ainsi décoré dans un œuf vide, ouvert par un bout, et maintient l'oiseau jusqu'à ce que le prestidigitateur aille lui prendre dans les mains.

Aussitôt que l'on a remis le baguier à la personne qui vient d'y mettre la fausse bague, on dit : « Messieurs, sans toucher à rien avec les doigts, je prétends escamoter la bague renfermée dans l'étui que Madame tient, et faire trouver cette bague dans un fruit, un légume, ou tout autre objet qui va se rencontrer sous mes mains ; je vais voir. »

On va chercher l'œuf que tient le compère, et on le prend de manière à ce que l'ouverture se trouve dans l'intérieur de la main. Par ce moyen, on maintient le serin et on ne laisse voir que le bout de l'œuf qui est intact. On revient, en disant : « Je viens de trouver un œuf : ma foi ! il va servir dans mon opération. Je vais toucher cet œuf d'un bout de ma baguette, et de l'autre bout je toucherai l'étui... Vous voyez que c'est bientôt fait... Je crois, Madame, que vous n'avez plus la bague ; ouvrez... Elle n'y est plus. Cassons l'œuf, et voyons si la bague s'y trouve. »

On casse l'œuf par le bout plein, on élargit l'ouverture avec les doigts, et le serin en sort ayant la bague au cou; on la détache, et on la rend à la personne qui l'a prêtée et qui la reconnaît.

Alors, avec ce serin, on peut faire immédiatement le tour de l'oiseau ressuscité, qui précède.

Observation. — On peut très-bien faire le tour que je viens de décrire sans se servir de l'étui à bague : il y a dix moyens pour y suppléer.

On peut, après avoir fait l'échange, mettre la fausse bague dans les mains d'une personne, et porter la vraie au compère, qui la met au cou du serin, qu'il fourre dans l'œuf comme il a été dit; ensuite, mettre la fausse bague dans une des boîtes à escamoter les pièces de monnaie, telle, par exemple, que celle décrite dans la section V du chapitre II de cette troisième partie.

On peut aussi briser la fausse bague, qui est toujours prise pour la vraie, et la mettre dans un pistolet, que l'on tire en l'air, comme souvent on le fait au théâtre. Enfin, on trouvera facilement le moyen de se passer de l'étui à bague. Si j'ai joint à ce tour celui du baguier, c'est pour donner une idée de l'usage que l'on peut faire de cette petite pièce.

Nota. — L'échange des bagues se fait comme celui de la pièce de 5 francs décrit dans la section V du IIe chapitre de la troisième partie.

SECTION XIV.

Le supplice de Tantale.

On demande à un bon homme qui vient sur le théâtre, s'il aime le vin de Champagne : il répond que c'est sa passion. On lui en verse plein un grand verre. Il veut le boire, mais en le portant à sa bouche, le verre se vide. Il s'étonne, se plaint. Dans le temps qu'il se lamente, le verre se remplit. Il veut y revenir, le vin disparaît encore. Il se dépite, le vin revient. Il essaie de nouveau à le boire, même déception. Enfin, il est forcé d'y renoncer.

Un jour, me trouvant à un spectacle de prestidigitateur, j'avais pour voisine une bonne femme, qui disait, en voyant faire ce tour : « Ah ! que je voudrais avoir un gobelet comme cela. Ah ! si je savais où on en vend. Mon Dieu ! mon Dieu ! je donnerais volontiers ma jupe et ma chemise pour en avoir un. »

Etonné d'un désir exprimé avec tant de véhémence, je lui en demandai la raison.

— Hélas ! Monsieur, me répondit-elle, un gobelet comme cela me préserverait de bien des taloches.

— Comment ?

— Je donnerais ce verre à mon mari.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il ne pourrait plus boire.

— Vous voudriez donc qu'il devînt enragé ?

— Eh ! Monsieur, au contraire : c'est quand il a bu qu'il l'est. Plus il boit, plus je suis battue.

— Il aime donc bien le vin, votre mari ?

— Oh ! il n'est pas difficile, allez ; il aime mieux deux bouteilles de bon vin qu'une de mauvais.

— Je le crois. Mais il boit donc beaucoup ?

— Hélas ! Monsieur, si souvent que je suis toute meurtrie.

Comme la séance finissait, notre conversation se termina là. La bonne femme partit, bien décidée de se mettre à la recherche d'un verre qui ne permît pas de boire.

Explication. — Le verre est à pied et percé au bas du calice, très-peu au-dessus du pied.

On lie par en haut, à l'ouverture d'une poire de caoutchouc, un de ces longs tuyaux flexibles et déliés qui sont faits aussi en caoutchouc, garnis d'un tissu en laine.

Je serais plus clair, si je n'avais peur que l'on ne trouvât mon indication malséante ; et on aurait raison, je crois, si j'allais dire crûment que ce dont je veux parler est absolument ce long et frêle tube qui sert aux clyso-pompes. Cela aurait, j'en conviens, quelque chose qui égratignerait un peu la décence. Aussi, me garderai-je bien de prononcer et d'écrire ce mot-là, en laissant la chose, avec le plus profond respect, bien tranquille dans l'officine du pharmacien.

Or, si l'on est parvenu à comprendre la nébuleuse

définition que je viens de donner, je dirai que, quand un des bouts du tuyau sera bien attaché à l'ouverture de la poire de caoutchouc, on joindra à l'autre bout de ce tube flexible un court tuyau en bois, dont on introduira l'extrémité dans le trou fait au verre. Voilà toute la machine montée.

L'homme invité à boire est un compère, non parce qu'il aime le vin, mais parce qu'il est la cheville ouvrière du prestidigitateur. Un moment avant de faire le tour, il met un peu de vin dans la poire. Ce vin joint à celui que l'on verse dans le verre, en donne une quantité plus que suffisante pour l'exécution du tour. Il place cette poire dans une de ses poches, et fait passer le tube sous son gilet. Il doit tenir le verre de façon à ne pas laisser apercevoir le bout du tuyau qui y est attaché.

Quand on verse du vin dans le verre, le compère a soin de presser la poire cachée, avec le bras ou la main.

Quand il feint de vouloir boire, il cesse de presser, et le vin, par le moyen du long tuyau, s'écoule promptement dans la poire, et le verre est vide. Pour faire revenir le vin, il presse de nouveau, et on voit le verre se remplir. Il joue à ce jeu autant de fois qu'il le juge à propos. Il termine en s'en allant d'un air désappointé et chagrin, avec son verre vide.

SECTION XV.

Tour de la cible et la montre.

On applaudit un chasseur, et lui-même s'enorgueillit d'atteindre un chevreuil d'un coup de fusil chargé d'une douzaine de balles. Bel exploit !

Un tireur qui, de quinze pas, vise et frappe un blanc large comme la pleine lune, se pavane et se croit un Pâris d'avoir fait un si beau coup. Hommes vains, mettez bas les armes, et inclinez-vous devant l'adresse du prestidigitateur ! Voulez-vous connaître son habileté ? Ecoutez.

Il emprunte une montre, la fait mettre dans un petit coffre bien conditionné et fermé à clef par un des spectateurs. Il pose ce coffre sur une table, et derrière, il place un but qui est en vue de toute l'assemblée. Il charge un pistolet, tire sur le coffre, et la montre qui était dedans paraît sur le coup attachée au but.

Pour arriver là, on pense bien que la montre n'a pu sortir du coffre que par le trou de la serrure, et ce qu'il y a de plus adroit, c'est que ce trou n'est pas plus large que la conscience d'un usurier.

Pour convaincre les spectateurs que c'est bien la même montre, on fait ouvrir le coffre, et on n'y trouve plus rien. Eh bien ! chasseurs, qu'en dites-vous ? en

voilà de l'adresse! en feriez-vous autant? Je vous vois tous confondus, humiliés dans votre orgueil de tireurs. Allons, consolez-vous : je suis bon diable, je ne veux point la mort du pécheur. Je vais vous donner le moyen d'acquérir cette adresse en vingt minutes.

Les prestidigitateurs appellent cette expérience le *tour de la cible*. Cette cible est une planche dans laquelle est faite une ouverture circulaire de 11 centimètres de diamètre. Dans cette ouverture, on ajuste exactement un cercle de même étendue. Que l'on tire sur ce cercle une ligne qui passe par le centre, on aura un axe dont les extrémités guideront pour placer deux pivots sur son épaisseur. L'un de ces pivots entre tout simplement dans un trou peu profond fait sur le bois dans l'ouverture. A l'autre pivot est soudé un petit ressort de pendule. L'extrémité de ce deuxième pivot entre comme l'autre dans un trou; mais, dans cet endroit, est pratiquée une entaille pour loger le ressort, dont le bout, demeuré libre, est attaché à vis, comme point d'appui.

Le cercle a donc la faculté de tourner sur son axe et, par l'effet du ressort, de revenir sur lui-même. Quand on a bandé ce cercle et qu'on veut l'assujettir dans sa position, c'est par le moyen d'un crochet placé à côté sur la planche, et retenu d'un bout par une vis. On tourne l'autre bout sur le bord du cercle, et il le maintient.

C'est à ce même bout qu'est attachée la ficelle qui doit aboutir dans les mains du compère. Il tire cette

ficelle, le crochet glisse et lâche le cercle, qui revient brusquement sur lui-même en faisant un demi-tour, et montre son autre face. Mais, pour qu'il se fixe au niveau de la planche, on met une pointe sur son côté. Cette pointe s'arrête à propos, en entrant dans une petite entaille faite sur la même planche.

Cette cible s'accroche en haut d'un montant à pied que l'on pose au milieu du théâtre. On figure sur chaque surface du cercle, et bien pareille, la forme circulaire qu'il y a pour tirer au blanc; mais, au lieu de peindre, comme cela se fait ordinairement, on mettra sur chaque côté un petit coussin en bas-relief, afin que, dans le brusque mouvement qu'elle éprouve, la montre ne risque pas d'être endommagée.

Sur la surface qui revient en avant, quand le ressort n'est pas bandé, il faudra placer un petit crochet qui sert à suspendre la montre.

Le petit coffre dont il a été question s'ouvre sur le côté. Un mince crochet à ressort est attaché après son fond. Ce crochet entre dans une petite gâche pratiquée intérieurement au bas du côté qui s'ouvre. Si l'on pousse le fond avec les doigts, ce fond, qui est un peu flexible, se lève, et le petit ressort, qui se lève avec, se détache de la gâche; le côté, n'étant plus retenu, s'ouvre alors très-facilement; en appuyant ce côté sur la boîte, il se referme de lui-même. On se souvient que le petit coffre est à serrure.

Les amateurs pourront trouver cette pièce chez les constructeurs d'instruments de physique amusante, en

demandant le *coffre à la montre*. On trouvera également la cible.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

La montre demandée ayant été prêtée, on en détache la chaîne. On prie une personne de mettre elle-même cette montre dans le coffre, de le fermer et d'en garder la clef. En allant le porter sur la table, on en ouvre le secret, et on fait couler la montre dans sa main. On referme et on pose le coffre sur la table. On va de suite chercher la cible, qui était toute disposée. On y accroche la montre, et on l'apporte sur le théâtre, en ne présentant aux yeux des spectateurs que la face opposée à celle où est la montre. On suspend cette cible au montant. Je ferai remarquer que, quand le prestidigitateur l'apporte, le compère n'abandonne pas la ficelle, ou plutôt le fil qui correspond au bout du crochet qui maintient la cible dans son état de tension. Ce fil ne peut pas être aperçu, parce qu'il est délié et noir.

On prend un pistolet, que l'on annonce être chargé.

On tire sur le coffre, et juste au moment de l'explosion, le compère tire le fil, et la montre paraît en même temps. Le mouvement de rotation que fait le cercle est si prompt, qu'il est impossible à l'œil de le distinguer.

SECTION XVI.

La danse des pantins pour le théâtre.

Au théâtre, ce tour est d'un grand effet, parce que ces petits personnages de carton paraissent absolument isolés.

Dans celui que j'ai décrit au chapitre précédent, on pourrait soupçonner plus de rapport qu'il n'en paraît entre les pantins et celui qui les fait danser. Mais, dans ce tour exécuté au théâtre, on voit évidemment que les danseurs sont tout-à-fait indépendants du prestidigitateur, puisque celui-ci va et vient, éloigné de l'endroit où le bal a lieu.

Voici comme on dispose les choses, et la différence qu'il y a entre ces deux manières de faire le tour.

On place aux deux extrémités de la table deux chandeliers un peu pesants. Sur l'un, on attache un fil noir, qui, passant dans un crochet ou anneau fixé à l'autre chandelier, vient aboutir dans les mains du compère, qui est caché dans la coulisse. Ce fil, qui est dans une position horizontale, doit être éloigné de la table à une distance convenable, pour que les pieds des pantins qui sont accrochés puissent arriver juste sur la surface de cette table.

Le prestidigitateur, ayant placé ses artistes, s'en éloigne. Il leur ordonne de saluer : ces messieurs et ces

dames font une révérence, dirigée par le compère qui tire et lâche le fil à propos. On les fait danser, mais, de temps en temps, le magicien interrompt les acteurs, pour qu'on les visite, sans souci pour la pudeur des dames. Quelquefois, après les avoir remis en place, il leur commande de continuer la danse: ils ne bougent pas. Le physicien réitère son ordre: ils n'écoutent pas plus que s'ils étaient sourds. Mais le Paillasse, qui est là et qui a plus de jugement que son maître, fait observer que la musique fait *tacet*, et que l'on ne peut pas danser sans musique. Celle-ci se réveille, et les danseurs se remettent en mouvement.

Nota. — Plusieurs prestidigitateurs font mettre un petit crochet derrière la face des pantins pour les suspendre au fil. Dans ce cas, il est maladroit de les faire visiter comme je l'ai vu. Ce crochet peut mettre à portée de deviner tout le mystère. Mais cet inconvénient n'est point à craindre avec les deux petites cornes que j'ai recommandées, puisqu'elles font partie des ajustements de la tête.

SECTION XVII.

Escamotage d'une dame.

Il est certain que si un professeur de magie blanche escamote une dame, c'est qu'elle le veut bien; car, quel

que soit le pouvoir d'un magicien, il le cédera toujours à celui du diable, et le plus fin des diables de l'empire de Satan n'est qu'un innocent auprès d'une femme. Donc, en fait de sorcellerie, d'enchantement et de malice, la femme est de beaucoup supérieure au prestidigitateur le plus expérimenté, et je crois que ma conséquence est logique et péremptoire.

Si on doute de ce que je viens de dire, j'en appellerai à La Fontaine. On trouvera, dans un petit coin de ses œuvres, une preuve irrécusable de ce que je viens d'avancer, et, certes, je cite une autorité imposante; car on sait que La Fontaine, quoique champenois comme moi, n'était pourtant pas bête. Il nous fait voir comment une femme, qui n'était cependant qu'une campagnarde, a joué le diable sous jambe, quand lui croyait d'elle qu'il n'y avait qu'à mettre la griffe dessus pour l'attraper.

Nous voilà donc convaincus que la femme que l'on escamote consent à l'être. Elle monte sur la table à soufflet que l'on connaît déjà. Le magicien la couvre d'un gobelet: non pas d'un gobelet à boire, mais d'une vaste machine ayant la forme d'un gobelet à escamoter, faite d'une carcasse légère en bois, recouverte de toile.

La dame étant ainsi enveloppée, le prestidigitateur tire le petit crochet placé sous le bord de la table, pour faire lever un peu la grande trappe; la dame achève de l'ouvrir; elle entre, le fond descend; elle se blottit dans ce coffre de nouvelle espèce, replace la trappe et coule les petits verroux de l'intérieur.

Deux personnes, dont l'une est le prestidigitateur, tiennent une planche, chacune par un bout; ils approchent de la table. On invite la dame à se mettre sur cette planche, dans le moment que l'on y coule le gobelet, sous lequel on la croit toujours. On feint de la soutenir ainsi, mais le gobelet tombe, et les spectateurs, la bouche béante, le cou allongé, la respiration suspendue, restent stupéfaits, ne voyant plus la femme, qui s'est évanouie comme une bulle de savon.

Avant que la femme ne monte, le prestidigitateur a soin de lever le tapis de la table, pour faire voir qu'il n'y a aucune disposition pour cacher une personne.

Nota. — Au lieu de terminer ce tour comme il vient d'être dit, je serais d'avis de le finir d'une manière plus plaisante. La femme étant placée dans la table, une petite poupée, habillée exactement comme cette femme, sortirait du haut du gobelet et paraîtrait planer dans l'air. Le physicien, la faisant remarquer, dirait que c'est la dame qui s'envole. Il lèverait le gobelet dans le moment, et on verrait qu'elle est effectivement partie.

Il ne serait question que d'établir un fil conducteur sur lequel coulerait la petite figure. Ce fil communiquerait du gobelet au plafond des coulisses. Un second fil à tirage serait le mobile de cette ascension.

Cette petite poupée serait facilement placée, toute disposée, sur le sommet concave du gobelet.

SECTION XVIII,

Dans laquelle on verra que, pour raccommoder un mouchoir mis en pièces, il ne s'agit que de le brûler.

Il y a plusieurs manières de faire ce tour. Une, entre autres, est de se servir du vase décrit sous le n° 4, section XXIII, chapitre II, troisième partie. On fait l'échange du mouchoir sous l'habit, on pose sur la table le mouchoir substitué à celui qui vient d'être prêté. On met celui-ci dans une des cases du vase que l'on va chercher, et dont on fait tourner le pied pour ramener la case vide. On pose ce vase sur la table, après en avoir montré l'intérieur, pour faire voir qu'il est vide. On fait couper le mouchoir substitué qui était resté sur la table, on met les morceaux dans la case du vase vide. On ramène l'autre case, et on en tire le vrai mouchoir prêté, que l'on rend à la personne à qui il appartient.

Cette manière de faire le tour est bonne pour le salon, où on ne peut pas commodément se servir d'un compère. Je vais dire comment on peut le faire au théâtre. De cette façon, on le termine d'une manière vraiment étonnante.

On emprunte un mouchoir et on fait l'échange à la main. Cette méthode d'échanger le mouchoir est subtile

et hardie, sans être difficile. Comme je n'en ai point encore parlé, je vais l'expliquer.

On a, caché dans la main, le mouchoir que l'on veut sacrifier. Pour qu'il ne soit pas aperçu, on le tient bien enveloppé, laissant pendre le bras contre la cuisse. On prend le mouchoir demandé, de la main qui est libre, et on le transporte légèrement dans l'autre main, en le joignant à celui que l'on tient. Alors on est à l'aise, car ces deux mouchoirs paraissent n'en faire qu'un. On va à sa table; on laisse tomber adroitement dans les mains du compère, qui est dessous, le mouchoir prêté, laissant l'autre toujours en vue, et que l'on pose sur la table. Quand ce jeu de mains est bien fait, il est tellement naturel, qu'il n'est pas possible de soupçonner le moins du monde que le mouchoir posé sur la table n'est pas le même que celui qui vient de vous être prêté.

Le mouchoir ainsi échangé, on prend celui qui est resté sur la table. On le saisit par le milieu, en y joignant un tampon allongé de toile pareille, que le compère vient de vous passer. On prie quelqu'un de couper le mouchoir. On présente le tampon, que l'on fait couper plusieurs fois, on approche d'une lumière les deux parties séparées, on les allume, on les joint ensemble, en disant que c'est le meilleur procédé pour raccommoder les mouchoirs coupés. On renverse sur l'avant-bras celui qu'on tient comme pour étouffer le feu, mais, dans le fait, pour cacher la main dont on prend les morceaux du tampon coupé, pour les fourrer dans

la manche du bras couvert du mouchoir. Ensuite on étale ce mouchoir, que l'on montre parfaitement intact.

Ce premier petit tour n'est pas assez fin pour que les spectateurs ne soupçonnent pas que l'on a coupé autre chose que le mouchoir : il est même ordinaire que quelques personnes manifestent leurs doutes à cet égard. Alors le prestidigitateur dit : « Messieurs, j'ai oublié de vous faire voir plus évidemment l'état dans lequel se trouvait le mouchoir qui était parfaitement coupé; puisque vous en doutez, je vais recommencer le tour. »

Il pince le mouchoir par le milieu, l'empoigne de l'autre main, en forme une espèce d'oreille comme était le tampon. Il fait couper un long morceau à la même personne qui lui a déjà rendu ce service, et étale le mouchoir dans lequel on voit une percée par où on peut passer la tête. Le spectateur n'a plus de doute.

On met le feu aux deux parties du mouchoir, on les laisse brûler un peu ; on les porte tout allumées sur la table, en les posant sur une trappe, et les enveloppant des deux mains, on les roule vivement comme pour étouffer le feu. Cette manœuvre se fait pour donner le moyen au compère, qui a ouvert la trappe, de s'emparer de ces débris et d'y substituer le mouchoir prêté, que le physicien saisit en continuant le mouvement de ses doigts; ceci étant fait, le compère referme la trappe, et le prestidigitateur étend le mouchoir, que l'on voit dans le meilleur état de réparation.

J'ai toujours vu les spectateurs excessivement sur-

pris de ce dénouement, dont la remarquable simplicité ne laisse supposer aucun moteur occulte.

SECTION XIX.

Escamotage de plusieurs clefs, qui sortent invisiblement d'un vase fermé pour se trouver dans l'intérieur d'un pain.

Cet article est fait en faveur de ces aimables industriels qui ne cherchent que le bien de leur prochain et ne vivent que de ce qu'ils peuvent trouver. Après l'avoir médité sérieusement, ils comprendront qu'il est plus profitable de savoir escamoter des clefs que des bourses. Dans ces dernières, on ne trouve que de misérables pièces de monnaie qui, le plus souvent, ne valent pas la peine qu'on se donne pour les prendre; au lieu qu'avec des clefs, on peut se rendre possesseur de tout le contenu d'un coffre-fort. Je suis flatté de pouvoir les mettre à portée de satisfaire une noble ambition, en leur donnant les moyens de travailler en grand. J'aime beaucoup les artistes de tous genres, et je me sens heureux de trouver l'occasion d'obliger ceux-ci.

On ne doit se lancer dans la haute sphère que j'indique dans cette section, qu'après avoir passé par tous les degrés de l'art, c'est-à-dire, lorsqu'on sait proprement

faire le mouchoir de poche, la tabatière, la montre, etc. En prenant cette sage précaution, on aura l'avantage de n'être pendu qu'un peu plus tard.

Effet. — On emprunte quatre clefs, que l'on recueille dans un vase que l'on pose ensuite sur la table. Ensuite on demande un couteau, que l'on met dans les mains d'une personne, en la priant de s'approcher de cette même table. On prend trois pains longs, qu'on présente à la personne qui tient le couteau, en l'invitant à en choisir un. Le choix étant fait, on coupe les deux autres pains pour faire voir qu'ils n'étaient pas préparés. Ensuite, on prend les clefs dans le vase où elles sont, pour les mettre sur un petit plat que l'on couvre d'un couvercle qui l'enveloppe entièrement. On fait sonner ces clefs en secouant le plat avec le couvercle, ce qui prouve qu'elles y sont toujours. On feint de les prendre invisiblement l'une après l'autre et de les envoyer dans le pain. On découvre le petit plat : il n'y a plus de clefs; on coupe le pain en deux, et elles paraissent toutes dans l'intérieur de ce pain.

Explication. — Le prestidigitateur s'avance vers l'assemblée pour emprunter des clefs. Il tient un vase d'une main et un mouchoir de l'autre. Mais, sous ce mouchoir, il cache quatre clefs qui sont à lui.

Ayant recueilli les quatre clefs qu'il avait demandées, sous prétexte de les compter dans le vase, il y place adroitement les siennes, enlève les autres qu'il tient aussi cachées dans son mouchoir. C'est alors qu'il emprunte un couteau, pour le faire tenir par une personne

qu'il prie de monter avec lui auprès de sa table. Ensuite, il va chercher un plat avec son couvercle, et, en le prenant, il pose les clefs empruntées qu'il tenait toujours cachées dans son mouchoir. Il apporte le plat qu'il pose sur la table, y met les clefs qu'il retire du vase. Pendant ce temps, le compère prend les autres clefs, que le prestidigitateur lui a apportées, les place promptement dans un pain déjà tout préparé pour les recevoir, et va vite les mettre avec les deux autres pains qui sont du côté opposé à celui où les clefs avaient été apportées, afin de mieux désorienter les spectateurs. On termine le tour comme il est dit dans l'explication de son effet.

Nota. — On a déjà vu comment il faut faire tomber le choix sur un objet préparé. Il est inutile de le répéter par rapport au pain. On trouve la manière de préparer ce pain dans la section IX du présent chapitre III.

Les petits plats qui servent dans ce tour sont en fer-blanc; ils ont de 14 à 15 centimètres de diamètre. Je dis les petits plats, parce qu'il y en a deux l'un sur l'autre, mais si bien ajustés qu'ils paraissent n'en faire qu'un. Celui de dessus doit pouvoir s'enlever avec un couvercle fait en forme de calotte ou de demi-sphère. La concavité de ce couvercle permet de mettre sur le plat des objets assez volumineux, et il les enlève avec le plat de dessus, qui doit être un peu plus large des bords que le second, pour qu'il puisse être saisi par le couvercle qui ne doit pas toucher à celui de dessous, que

l'on prend toujours pour le même et que l'on croit seul.

Ce petit appareil, très-simple, est un des plus utiles enlevages; il peut servir dans beaucoup d'occasions.

Observation. — Quand, pour faire voir que les clefs sont parties, on lève le couvercle qui les emporte avec le plat de dessus, et qu'on le pose sur la table, il faut prendre garde de faire remuer ces clefs, car, pour peu qu'elles se fassent entendre, le tour serait complètement dévoilé et détruit.

SECTION XX.

Le tir aux épingles.

A l'exception d'un seul prestidigitateur qui n'existe plus, je ne crois pas que ce tour ait été connu d'aucun. Je l'ai vu exécuter dans un collége, où il a causé une grande surprise.

On présente un nombre quelconque d'épingles attachées dans un morceau de papier. Les spectateurs en prennent le nombre qu'ils veulent. On fait charger un pistolet de ces épingles, ensuite on fait tirer une carte, que l'on mêle dans le jeu. Ce jeu est jeté en l'air; on tire le pistolet dessus, et on trouve les épingles plantées dans la carte qui avait été choisie.

Explication. — La personne qui a pris des épingles

rend le papier au prestidigitateur, qui voit d'un coup d'œil, par ce qui reste, le nombre que l'on vient de prendre. Par un mot convenu entre eux, il fait connaître ce nombre au compère, qui a près de lui, et toutes préparées, des épingles et une carte pareille à celle qui doit être prise forcément. Ces épingles et cette carte ont d'avance été salies à la flamme d'une bougie, pour qu'elles aient l'air d'avoir subi l'impression de la poudre allumée. Cette préparation a encore l'avantage d'empêcher les épingles de glisser hors de la carte quand on les y a attachées.

Aussitôt que le compère connaît le nombre d'épingles prises, il en met autant dans la carte, pendant que le prestidigitateur en fait tirer une pareille et la fait mêler dans le jeu, qu'il reprend après.

Ayant repris les cartes, le magicien va chercher un pistolet; mais, chemin faisant, il retire du jeu celle qui a été prise et qu'on y a mêlée. Ce qui est facile, parce que cette carte est plus longue que les autres, ce que l'on appelle une *clef*. Il prend en place la carte épinglée, qu'il fourre dans le jeu, et laisse l'autre. Il revient avec le pistolet, le donne à la personne qui a pris des épingles, et l'invite à en charger l'arme. L'arme chargée, il la reprend, jette le jeu en l'air ou le fait jeter, et tire dessus.

Le jeu étant retombé, on cherche la carte en question, et on la trouve un peu roussie, et piquée du même nombre d'épingles qu'on avait mises dans le pistolet.

SECTION XXI.

La colonne triomphale.

Encore une preuve de la vanité et de l'humeur jalouse des femmes. Quel dommage! Ces défauts en moins, la constance et la sincérité en plus, une tête flexible, elles seraient parfaites, c'est mon opinion; car je ne suis point de ces butors dont parle La Fontaine, qui disent : « Bah! ce n'est rien, c'est une femme qui se noie! »

Que l'envie en médise, que la méchanceté les calomnie, on sera toujours forcé de convenir que si elles ont quelques défauts, elles ont aussi leur beau côté.

Vous allez en voir une élevée au faîte d'une colonne, comme Trajan sur la sienne; puis vous en verrez aussi une autre, envieuse et piquée de cette ovation, bien que camarade et de la même famille que sa rivale, grimper furieuse, se mettre à la place de la première, après l'avoir jetée brutalement du haut en bas. Heureusement que celle-ci, habituée à ces chutes, tombe sur la tête et ne se blesse pas.

La colonne est une baguette, mais une baguette un peu élégante. On la fait en ébène garnie en ivoire ou en argent, si l'on veut, et même en or; rien ne s'y oppose.

Cette baguette est creuse d'un bout à l'autre. A l'une

de ses extrémités, on fait un petit tenon qui s'emmanche dans un trou percé au milieu d'un plateau tourné proprement, ou sur un pied auquel on donnera une forme agréable. L'extrémité opposée, qui sera le bout supérieur, est garnie d'une virole percée d'un petit trou pour laisser passer un fil. On fera encore à la baguette, à un ou deux centimètres au-dessus du tenon, un trou pareil à celui qui est sur la virole. Voilà notre colonne établie.

Pour s'en servir, on fera passer dans la baguette un fil qui sortira par les deux trous faits à cette baguette. A l'extrémité du fil qui sort par la virole, on attachera, par le milieu, une carte que je suppose être la dame de cœur. On cache cette carte ainsi préparée sous le pied de la colonne. L'autre bout du fil qui passe par le trou qui est au bas, aboutit dans les mains du compère. Ce fil est en soie noire.

On fera tirer forcément la même dame de cœur, que l'on fera mêler dans le jeu, duquel on ôtera la dame de carreau, que l'on montrera en la posant sur la table.

On ira mettre ce jeu debout contre la colonne; mais auparavant, en reculant le pied, on aura soin de glisser parmi les autres cartes celle qui est préparée et qui était sous ce pied.

Ensuite, en présence de l'assemblée, on va mettre sur la colonne la dame de carreau, que l'on avait retirée du jeu. Pour épargner la fatigue à cette dame, on ne la pose pas sur ses pieds, mais sur le dos : étant couché, on est toujours plus à son aise.

Enfin, le prestidigitateur annonce à l'assemblée que la dame de cœur, qui a été prise, s'est plainte de la préférence donnée à la dame de carreau, en la plaçant sur la colonne, prétendant mériter cet honneur au moins autant que sa rivale. « En conséquence, » continue-t-il, « cette dame vous demande, par mon organe, la permission de disputer cette prééminence à la dame de carreau. »

La demande, bien entendu, est accueillie. Et aussitôt, par l'entremise du compère, on voit toutes les cartes s'agiter, et la dame de cœur monter à la colonne, précipiter la dame de carreau, et se mettre à sa place.

On peut, en montrant cette carte en face, la détacher aisément, parce qu'elle ne tient que par un petit nœud fait au bout du fil.

Ce qui fait paraître les cartes en mouvement, c'est qu'avant de tirer, pour faire monter la dame de cœur, le compère donne quelques secousses sèches et rapides qui les fait remuer. Cette finesse est d'un bon effet, parce que la carte semble se débattre et se presser pour arriver plus tôt.

Comme au théâtre le luxe est nécessaire, on fait de ces colonnes richement ornées. Il en est qui sont surmontées d'un petit Mercure doré, et c'est à une de ses mains que la carte vient se fixer; mais le moyen est le même, et le tour n'en est pas plus surprenant.

A tout cela, je préférerais une bouteille ordinaire, qui sentirait moins la préparation. Il ne s'agirait que de faire un petit trou à la bouteille, à quelque distance

au-dessus du fond, comme on en fait un à la baguette.

On pourrait même mettre du vin dans la bouteille, et en verser; mais il faudrait boucher avec un peu de cire le trou par où passe le fil; on retirait cette cire au moment de faire le tour, et quand, après avoir versé du vin, il n'en resterait plus qu'au-dessous du trou dans la bouteille.

SECTION XXII.

Faire sortir d'une bouteille emplie de vin, et au commandement, les rubans de toutes les couleurs demandées.

On prendra la bouteille à entonnoir décrite page 188.

Après avoir versé du vin, pour prouver qu'elle en contient, on la posera sur la trappe.

Le compère est placé dans la table ou dessous, muni de longs bouts de rubans de toutes les couleurs connues, et disposés de façon à pouvoir trouver de suite, sans confusion, celui que l'on demande.

Il tient une baguette mince, à l'extrémité de laquelle est plantée une petite pointe qui sert à prendre les rubans, pour les fourrer, par l'entonnoir qui pose sur la trappe, jusqu'au goulot de la bouteille. Le bout du

ruban arrivé là, le prestidigitateur le saisit, l'attire entièrement et le donne à la personne qui l'a demandé.

De temps en temps, on verse du vin pour faire voir qu'il y en a toujours; mais le compère doit être attentif à fermer la trappe tout aussitôt qu'il apprend que le physicien va prendre la bouteille. Ce tour est très-agréable et un des plus surprenants.

SECTION XXIII.

Le citronnier magique.

Voici encore un tour qui n'est point connu, et qui ne se trouve dans aucun répertoire de prestidigitateur.

Un petit arbre, où pendent une demi-douzaine de citrons attachés par des rubans de différentes couleurs, est placé sur la table. On fait tirer quatre ou cinq cartes à autant de personnes; ensuite, on présente le petit arbre à ces personnes, elles coupent chacune un citron, et dans ce citron se trouve la carte qu'elles ont tirée et mêlée dans le jeu.

Explication. — Le prestidigitateur a introduit d'avance dans les citrons les cartes qu'il s'est proposé de faire tirer. Voici la manière de les y mettre. On prend une forte plume, et on en coupe le bout carrément. On

enfonce ce tuyau dans le citron, qui en enlève suffisamment pour y faire entrer une carte roulée bien serrée. Ce qui a été retiré du citron est resté dans la plume, on l'en ôte, et avec ce qui reste d'écorce on rebouche le trou qui a été fait, quand la carte est fourrée dedans.

Les citrons ainsi préparés, on les attache avec des rubans de couleurs différentes, et on les suspend à l'arbre par les mêmes rubans.

La diversité des couleurs dans ces rubans sert pour reconnaître les cartes. On se souviendra, par exemple, que le citron suspendu par le ruban rouge renferme le roi de carreau, que le citron au ruban bleu contient la dame de pique, etc., etc. Le tout étant disposé ainsi, on fera tirer les cartes pareilles à celles qui sont dans les citrons, en se souvenant de chaque carte que chaque personne a tirée.

Il serait à propos de faire ce tour avec un jeu biseauté, parce que toutes celles qui seront tirées, remises dans le jeu et censées passées dans les citrons, doivent être enlevées, pour qu'en faisant visiter le jeu, on ne les trouve plus, le tour étant fini. (Voir, pour les cartes bisautées, la section XVIII de l'article II, première partie.)

On mettra sur le jeu, et par ordre, pour se les rappeler (je le répète), toutes les cartes pareilles à celles que l'on doit trouver dans les citrons. On ne les fera remettre dans le jeu qu'après les avoir fait tirer toutes, et on comprend bien qu'elles doivent être forcées. Le

nombre des cartes que l'on fera prendre sera moindre d'une que le nombre des citrons suspendus, pour une raison que je vais expliquer tout-à-l'heure.

Ayant fait remettre les cartes dans le jeu par les personnes qui les avaient prises, on les mêlera ou on les fera mêler, ayant eu la précaution de faire placer le bout large de ces cartes du côté du bout étroit du reste du jeu.

On escamotera donc ces cartes, ce qui est facile, comme on sait, avec un jeu biseauté, et on donnera le jeu à tenir à quelqu'un de l'assemblée.

On prendra le petit arbre, et on le présentera à chaque personne qui a pris une carte, de manière à ce qu'elle ne puisse détacher que le citron qui renferme la carte pareille à celle qu'elle a prise, ce qui est plus aisé qu'on ne le pense; seulement, on aura soin de ne laisser paraître aucune affectation.

Les citrons étant entre les mains des personnes qui ont tiré des cartes, on fait nommer la sienne à chacune; elle coupe le citron, et elle y trouve sa carte. Ensuite on fait visiter le jeu que l'on avait confié à un des spectateurs, et on n'y retrouve plus les cartes qui avaient été prises, remises dans le jeu et mêlées.

Comme on a fait tirer une carte de moins que le nombre de citrons qu'il y avait, il en reste encore un sur l'arbre. Un des spectateurs, qui est d'intelligence avec le prestidigitateur, en fait la remarque; il prend le ton d'un chicaneur, et demande s'il peut prendre une carte aussi, puisqu'il y a encore un citron. Le

prestidigitateur répond qu'il en est le maître comme les autres, et avance pour lui en faire tirer une. Mais le compère dit qu'il voudrait qu'on lui donnât le jeu pour la choisir à son idée. Le physicien le lui abandonne, et l'autre en détourne une qu'il montre à ses voisins, et la remet dans le jeu. Le prestidigitateur lui dit alors : « Je vois, Monsieur, que vous désirez me mettre en défaut; eh bien! pour faire voir que cela n'est pas si facile que vous le croyez, je vais vous faire une proposition : voulez-vous que votre carte se trouve, comme les autres, dans le citron, ou voulez-vous qu'il ne s'y trouve que le nom de votre carte écrit sur du papier ? »

Et la chose se termine comme on en est convenu. Mais si les deux fourbes ont arrêté que ce serait la carte elle-même qui se trouverait dans le citron, alors le compère, en feignant de remettre dans le jeu la carte qu'il a choisie, l'escamote et la cache pour qu'on ne la retrouve plus à la fin du tour, que ce dernier incident couronne d'une manière plaisante.

Ce tour a le double avantage que, bien que théâtral, il n'a besoin d'aucun secours mécanique, et que, pouvant se passer d'un compère, on peut l'exécuter dans un salon. Il a, de plus, le mérite de n'être pas connu. Il n'a pu être propagé, parce que le prestidigitateur qui l'a imaginé, et duquel je le tiens, mourut peu de jours après l'avoir inventé; c'est le même qui a aussi inventé le *tir aux épingles*. Ce prestidigitateur était très-intelligent et fort adroit. Je lui ai vu exécuter ce

tour au théâtre; il avait la hardiesse de faire penser les cartes, au lieu de les faire tirer, et cela lui réussissait toujours, ce qui rendait merveilleux ce trait de magie blanche.

Nota. — On sent bien qu'au défaut de citrons, on peut faire ce tour avec d'autres fruits.

SECTION XXIV.

Tour incroyable. — Boulet complaisant. — Fusillade pour rire.

Le premier, qui fait le sujet de cette section, est appelé, par les prestidigitateurs, le *grand vol des objets.* C'est un de ces tours que l'on annonce pour remuer le public, piquer sa curiosité et l'attirer au théâtre. Il fut imaginé par un homme que j'ai connu assez particulièrement; il était peu au fait de la prestidigitation, mais il possédait ce génie d'invention qui vaut mieux encore que l'adresse. C'est le même qui a eu l'idée de faire tirer sur lui une pièce de canon chargée d'un boulet, qu'il escamotait; lui encore, qui a imaginé une fusillade tirée sur lui par une compagnie de militaires. Ceux-ci, en présence de tout le parterre, chargeaient leurs armes à balles, qui ne faisaient pas plus d'effet que des flocons de neige.

Parbleu! va-t-on dire, en temps de guerre, on devrait bien former une compagnie de grenadiers-prestidigitateurs ; ils rendraient de grands services dans une bataille, et il y aurait bien des braves gens de moins de couchés sur le carreau. Je serais certainement de cet avis, si l'expérience était aussi naturelle qu'on le pense, et j'ajoute que l'inventeur de ce moyen mériterait bien la croix d'honneur et une rente sur l'Etat; car le premier de tous les mérites est de sauver la vie des hommes, et, certes, des femmes aussi. Mais, patience! la chose n'est pas aussi sérieuse qu'on le croirait. L'âme de tous ces tours consistait en des compères que le prestidigitateur obtenait à force d'argent, qu'il ne ménageait pas. Il savait que c'était semer pour recueillir, et il pensait sagement.

Deux mots suffiront pour donner l'idée de ces deux dernières expériences, qui n'offrent pour personne que très-peu d'intérêt.

Pour le premier tour, un homme adroit enlevait le boulet, en bourrant le canon, avec l'instrument qui sert à cela, et qui était creusé du bout, de manière à envelopper et serrer le boulet. Toutes précautions étaient prises pour détourner l'attention des spectateurs. Au moment de l'explosion, un boulet préparé tombait aux pieds du prestidigitateur.

Quant à la fusillade, on faisait visiter les cartouches, qui étaient bien conditionnées; mais les balles étaient enveloppées de papier très-faible, et en mettant ces cartouches dans le fusil, par une légère pression faite

avec le doigt du milieu, la balle restait dans la main, sans que personne puisse s'en douter. On choisissait, pour cela, parmi les militaires les hommes les plus discrets et les plus intelligents.

Relativement à ce dernier tour, le prestidigitateur, qui était un homme déterminé, m'a avoué qu'il éprouvait une vive émotion au moment de la décharge, qui était commandée dans toutes les règles par un sous-officier. Dans le fait, une erreur dans les dispositions prises, la maladresse ou la malveillance d'un soldat, pouvaient lui devenir funestes.

Revenons à notre tour, qui ne menace pas des mêmes dangers.

Effet. — On emprunte un châle ou un chapeau de dame parmi les spectateurs. Supposons un chapeau: on l'enveloppe dans une serviette, on pose le paquet sur la table, et on le couvre d'un vase.

Le prestidigitateur annonce qu'il va escamoter le chapeau, pour le faire trouver, soit au théâtre, soit dans la ville, dans tel endroit que l'on voudra, sans exception d'aucun, et que, pour éviter toute contestation, le hasard seul prononcera; qu'en conséquence, tous les spectateurs qui voudront s'en donner la peine, sont priés d'écrire chacun une indication à leur choix, sur un morceau de papier que l'on roulera.

Cette opération faite, on réunit tous ces papiers, on les jette dans un petit sac, et le premier enfant venu en tire un, qui est lu à haute voix dans la salle. Des voitures sont en station aux portes du théâtre, pour

quiconque veut aller à la recherche du chapeau escamoté.

Le prestidigitateur revient à sa table, fait revoir l'objet prêté en le développant, il l'enveloppe de nouveau, et le couvre comme il était. Il va chercher sa baguette magique, en frappe le vase, en ordonnant au chapeau de se transporter dans l'endroit désigné. Il lève le vase, mais rien de parti : les spectateurs revoient le même paquet. Un brouhaha s'élève, et, comme dit Bazile au docteur Bartholo : « il chemine, et *rinforzando* il va le diable. Le bruit augmente, s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient un cri général, un *crescendo* public, un chorus universel de haine et de proscription. » Le magicien a manqué son affaire, c'est un maladroit, un présomptueux. On le hue, on rit, on jure, on siffle, on applaudit : c'est un vacarme à faire trembler le diable, à épouvanter le sorcier.

Mais il ne se déconcerte pas. Impassible au milieu du tapage, il s'avance, calme comme une bonne conscience; il étend le bras pour apaiser l'orage, réclame par signes le silence.

Curieux de savoir ce qu'il veut dire, on se tait. Le physicien demande en quoi il a pu déplaire. On lui conseille d'adresser sa question au paquet qui est resté sur la table.

— Mais pourquoi ?

— Pour lui reprocher de se trouver là.

— Mais, Messieurs, il ne gêne personne.

— N'avez-vous pas promis de l'envoyer à l'endroit désigné par le billet ?

— Messieurs, en vous annonçant ce tour, j'ai promis que j'escamoterais le chapeau que l'on me prêterait, mais je n'ai point dit que j'escamoterais la serviette qui l'enveloppperait.

Et, dénouant cette serviette, le prestidigitateur l'étend, la secoue, et fait voir que le chapeau est en voyage, comme c'était annoncé.

Alors les applaudissements ironiques deviennent de bon aloi, et le parterre félicite le magicien de l'avoir mystifié.

Les plus empressés se mettent en route pour aller voir si le chapeau est arrivé à bon port où le diable paraît l'avoir emporté.

Explication. — Pour l'expliquer, je vais rapporter ce tour tel que je l'ai vu faire par l'inventeur. Il s'est d'abord abouché avec le domestique d'un négociant des plus notables de la ville, qui était veuf et connu pour un galant homme et un homme galant. Il proposa à ce domestique de placer un chapeau de dame dans le lit de son maître, en lui faisant entendre que ce n'était qu'une plaisanterie innocente, qui ne pouvait le compromettre en aucune façon, et dont son patron rirait tout le premier, s'il venait à le savoir. Notre homme, ne voyant rien au bout des doigts du requérant, faisait des difficultés; mais, pour les lever, le prestidigitateur lui donna un louis pour sa complaisance, et un autre louis pour sa discrétion. L'affaire

fut faite. Pour le théâtre, une commère élégante était placée aux premières loges, et coiffée d'un chapeau pareil à celui qui reposait dans le lit du monsieur.

Au moment de faire le tour, quand le prestidigitateur fait la demande d'un chapeau, les dames ne se pressent guère généralement; chacune compte sur sa voisine pour rendre ce service à l'emprunteur. Enfin, la commère, plus complaisante, retire le sien, et le donne avec le plus aimable sourire d'obligeance.

Le chapeau est mis dans une serviette, que l'on noue un peu serrée, on pose le paquet sur la trappe de la table, et on le couvre d'un de ces grands vases coniques dont j'ai déjà parlé.

Maintenant, il faut dire que le compère, qui est sous la table, tient une apparence de paquet qui ressemble à celui que le prestidigitateur a fait en enveloppant le chapeau. C'est une serviette nouée de même, et maintenue dans une forme arrondie par deux longs bouts de fil de fer très-mince, courbés et se croisant. C'est alors que le physicien annonce l'emploi qu'il va faire du chapeau. On fait écrire les indications sur des petits carrés de papier que l'on distribue.

Les indications étant écrites, et les papiers bien roulés, on les fait mettre dans l'une des deux poches du petit sac décrit section IX, chapitre II de cette troisième partie. L'autre poche contiendra une certaine quantité de petits rouleaux, sur chacun desquels sera écrite l'indication valable : *Dans le lit de M.* ***.

Cette poche apprêtée, on fait tirer un rouleau par

un jeune enfant, pour mieux jouer la bonne foi. On déroule le billet, et on lit tout haut son contenu. Ensuite le prestidigitateur procède à l'escamotage. Il fait revoir le chapeau et le renveloppe. C'est dans le moment qu'il va chercher sa baguette magique, que le compère ouvre la trappe, prend le paquet au chapeau et met à la place celui qui n'en est que le simulacre. Ce dernier, qui occasionne la méprise du parterre, est le plus bel incident du tour. On en connaît le dénouement, je n'ai plus rien à dire.

Pour faire connaître l'effet de ce tour dans l'esprit de ces bonnes gens qui prennent les choses à la lettre, je ne puis m'empêcher de rapporter un évènement auquel il a donné lieu, et dont, sur l'honneur, je garantis l'exactitude.

Pour s'assurer de la vérité du fait, plusieurs personnes du parterre montèrent dans une voiture, afin de se rendre à l'endroit où devait se trouver le chapeau. Parmi ces messieurs, il y avait un homme grand et fort, et que, par parenthèse, je connaissais. La vue de ce chapeau, trouvé effectivement, fit sur cet homme une telle impression, qu'il tomba en faiblesse, tout-à-fait sans connaissance, et fut longtemps à revenir.

Quel contraste ! Un esprit si débile dans un corps si robuste !

SECTION XXV.

Boîte inépuisable, chapeau changé en corne d'abondance.

On sait que la mythologie ne nous dit que des fables. Fable, conte et mensonge, c'est tout un.

La corne d'Amalthée n'a jamais existé que dans la cervelle d'un poète. Mais voulez-vous avoir la véritable corne d'abondance? donnez votre chapeau à un prestidigitateur : sitôt qu'il l'aura touché, crac! voilà qu'il en sort tout ce que l'on veut : des hochets pour les hommes, des fleurs pour les dames, des jouets et des bonbons pour les enfants.

Un jour, un avare avait prêté son chapeau; après qu'on en eut retiré mille jolies choses, il fut rendu, plein de billets de banque, à son propriétaire, par le prestidigitateur qui avait deviné le faible du vilain. L'harpagon était au comble du bonheur. Mais quel rabat-joie! Arrivant chez lui, monté sur le plus bel échelon de la béatitude, il ne trouva plus dans ses poches que des épigrammes et des chansons.

L'anecdote serait incroyable, si elle ne m'avait été certifiée par un indigène de Bordeaux.

Tout ce que je viens de vous dire est, sans doute, merveilleux; mais, hélas! il faut bien l'avouer, tout

n'est qu'illusion. Je voudrais vous y laisser, mais je suis forcé, et il est de mon devoir de redescendre dans la triste vérité.

Les prestidigitateurs sont maintenant dans l'usage de jeter en profusion, dans l'assemblée, tous les petits objets dont je viens de parler, à l'exception, cependant, des billets de banque, dont la distribution doit se faire rarement, car je ne l'ai pas encore vue.

Quand le prestidigitateur vient demander un chapeau, il a dans la main droite différents objets qui sont ordinairement enveloppés dans une perruque. Pour ne laisser rien apercevoir, on tient le bras pendant, le poignet sur la cuisse, et un peu caché par l'habit. En prenant le chapeau de la main gauche, que l'on transporte légèrement à la droite, il est facile d'y introduire les objets sans être vu. On égaie d'abord l'assemblée avec la perruque, et on distribue les choses qu'elle contenait. Quelquefois, ce sont des gobelets d'escamoteur enfermés l'un dans l'autre. Comme ces gobelets ne sont pas bordés, on peut en réunir plus d'une vingtaine, qui n'ont que le volume d'un seul. On les tire du chapeau un à un, et quand ils sont tous séparés, il en paraît une multitude. Tenant toujours ce chapeau, on en emprunte un second, et, revenant à sa table, le compère, qui est dedans, jette dans l'un un paquet de fleurs bien serrées. Ce coup se fait si légèrement qu'il est inaperçu. On pose ce chapeau sur la table, dans le temps même que le compère jette dans l'autre un paquet de jouets d'enfants. On paraît se disposer à

faire un tour avec ces chapeaux, comme, par exemple, celui du gros dé; mais le prestidigitateur, regardant dans un des deux chapeaux, dit qu'il voit quelque chose qui le gêne; il prend ce chapeau et fait une nouvelle distribution, et comme s'il avait oublié quelqu'un dans l'assemblée, il reprend l'autre chapeau et continue la distribution. Il fait ensuite le tour qu'il avait préparé, dans lequel on a besoin de chapeaux.

Le tour étant terminé, le physicien demande à qui ces chapeaux appartiennent, et faisant le mouvement de vouloir les reporter, le compère les remplit de nouveau. En feignant de les rendre, le prestidigitateur paraît étonné d'y voir toujours quelque chose, et fait encore une nouvelle distribution.

On peut profiter de cette dernière pour faire un tour d'une invention toute récente et qui est fort belle, c'est vraiment une surprise.

La multiplication des gobelets, dont j'ai parlé tout-à-l'heure, est de l'ancienne prestidigitation; ce naïf procédé n'a, en réalité, rien de bien étonnant; le moyen n'est pas difficile à deviner. Voici celui que je viens de proposer.

On fera tourner une boule dont le diamètre sera de deux tiers environ de celui d'un chapeau ordinaire. Cette boule sera creusée le plus possible. On y laissera une ouverture circulaire assez grande.

On fera faire une vingtaine de ressorts à boudin, auxquels on donnera une forme sphérique. Leur diamètre sera à peu près celui d'une bille de billard. Ces

ressorts, recouverts d'étoffe, représenteront parfaitement une balle à jouer; en les comprimant, leur volume diminuera de deux tiers au moins. On mettra toutes ces balles dans la grosse boule, en les pressant.

Le compère met cette boule dans le chapeau, et peut même y ajouter d'autres objets, que l'on distribuerait d'abord. Ensuite on détache une à une les balles qui sont dans la boule. Ces balles reprennent, en sortant, leur sphéricité. On finit par retirer la grosse boule, en ayant soin de ne pas laisser apercevoir l'ouverture. On conçoit que les spectateurs doivent être étonnés de voir cette quantité d'objets, qui paraissent d'un volume plus du double de ce que peut contenir le chapeau.

La boîte à tiroir, décrite sous le n° 3, section XXIII, chapitre II, sert principalement pour ces sortes de distributions. Quelquefois, on met des bonbons dans le fond du tiroir, et des fleurs par-dessus. On distribue d'abord les fleurs aux dames. Ensuite, comme si l'on voulait faire un tour en faveur des enfants, on fait l'évocation magique des bonbons, et on les distribue.

Si l'on a deux boîtes pareilles, on rend ce tour plus surprenant. Une, qui est remplie de fleurs ou d'autres objets, est placée derrière quelque chose pour qu'elle ne soit pas en vue. Quand la première est épuisée, on la reporte, comme si le tour était fini; mais, feignant d'entendre quelques personnes se plaindre de n'avoir rien reçu, on échange adroitement les boîtes, et on revient avec celle qui est pleine, que les spectateurs

prennent toujours pour la même. On fait voir qu'il n'y a rien, en montrant la case vide. On referme, et la rouvrant, on voit le tiroir comblé. Si l'on s'est décidé pour des fleurs, quand on les met dans le tiroir, il faut les presser, et en les distribuant, de temps en temps on les remue, en les soulevant un peu pour les desserrer. Comme elles s'étendent et se développent par ce mouvement qu'on leur donne, il semble qu'il en revient au fur et à mesure que l'on en retire.

On comprend qu'il est facile de varier la manière de faire cette distribution.

Ceux qui n'ont pas de compère pour le service du chapeau, disposent en paquets, sur la gibecière de la table, tous les objets qu'ils veulent distribuer : on les coule, en passant, dans le chapeau; mais il y faut mettre de l'adresse et de la légèreté.

SECTION XXVI.

Porte-feuilles qui conviendrait à beaucoup de monde.

Si la boîte du tour précédent et ce porte-feuilles pouvaient être en réalité ce qu'ils paraissent être dans les mains d'un prestidigitateur, celui qui les posséderait n'aurait plus rien à désirer, pas même le chapeau

de Fortunatus. L'un serait employé pour l'ameublement d'un ménage, et l'autre pour les approvisionnements de la table. Malheureusement, tout cela n'est qu'artifice : c'est là le défaut de la magie blanche. C'est dommage !

J'ai placé ce tour à la suite de celui qui précède, comme pouvant en faire le pendant.

Notre porte-feuilles n'est rien autre chose que ce que l'on appelle improprement carton à dessin, et dont on se sert pour renfermer et conserver des gravures.

La propriété spéciale de celui-ci est de contenir, sans qu'il y paraisse, toute autre chose que des feuilles de papier. On en tire des tables, des fauteuils, des boîtes, des chaises, des pupitres, etc., etc., etc.; c'est à faire mourir les tapissiers de désespoir. On en tire jusqu'à des enfants tout vivants : ce ne sont pas les meubles les plus rares.

Pour l'explication, je n'ai que peu de chose à dire : c'est l'affaire d'un menuisier-mécanicien. Tous les objets que je viens de nommer sont faits si ingénieusement, qu'ils peuvent se replier sur eux-mêmes, sans presque tenir de place, et, d'un coup de main, s'étendre et s'établir dans leur forme naturelle, tout en sortant du carton. Dans cet état, ils paraissent exactement construits. On sent bien qu'il est impossible, qu'il serait même inutile d'entrer dans des détails d'assemblages aussi minutieux. Les amateurs qui désireraient de ces pièces, les trouveront chez les con-

structeurs d'instruments à l'usage de la prestidigitation.

En faisant le tour, le porte-feuilles est placé sur une espèce de tréteau. Un de ses côtés fait face aux spectateurs, masque les objets qui sont dans le carton, et empêche de voir la manœuvre exécutée pour développer les pièces et les rétablir dans leur propre forme.

Pour enrichir le tour, on fait usage d'une ruse de prestidigitation. On ajoute aux pièces qui sont dans le porte-feuilles diverses choses qui sont accrochées derrière le physicien ou cachées sous l'habit. Comme tous les objets et les mouvements sont masqués aux yeux des spectateurs par le carton lui-même, qui est assez grand, on est parfaitement à l'aise pour opérer.

On termine l'exhibition des pièces par celle d'un enfant, qui paraît sortir du porte-feuilles, mais qui, dans le fait, sort d'une petite trappe faite au plancher du théâtre; tout est disposé (comme cela doit être) pour que les spectateurs ne voient que ce qu'ils doivent voir.

SECTION XXVII.

Conversation d'une pièce de monnaie avec les personnes qui daigneront lui faire l'honneur de l'interroger. — Parodie métaphysique. — Digression extravagante que je conseille de passer.

Pour mettre la matière inanimée en mouvement, le vulgaire est obligé d'avoir recours à la mécanique, l'électricité, l'eau, la vapeur. Que le pouvoir est borné chez l'homme qui n'est point familier avec la magie blanche!

La prestidigitation vous apprend à vous passer de tous ces moteurs, pour, non-seulement faire mouvoir les corps insensibles, mais encore pour leur donner une intelligence humaine; et cela, avec rien ou presque rien.

Voyez ces cartes qui dansent et qui saluent avec la grâce du plus exquis savoir-vivre; voyez ces œufs qui valsent aussi légèrement au moins que nos élégants fashionables; ces pièces de monnaie, ces têtes de cuivre, qui répondent à toutes les questions aussi catégoriquement que les plus savants officiers de l'Université, et, de plus, qui devinent l'avenir avec autant d'assurance que nos plus lucides somnambules magnétiques.

Se rencontre-t-il des sceptiques qui nient les effets sans causes? qu'ils approchent, qu'ils visitent scrupuleusement toutes ces choses, et ils seront bien forcés de convenir, en les voyant, qu'ils ne voient rien; je veux dire qu'ils ne trouveront aucun de ces principes agissants, causes obligées de tout mouvement.

Mais pour mieux faire comprendre ce qui..... Eh! bon Dieu! que se passe-t-il parmi les locataires qui habitent les cellules du cerveau à moi appartenant? C'est une émeute, je crois, une guerre civile..... Permettez-moi, lecteur, d'écouter un moment; je vous informerai de tout, quand je serai au fait.....

Comment! il était question de moi, lecteur, et j'avoue que c'était un débat dans lequel on me faisait jouer un triste personnage.

C'étaient, d'abord, l'Esprit et le Jugement qui avaient commencé le tumulte. Heureusement que ceux qui logent chez moi ne sont pas d'une complexion bien robuste, sans quoi, il y aurait eu probablement voie de fait et grave conflit. Chose surprenante! c'est le plus raisonnable qui s'est montré l'agresseur. Le Jugement disait à l'Esprit, son adversaire, à propos des quelques réflexions que je viens de faire il y a un moment:

« Vous êtes, sur ma foi! un extravagant, mon cher frère, d'avoir fait dire et de continuer à faire dire tant d'impertinences à notre patron. Vous n'ignorez pas que c'est un bonhomme sans malice et sans détour. Il avait projeté de travailler à son œuvre, bonnement et en

toute conscience. Point du tout; voilà que, follement, vous lui inspirez de la falsifier avec des balivernes. Non content de le pousser vous-même dans cette mauvaise voie, vous vous faites encore aider par des tiers; car c'est bien vous qui avez suggéré à un certain libraire, dont il est question dans la section XXXI du chapitre II, de donner à ce pauvre patron d'aussi méchants conseils. Comprenez-vous la position fâcheuse dans laquelle vous le mettez, en lui faisant écrire tant de sottises? car il n'a annoncé au public que des tours d'adresse et des récréations de physique amusante. Que diront les acquéreurs de son ouvrage, quand ils le verront ainsi frelaté? Ne seraient-ils pas en droit de poursuivre l'auteur comme coupable de fraude et d'abus de confiance.

» Encore si le lecteur était dédommagé par les agréments du style! Mais, néant! Jamais vous ne lui avez soufflé un mot de cet article-là, sur lequel il est aussi novice que l'auteur du *Cuisinier français*.

» Enfin, s'il n'y a point de mauvais vouloir dans votre fait, il y a au moins beaucoup d'inconséquence, et vous êtes bien l'être le plus étourdi que je connaisse. Ah! si vous aviez tout ce qui meuble une bouche, je vous rappellerais cette maxime d'un sage, qui dit qu'il faut se mordre la langue sept fois avant de se résoudre à parler. Quand donc vous apercevrez-vous que, par votre nature indiscrète et vos imprudentes instigations, vous portez toujours malheur à ceux qui vous écoutent?

» Mais, ce qu'il y a de pis, c'est que vous n'êtes pas le seul coupable, et, certes, je le dis en dépit des

égards que l'on doit au sexe, l'Imagination n'est pas étrangère à toutes ces folles suggestions. »

L'Esprit allait répliquer, quand, tout-à-coup, on voit l'Imagination se montrer à la fenêtre. Elle avait l'air échevelé d'une bacchante.

« Qu'est-ce qu'il radote, ce songe-creux-là, qui se permet de parler et de donner des conseils ? » dit-elle en parlant du Jugement à l'Esprit. « Vous êtes bien bon de l'écouter. Dites à ce sournois, cher frère, que son devoir est de garder le silence, et qu'il a tout-à-fait mauvaise grâce quand il s'avise de le rompre. »

La Raison, accompagnée de la Prudence, qui restait impassible au milieu de ce tapage, la Raison, dis-je, qui voyait injurier son jumeau, et qui, d'ailleurs, a peu de sympathie pour l'Imagination, abandonne sa compagne, s'avance, et dit à l'insolente : « Ma bonne, qui parlez de silence, vous devriez bien mettre en pratique l'avis qu'il vous plaît de donner si impertinemment à ceux qui en ont moins besoin que vous; car vous péchez souvent par le défaut que vous reprochez injustement à mon frère bien-aimé. Mais cette nouvelle incartade ne doit pas étonner de votre part: c'est un effet de votre infirmité. Que peut-on attendre d'un être privé de bon-sens et attaqué de folie ! »

« Impudente bégueule, » riposta l'Imagination, « apprends que les plus fous sont ceux qui se croient sages. Estime-toi heureuse que nous n'ayons ni mains ni visages, sans quoi je te ferais une jolie application sur les deux joues. »

L'Entendement, attiré par le bruit, se présente avec un air sévère, et dit : « En ma qualité de chef de famille, je vous ordonne de cesser ces indécentes querelles. Quoi ! entre frères et sœurs, vous vous chamaillez comme des héritiers en partage. Que dirait le Génie, qui, heureusement, n'habite pas dans cette étroite demeure ? Il n'aurait pour vous que pitié et mépris.

» Je suis indigné de votre conduite. Esprit et Jugement vivront-ils donc éternellement en désaccord ? Hélas ! ces deux êtres ne pourront jamais habiter ensemble, tant leurs natures sont incompatibles.

» J'en pourrais dire autant de la Raison et de l'Imagination. Ecoutez-moi donc, enfin : si vous voulez vivre en bons frères, et que l'harmonie règne entre vous, que l'Imagination repousse tout orgueil et se laisse gouverner par la Raison, que j'estime plus sage qu'elle. Et vous, léger Esprit, ne faites rien sans consulter le Jugement; ayez confiance en ses conseils, suivez-les scrupuleusement, et vous vous en féliciterez un jour, car vous aurez épargné bien des malheurs au genre humain. »

L'Ame, alarmée par cette rumeur, ne sachant qu'en penser, frappa intérieurement à la porte de la glande pinéale, sa résidence (1), pour appeler et prendre des informations. « Voyez ! continua l'Entendement, vous

(1) Selon l'opinion de Descartes. Mais n'est-ce pas encore une des rêveries du plus sublime de nos philosophes, qui refusait aux bêtes toute sensibilité physique et qui les regardait comme des machines automatiques à la Vaucanson ?

avez troublé notre mère dans son ermitage, au moment où elle était agréablement occupée des rapports qui lui étaient communiqués par les Sens, ses correspondants. Quel sera son désespoir, si elle apprend que la Discorde, cette infernale ennemie de la paix, vient secouer son brandon parmi vous ! »

A cette verte admonition, le silence se rétablit, chacun prit le chemin de sa cellule et y rentra doucement, un peu honteux.

Voilà, lecteur, la scène que je viens d'entendre par l'ouïe intellectuelle. Ce que disait le Jugement n'était pas très-flatteur pour moi; néanmoins, je voyais avec une certaine satisfaction qu'il prenait mon parti avec intérêt. Ce que je regrette, c'est de n'avoir pas été averti plus tôt, car je commence à croire que j'ai été bien des fois follement inspiré par ce fantasque Esprit, et que mon censeur de la section XXXI du IIe chapitre avait plus raison que je ne le pensais.

Je ne doute pas, judicieux lecteur, que vous n'approuviez le Jugement : mais comment faire pour réparer le mal ? Ce qui est écrit est écrit. Je ne vois qu'un moyen à vous proposer : c'est de raturer toutes les pages qui ne vous plairont pas.

Désormais, je me tiendrai sur mes gardes; mais si j'ai la faiblesse de me laisser de nouveau circonvenir par ces dangereux instigateurs, l'Imagination et son complice, et si je donne encore quelquefois dans les écarts que l'on vient de me reprocher, veuillez me les pardonner en faveur de l'habitude, qui est, comme

vous le savez, toujours plus forte que la volonté.

Mais, où en étais-je?.. l'altercation de toute cette gent intellectuelle m'a tellement troublé, que j'ai perdu le fil de mes explications. Lecteur, ayez donc la bonté de me remettre sur la voie!.... Ah! ne vous donnez pas cette peine, j'y suis.

Il s'agit d'une pièce de monnaie qui doit répondre aux questions qu'on lui fera.

Cette pièce tient lieu des automates qui se trouvent toujours dans les cabinets de prestidigitateurs, de sorte que l'on peut faire sans aucune dépense ce qui coûte fort cher, si l'on veut se servir d'un automate. On peut même dire que ce dernier, s'il est plus agréable, est moins surprenant, parce qu'il annonce de lui-même un mécanisme, et tout le monde en connaît les effets; au lieu que l'on a peine à concevoir comment une pièce de monnaie peut se mouvoir seule, isolée dans un verre.

On a employé divers procédés pour ce tour. D'abord, c'était un fil qui passait dans un petit trou fait dans une pièce de cinq francs; ce même fil passait aussi dans deux très-petits crochets à anneaux, fixés sur la table. La pièce enfilée pouvait se placer au milieu de ces crochets, parce que c'était entre eux que l'on mettait le verre. Les deux bouts du fil se prolongeaient jusqu'aux mains du compère, qui faisait manœuvrer la pièce.

D'autres se servaient d'un gobelet percé au fond, que l'on posait sur le trou par où passe la pointe d'une

des pédales de la table. Cette pointe de pédale, dirigée par le compère, pouvait entrer dans le trou fait au gobelet et en sortir. On comprend qu'il était facile de faire remuer la pièce. Par ce dernier moyen, on ne se servait que de la pièce empruntée. Dans l'autre, on substituait à cette pièce celle qui était préparée, et que l'on avait eu soin de cacher sous quelque chose, à côté du verre.

Il y a un moyen plus simple, pour lequel il ne faut ni verre percé, ni pédale, ni pièce enfilée.

Un long bout de fil de soie noire, une petite boulette de cire blanche, et un petit crochet courbé en anneau et attaché sur la table, voilà tout l'appareil. On fait passer le fil dans le petit crochet; à un des bouts de ce fil, on fixe la petite boulette de cire qu'on laisse à demeure sur la table. L'autre bout du fil aboutit dans les mains du compère. On fait visiter le verre, qu'on reporte après sur la table, contre le crochet.

On emprunte une pièce de cinq francs, que l'on prend de la main gauche. On fait remarquer qu'on ne l'escamote pas, en la tenant toujours du bout des doigts. En parlant, on prend de la main droite la boulette de cire sur la table, et transportant la pièce de la main gauche à la droite, on attache la cire à la pièce, en les pinçant fortement l'une contre l'autre, et on jette la pièce dans le verre; il n'y a pas de risque que la cire se détache.

Quand le compère tire le fil, la pièce se soulève; s'il lâche, elle retombe : voilà tout le mécanisme. Et

comme, de la table au bord du verre, le fil tire verticalement, à cause du crochet qui le maintient, le verre qui est contre ce fil ne peut pas remuer.

Quand les exercices de la pièce sont finis, pour la rendre, on renverse le verre, afin de la faire tomber dans la main, on en détache la cire et on remet cette pièce à qui elle appartient.

Les tours que l'on fait avec cette pièce sont les mêmes que ceux que l'on fait avec l'automate. Pour dire : *Oui*, elle sonne un coup; pour dire : *Non*, elle reste immobile. Pour compter, elle frappe autant de coups qu'il y a d'unités dans le nombre qu'elle veut exprimer. Pour saluer, elle sonne deux ou trois fois, en mettant plus d'intervalle entre ses coups, et en faisant sentir un léger frémissement, parce qu'il est bienséant et de bonne grâce, au sexe, de montrer un peu de timidité.

Voici une série de questions que les prestidigitateurs ont coutume d'adresser à leurs devins.

— Est-il vrai que vous êtes doué de la prescience?

— Oui.

— Que vous connaissez les cartes tirées ou à tirer?

— Oui.

— Que vous dites d'avance le nombre de points qu'une personne doit amener avec deux dés?

— Oui.

— Que vous connaissez le plus amoureux de la compagnie?

— Oui.

— Et le plus grand buveur?

— Oui.

— La dame la plus contrariante?

— Oui.

— La demoiselle qui désire le plus se marier?

— Oui.

— Vous êtes donc sorcier?

— Non.

— Y a-t-il des sorciers?

— Non.

— Et des sorcières?

— Oui.

— Sont-ce les demoiselles de neuf à dix ans?

— Non.

— Les dames de soixante à quatre-vingts?

— Non.

— Les demoiselles de quinze à vingt-cinq?

— Oui.

— Est-ce parce qu'elles ont le pouvoir de charmer tous les hommes?

— Oui.

— Voulez-vous me faire un salut?

— Non.

— Et aux personnes qui vous honorent de leur présence?

— Oui, oui, oui.

— Voilà trois saluts. Il y en a un sans doute pour les dames, un pour les demoiselles et un pour les hommes?

— Oui.

On pourra imaginer de ces questions, selon les tours

que l'on voudra faire. On trouvera dans cet ouvrage beaucoup de ces tours qui peuvent s'appliquer à cette récréation.

Quant aux cartes, on conviendra avec le compère du nombre que l'on en fera prendre sur le tas, de celle que l'on fera tirer forcément, comme aussi des points que l'on préparera dans la boîte aux dés, du nombre des pièces de monnaie que l'on fera prendre, etc.

Quand la pièce a fait connaître le plus amoureux, on lui demande combien ce Monsieur a de maîtresses. La pièce commence à sonner lentement : 1..... 2..... 3; ensuite elle sonne précipitamment, sans s'arrêter. Le prestidigitateur, qui fait là-dessus ses petits commentaires, veut mettre un terme à cette indiscrétion; il met la main sur le verre, la pièce sonne toujours; mais, enfin, elle cesse, et le physicien fait ses excuses à ce Monsieur pour la pièce mal-avisée qui a fait connaître publiquement son humeur volage.

Quand la pièce est questionnée sur le plus grand buveur, elle indique un homme de chétive apparence, maigre et pâle, s'il s'en trouve. Mais elle finit par faire connaître qu'il ne boit que du sirop et de la limonade. Ces petites scènes servent à égayer l'assemblée.

Le prestidigitateur fait tomber le choix sur la personne qu'il veut, par un mot convenu avec le compère, tel que la question qui suivra les mots : *c'est donc.*

Exémple :

— Est-ce Monsieur ?

— Non.

— Sans doute, Monsieur ?

— Non.

— Monsieur ?

— Non.

— C'est donc Monsieur ?

— Non.

— Monsieur ?

— Oui.

On voit que le compère a été averti par ces mots : *c'est donc*, et qu'il a dû donner une réponse affirmative sur la question qui suit ces deux mots.

On pourrait se servir avantageusement, dans ce tour, des principes de celui qui est connu sous le nom de Seconde Vue. Mon intention, en commençant ce traité, était de m'étendre beaucoup sur cette ingénieuse invention ; mais j'ai su depuis qu'il existait un ouvrage spécialement consacré à l'explication très-détaillée de cette découverte. Je désirais connaître cet écrit, quand le hasard me le fit tomber dans les mains. M. Adrien, professeur de physique amusante, très-avantageusement connu par ses talents et son caractère d'honnête homme, avait deux exemplaires de cet ouvrage; il eut l'obligeance de m'en donner un, et j'avoue que j'y ai trouvé tout ce qu'il est possible de désirer sur cet article, consciencieusement et clairement écrit. Voici l'intitulé : *La seconde Vue dévoilée, par M. Gandon. — Paris*, 1849.

Cette circonstance a dû me faire renoncer au dessein que j'avais de m'occuper de cet objet, d'après la déter-

mination que j'ai prise de ne rien insérer dans cet ouvrage de ce qui a déjà été publié, à moins que je ne puisse le représenter sous un aspect tout nouveau, et y apporter des améliorations notables.

Nota. — On m'a dit que cet opuscule sur la seconde vue était devenu très-rare; mais les personnes qui désireraient le connaître, parmi celles qui ont souscrit pour le présent ouvrage, pourront en prendre connaissance sur l'exemplaire qui est en ma possession.

SECTION XXVIII.

Moyen de raccommoder un habit coupé par morceaux.

Comme on a dû le remarquer, l'avantage le plus précieux de la magie blanche, c'est la promptitude dans l'exécution. Portez à un tailleur un habit déchiré et coupé par morceaux, en lui donnant une heure pour le raccommoder: il me semble le voir assis sur sa table, les jambes croisées, l'aiguille aux doigts, vous regardant d'un air effaré, avec de grands yeux et la bouche ouverte, vous dire qu'il n'a pas le fil pour cela, et que quand le diable se chargerait de cette besogne, il n'en viendrait pas à bout.

Portez à un prestidigitateur ces mêmes fragments d'étoffe : il souffle dessus, ou les touche avec sa baguette, et vous n'avez plus qu'à endosser votre habit. Voyez combien cela est commode pour les personnes pressées.

Mais comme on n'a pas toujours un magicien dans sa manche, je vais vous donner le moyen de vous en passer, en vous communiquant son secret.

Les prestidigitateurs comprendront bien, à l'annonce de ce tour, qu'on peut le faire par les procédés ordinaires, c'est-à-dire par les trappes des tables, les enlevages, etc. Mais je vais le proposer sous une forme toute nouvelle, et qui pourra dérouter quelques-uns de ceux qui sont versés dans la magie blanche. Le prestidigitateur demande si quelqu'un dans l'assemblée voudrait avoir l'obligeance de prêter un habit. On ne s'empresse guère de répondre à cette question; enfin, il se trouve toujours quelque bon vivant, sans façon, à qui il est indifférent de se montrer en négligé, et qui finit par rendre ce service au magicien, qui, par reconnaissance, l'aide à se déshabiller en détail, c'est-à-dire en coupant les basques, le collet, les manches, au fur et à mesure qu'ils se dégagent, ce qui ne laisse pas que d'étonner le propriétaire de l'habit, qui promet bien à l'officieux valet de chambre de ne jamais le prendre à son service.

Tous les morceaux sont mis dans une petite corbeille, que l'on place au hasard sur le plancher.

Le prestidigitateur entretient alors l'assemblée, en lui faisant un discours en rapport avec la circon-

stance, suivant ce que son imagination lui suggérera, et toujours en retirant et en remettant chaque pièce l'une après l'autre, et en cherchant dans son esprit le parti le plus avantageux qu'il en pourra tirer.

Enfin, il tire une dernière pièce, qui lui paraît, dit-il, convenable pour faire un gilet à son filleul. Il la remet dans le panier, et, au même instant, en retire tout l'habit, parfaitement intact, et le rend à son possesseur.

On pourra faire précéder ce rétablissement de l'habit de l'attouchement de la baguette magique, qui passerait pour avoir opéré le miracle.

Explication. — Au fond de la corbeille, on fera ajuster une soupape ou trappe, par un vannier adroit. Cette trappe devra s'ouvrir et se fermer aisément; les charnières seront en osier comme le reste.

On fera faire aussi une trappe circulaire au plancher du théâtre, qui puisse être cachée par le fond de la corbeille, mais la trappe de cette corbeille doit pouvoir entrer facilement, en l'ouvrant, dans celle du plancher.

La personne qui a prêté son habit est d'intelligence avec le prestidigitateur. Si cet homme joue bien son rôle, on le soupçonnera d'autant moins, qu'il ne s'offrira qu'après le refus de plusieurs autres personnes, qui, assurément ne consentiront pas à se dépouiller et à se donner en spectacle au public.

L'habit étant prêté, comme je l'ai dit, on le coupe par morceaux, que l'on met dans la corbeille préparée pour cela, et que l'on change plusieurs fois de

place en parlant aux spectateurs, afin de ne leur laisser soupçonner aucune disposition faite au plancher. On continue ce manége jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la trappe, que l'on couvre avec la corbeille.

C'est dans le moment que le prestidigitateur paraît faire l'inventaire des parties de l'habit, que le compère, qui est sous le théâtre, avec un habit pareil à celui qui a été coupé, ouvre les trappes, se saisit des pièces qui sont dans la corbeille, et y fourre en place l'habit qu'il tenait préparé; il est aidé, dans cette opération, par le physicien, qui tient une main sur le panier, pour prévenir tout mouvement que ce panier pourrait faire, faute de précaution de la part du compère.

La substitution étant faite et les trappes refermées, on change de nouveau la corbeille d'endroit, on fait une petite pause, et on tire encore une pièce de la corbeille. Mais celle-ci a été laissée à dessein, pour donner à croire qu'il n'y a toujours que des morceaux. En remettant cette pièce dans le panier, on la fourre dans une des poches de l'habit, lequel, du même moment, on tire en entier de la corbeille.

SECTION XXIX.

Tour de la houlette. — Carte dansante.

Les prestidigitateurs appellent ainsi ce tour, parce que le petit instrument dans lequel on met des cartes ressemble à la houlette d'un berger. On connaît l'effet de ce tour. On fait tirer trois ou quatre cartes, on les fait mêler dans le jeu; on met ce jeu dans la houlette, laquelle est posée sur une carafe placée sur la table; les personnes qui ont tiré des cartes sont invitées à leur ordonner de paraître. On les voit aussitôt monter et sortir dehors du jeu.

Cette houlette est tout simplement une feuille de fer blanc de la grandeur de la main, à laquelle on fait deux côtés, en repliant les bords. On met une traverse en haut sur le devant, pour maintenir les cartes, et un petit fond en bas, pour les soutenir. Comme il faut que cette houlette soit à deux cases, on la partage en deux par une cloison que l'on place parallèlement au dos de l'instrument. La case de derrière doit être plus étroite que celle de devant, dans laquelle on met le jeu de cartes. Enfin, on ajoute un petit manche à cette espèce de palette, pour pouvoir la poser sur une carafe. Le devant ou première case étant à jour, on voit le jeu quand il y est placé.

A la rigueur, n'ayant pas cette pièce, on peut faire le tour dans un gobelet ordinaire en verre, mais c'est moins commode.

Ce tour, déjà ancien, a toujours été vu avec plaisir, et il le sera toujours. Quand on ne le fait pas dans une séance, il semble, pour les spectateurs, qu'il y manque quelque chose.

C'est de ce tour que M. Decremps a parlé dans sa *Magie blanche*, et dans laquelle il nous donne le naïf moyen de se servir de petits crochets pour enlever les cartes et les faire sortir. Il nous parle bien d'un autre moyen plus subtil et plus ingénieux; mais comme il lui a été confié sous le secret, il annonce qu'il n'est pas le maître de le publier, et, dans le fait, jamais ce moyen ne l'a été. Du reste, celui qui lui a fait cette confidence, avait bien choisi son dépositaire dans M. Decremps, qui était un des plus honnêtes hommes de France. Depuis, j'ai eu l'occasion de connaître ce moyen, qui était alors à la disposition de plusieurs prestidigitateurs, et comme je l'ai acheté et bien payé, je n'ai pas le même motif que M. Decremps pour en priver mon lecteur, auquel, à mon tour, je vais en faire la confidence.

D'abord, retirez d'un jeu les cartes que vous voulez faire sortir. Mettons, par exemple, un roi, une dame et un valet. Prenez cinq ou six cartes et un fil d'au moins une brassée de longueur, à l'extrémité duquel vous ferez un petit nœud. Au bout, et au milieu de ce bout de la première carte du tas que vous venez de

prendre, faites une toute petite fente avec un canif ou des ciseaux, vous y passerez le bout du fil où il y a un nœud; ce nœud touchera la carte.

Cette préparation n'est faite que pour fixer le fil; cependant on pourrait se passer de cette précaution, pourvu qu'on ne dérangeât pas les cartes préparées en les mettant dans la case de la houlette. Sur ce fil, couché sur la longueur de la carte, posez le valet. Relevez le fil, placez dessus une autre carte, la première venue. Rabaissez le fil, mettez la dame. Relevez encore le fil, et mettez de même dessus une carte indifférente. Rabaissez encore le fil, et mettez le roi. Relevez le fil pour la dernière fois, et vous poserez trois ou quatre cartes dessus, et aussi pour la dernière fois, vous rabaissez le fil.

Mettez le paquet de cartes, tel qu'il est, dans un gobelet de verre un peu grand, si vous n'avez pas encore la houlette. Le fil qui reste doit être en dehors. Si vous tirez ce fil, le roi, qui a été placé en dernier, sortira le premier; ensuite la dame, et après le valet.

Voici comment MM. les prestidigitateurs exécutent le tour. Cette manière de le présenter est chez eux traditionnelle. On peut la changer, la varier, la modifier. Mais on me permettra de ne pas m'en écarter par respect pour les anciens usages, puisque la vénération pour les coutumes de nos pères est une vertu.

Aux trois cartes dont je viens de parler, on ajoutera une deuxième dame de même point que l'autre. Cette deuxième doit sortir après la première carte qui est le

roi ; mais il faut qu'elle soit mise de manière à ce qu'elle sorte les pieds en l'air. On coule ces cartes ainsi préparées dans la case de derrière de la houlette, laquelle houlette est ordinairement posée sur une carafe. Ces cartes sont cachées aux yeux des spectateurs par la cloison qui forme la deuxième case. N'oublions pas que le fil correspond aux mains du compère, qui est caché.

On prend un jeu complet, et on fait tirer forcément, par différentes personnes, les trois cartes pareilles à celles qui sont disposées dans la case. On les fait mêler dans le jeu, et, en présence des spectateurs, on met ce jeu dans la case de devant. On comprend que les cartes qui vont se montrer sembleront bien sortir du jeu.

On s'adresse d'abord à la personne qui a tiré le roi. On la prie de commander à sa carte de sortir. Le compère dirige lentement le fil, et le roi, qui daigne se prêter à la plaisanterie, sort avec la gravité d'un potentat qu'il est, et se rend à l'invitation avec toute la popularité d'un bon prince.

La seconde a dû être prise par un homme : il lui ordonne de sortir, mais elle n'obéit pas. On réitère le commandement : même refus. Le magicien paraît déconcerté. On a beau crier : « Sors, sors donc ! » rien ne sort. On regarde le tour comme manqué. Enfin, le prestidigitateur, comme pour chercher un moyen de sortir de cette impasse, demande au spectateur quelle carte il a prise. Il répond, je suppose : la *dame de cœur*.

Alors le physicien dit : « Oh ! je ne m'étonne plus. Comment, c'est une dame ? et vous lui parlez avec cette brusquerie-là ! Mais vous savez bien, Monsieur, que les dames, surtout en France, exigent que les hommes soient plus respectueux et plus courtois envers elles. »

Le Monsieur, rappelé à l'ordre, prend un ton plus gracieux et prie galamment la dame d'avoir la bonté de se montrer. Cette fois, elle sort, mais les pieds en l'air, comme pour témoigner son ressentiment du sans-façon dont on vient d'user à son égard. Le physicien la fait rentrer, en la priant de ne pas garder rancune au cavalier qui s'est permis avec elle trop de familiarité, mais qui lui en fait très-humblement ses excuses; il la prie, pour son compte à lui, de se montrer dans une posture plus décente. Alors la dame sort dans une position naturelle, et paraît satisfaite de la réparation que l'on vient de lui donner.

Comme on est arrivé au moment de faire sortir la troisième carte, qui est la dernière, le prestidigitateur, feignant de craindre un contre-temps semblable au précédent, demande si, par hasard, cette carte ne serait pas encore une dame. La personne qui l'a prise répond que c'est un valet. Le physicien dit alors : « Si c'est un valet, il n'y a pas de précaution à prendre pour lui donner un ordre. Vous n'avez qu'à lui dire : *Saute, faquin !* et vous le verrez obéir. » Aussitôt qu'on a prononcé cette injonction, le compère tire brusquement le fil, et on voit la carte sauter en l'air.

Observation. — Quand la dame qui sort les pieds

en haut s'est montrée, on la retire tout-à-fait de la case. On la remet, dans la même position, dans la case de devant, où est le jeu entier, tout en la priant de sortir dans une attitude plus convenable. Ce changement est inaperçu, on paraît la faire rentrer dans l'endroit d'où elle sort, et alors c'est la seconde dame qui se montre. On la retire comme on a dû le faire du roi, afin qu'elle n'empêche pas la sortie de l'autre carte.

Autre manière de faire ce tour. — Carte dansante.

C'est cette dernière manière qui est le plus en usage à présent. Dans celle-ci, on fera sortir la dame en dernier. On y conservera l'incident de la carte qui sort les pieds en l'air. Le prestidigitateur la remet dans la case de devant, tout en la priant, comme nous l'avons dit, de ne pas garder de rancune. Elle ressort comme il convient, selon l'honnêteté, et fait trois saluts charmants à l'assemblée. Pour être sûr qu'elle n'est plus fâchée, on l'invite à danser; elle y consent de bonne grâce, ce qui fait voir qu'elle a le cœur meilleur que la tête. La musique se fait entendre, et elle en suit la mesure en femme qui a l'oreille juste. Elle finit par saluer de nouveau, et se retire modestement parmi ses compagnes, qui, sans doute, l'accablent de compliments flatteurs et de félicitations, comme cela se pratique entre femmes, du bout de la langue.

Il y a plusieurs procédés pour préparer une carte qui puisse s'élever et descendre, afin de lui donner l'air de danser. Le plus simple et le plus sûr est de fixer au bas de la carte, et entre les deux feuilles que l'on décolle de ce qu'il faut, une très-mince lame de plomb, qui ne se voit pas, étant recouverte par le papier de la carte, que l'on recolle sur cette mince lame. Le fil est attaché au bas où est le plomb, et bien au milieu de la largeur de la carte.

En général, les prestidigitateurs se servent de deux fils: l'un, pour faire sortir les cartes selon la méthode qui a été expliquée, et un autre pour faire danser la dame; mais ils n'ont pas réfléchi que ce double fil est non-seulement inutile, mais il est gratuitement embarrassant pour la manœuvre des autres cartes. Cette carte dansante ne nécessite aucun changement dans l'arrangement que j'ai décrit. Elle est tout simplement considérée et placée comme la dernière qui doit sortir; elle ne gêne pas les autres et n'en est pas gênée.

Il faut surtout prendre garde que cette dame ne soit un peu pressée par quelques voisines, dans la salle de danse, ce qui lui ôterait la liberté du mouvement, s'opposerait aux gracieux développements des bras, aux entre-chats et aux ronds-de-jambes, dans le cas où notre Terpsichore voudrait se livrer à ces brillants exercices de l'art. Enfin, il faut la préserver de tout embarras qui tendrait à la faire danser comme une paralytique.

SECTION XXX.

La suspension.

C'est une invention très-ingénieuse, ce qui n'étonne pas, quand on sait quel en est l'auteur (1). Malheureusement, le principe se laisse trop deviner. J'ai vu plusieurs mécaniciens qui, sans tâtonner, ont mis le doigt sur le moyen.

La personne choisie pour cette expérience est vêtue, sous ses habits, d'un corset ferré du haut, sur lequel est fixée transversalement une bande d'acier placée sur la région des omoplates. Cette bande d'acier est terminée au bout extérieur par une dentelure appelée *rochet*. Une seconde bande de même métal est attachée au bout de l'autre, par un rivet, à l'endroit où est le rochet. Ce rivet laisse à cette dernière bande la liberté de se mouvoir; ce qui forme, au point où ces deux bandes sont jointes, une articulation semblable à celle de l'avant-bras avec le bras. Sur cette même seconde bande est attaché un cliquet mobile, dont on dirige le mouvement au moyen d'une branche servant de manche, et qui fait corps avec le cliquet. Ce cliquet s'agrafe au rochet en pressant le manche, quand on

(1) M. Robert Houdin.

veut arrêter la position horizontale de la personne suspendue : de sorte que, dans cet état, la bande de devant fait un angle droit avec l'autre partie de cette armure qui est fixée sur le corset. N'oublions pas de dire que cette partie mobile de devant est terminée à son extrémité par une boucle ou anneau en forme de virole.

C'est sur un montant élevé que s'exécute cette suspension. Ce montant entre dans le plancher du théâtre, sous lequel il est solidement vissé. L'anneau ou virole, dont nous venons de parler, se met sur le bout supérieur du montant et constitue tout le point d'appui. La personne suspendue étend son bras parallèlement à la bande dont le bout est fixé à l'extrémité du montant, et elle paraît ne se soutenir en tout que sur la main.

Les prestidigitateurs, en feignant d'attribuer l'effet de cette expérience à la propriété narcotique de l'éther, ont vraiment trop abusé de la crédulité des gens, et ont pris trop peu de souci de la sagacité des spectateurs ; car qui ne sait que l'état de sommeil, de quelque cause qu'il vienne, ne donne pas aux corps animaux la légèreté du zéphir, et ne peut intervertir les lois de la gravitation ?

J'engage ces messieurs à se respecter davantage, en renonçant à ces ruses maladroites et pitoyables. Je donnerai le même conseil à ceux qui, faisant le tour de la seconde vue, sont assez simples pour s'imaginer en imposer, en passant un excitateur d'électricité sur

la poitrine d'un individu, sous prétexte de l'endormir du sommeil magnétique et de le douer de la seconde vue. Ces messieurs doivent toujours penser qu'ils peuvent avoir pour spectateurs de véritables physiciens et des savants de toute espèce, dans l'esprit desquels ils s'exposent à passer non-seulement pour des impudents, mais pour des saltimbanques ridicules, ce qui est encore plus humiliant.

Ne vaut-il pas mieux s'en tenir, en pareil cas, à cette supposition généralement adoptée par le public, que tout se fait par le pouvoir de la baguette, dont la vertu mystérieuse reste inconnue aux profanes qui ne doivent que s'incliner, croire et admirer ?

Par cette plaisanterie opportune, le prestidigitateur reste dans son rôle et ne se compromet en rien. Il n'a donc autre chose à faire qu'à toucher ses agents avec sa baguette magique, et tout est dans l'ordre.

SECTION XXXI.

La marmite du diable.

Effet.— Une espèce de chevalet mobile, composée de trois longs montants de bois assemblés à chevilles

par leurs extrémités supérieures, est placée au milieu du théâtre.

Entre cet assemblage est adapté un crochet, auquel on suspend une grande marmite, dans laquelle on verse trois ou quatre seaux d'eau.

On fait plumer plusieurs pigeons, *morts, bien entendu*, que l'on jette dans la marmite, et l'on couvre celle-ci de son couvercle. On met deux ou trois bougies allumées sous ce vase de cuisine. On croirait d'abord que c'est dans l'intention de faire cuire les pigeons; point du tout: cette chaleur produit un effet contraire, car, en retirant le couvercle, on voit ces oiseaux sortir tout vivants de la marmite, que l'on décroche pour en montrer l'intérieur et faire voir que des seaux d'eau que l'on avait mis dedans, il n'en reste pas une goutte.

Explication. — L'un des trois montants du chevalet est percé intérieurement dans toute sa longueur, et entre, par son extrémité inférieure, dans un trou fait au plancher du théâtre; il est arrêté par l'épaulement d'un tenon, pratiqué à cette même extrémité du montant creux. Le crochet placé à la partie supérieure de ce chevalet est creux aussi.

Le corps de la marmite est double. Entre les deux parties, il y a un vide de quatre ou cinq millimètres. La partie qui entre dans l'autre n'a pas de fond, et ne descend pas tout-à-fait sur le fond du corps extérieur, afin que l'eau qu'on met dans la marmite puisse monter dans le vide qui existe entre les deux parties

qui composent cette marmite. L'anse de cette même marmite est creuse comme le crochet, et le vide communique à celui qui règne entre les deux corps du vase, au moyen d'un petit tuyau ajusté à une des oreilles du même vase ou marmite. Cette anse est percée au milieu, en dessous, et c'est dans cette ouverture que l'on fait entrer le crochet qui est au chevalet, quand on y suspend ladite marmite.

Le couvercle est assez profond pour contenir au moins trois pigeons vivants dans sa concavité; ces pigeons sont maintenus par un faux fond en métal, qui est soutenu par deux petits crochets à ressort, attachés à deux fils de fer qui correspondent intérieurement au bouton placé sur le couvercle. En tournant un peu ce bouton, les fils de fer font écarter les petits crochets, et le faux fond, que rien ne soutient plus, tombe dans la marmite avec les pigeons.

L'effet de cet appareil est celui d'un siphon de tonnelier, quand on transvase une pièce de vin. La marmite étant emplie d'eau, et suspendue au crochet creux qui correspond à l'anse du vase et au vide du montant percé du chevalet, si une personne, étant sous le théâtre, aspire un peu avec la bouche l'extrémité du montant passé au travers du plancher, alors il s'établit aussitôt un écoulement qui ne cesse que quand il n'y a plus d'eau dans la marmite, parce que l'air atmosphérique, pressant sur l'eau, la force de monter entre les deux parois du vase jusqu'à l'anse, et de là dans le crochet qui la fait passer dans le vide du mon-

tant, pour tomber dans un réservoir placé exprès sous le théâtre, à l'endroit du plancher où passe le bout du montant par lequel l'eau s'écoule.

C'est pour donner le temps à l'eau de s'écouler, que les prestidigitateurs font une espèce de parade, qui a encore l'avantage d'amuser l'assemblée. Ils demandent deux jeunes gens qui viennent sur le théâtre. Ils habillent l'un en petite cuisinière, et l'autre en cuisinier, et ce travestissement, qui emploie beaucoup de temps, égaie les spectateurs.

On comprend que le faux fond du couvercle, étant tombé dans la marmite, cache entièrement les pigeons morts qui y sont restés.

SECTION XXXII.

Service de café à la minute.

On conviendra qu'il est fort agréable, après son dîner, d'aller à un spectacle de prestidigitateur, parce que, indépendamment des miracles dont l'esprit et les yeux sont régalés, on peut encore s'attendre à jouir de quelques surprises flatteuses pour le goût et l'odorat.

Au moment où on s'y attend le moins, on vous offre d'excellent café d'un arome digne d'un prince.

Voulez-vous autre chose? le magicien prend une bouteille, et en fait sortir toutes les liqueurs que l'on désire; c'est au goût de chacun. La saveur et le parfum de ces liqueurs sont tellement délicieux, que le nectar n'est, en comparaison, que du petit lait; du moins c'est le sentiment de ceux qui ont goûté ce breuvage des dieux.

Notre sorcier, qui est toujours galant, met une perruque dans une boîte, et, en faveur des dames, il la métamorphose en une quantité de jolis bouquets. Non content de cela, il met des boules de caoutchouc sous des gobelets, et, d'un coup de baguette magique, elles sont changées en oranges du Portugal. La distribution en étant faite, il emprunte un chapeau, y met la main, et voilà une pluie de bonbons qui tombe sur l'assemblée.

Enfin, le théâtre d'un prestidigitateur est un véritable pays de cocagne, et ceux qui vont le visiter peuvent compter qu'un joli dessert les attend.

Et qu'on ne pense pas que le pouvoir du prestidigitateur ne s'étend que sur les liqueurs, les fleurs et les bonbons : voici qui va nous prouver qu'il peut davantage.

Dans une séance de magie blanche, à la distribution des liqueurs, un monsieur refusa, en disant qu'il n'en buvait qu'après avoir dîné, et que, n'ayant pas encore mangé, il le remerciait. Le physicien répondit : « Qu'à

cela ne tienne, Monsieur, vous n'avez pas dîné à l'heure qu'il est : eh bien ! afin que votre estomac n'en souffre pas, je vais vous offrir quelque chose de substantiel. »

Il prit un pavé qui n'était plus de service, le couvrit un moment, fit jouer la baguette, et découvrit une superbe dinde aux truffes, qui faisait envie à tout le monde. Le monsieur se mit à table sans façon, fêta la dinde aux truffes, et la bouteille magique lui fournit tous les vins et les liqueurs qu'il préférait.

Mais, dira-t-on, d'après cela, il ne faut pas chanter trop haut la générosité du prestidigitateur, et le croire doué d'une humeur prodigue : ce qu'il offre si gracieusement ne lui coûte rien que le coup de sa baguette féerique. D'ailleurs, nous voyons qu'avec des cailloux ou de la brique pilée, il prépare un café qui ne le cèderait pas en qualité à celui de Moka ; avec des écailles d'œuf, il fait du sucre, et, pour se procurer de la crême, il ne lui faut qu'une poignée de son. Messieurs les limonadiers et les maîtres d'hôtel devraient comprendre qu'il serait de leur intérêt de faire un cours de prestidigitation.

Un moment : avant de porter un jugement définitif sur ces effets miraculeux, que l'on écoute la confidence et l'explication de ce secret ; on en pensera ensuite ce que l'on voudra.

Explication. — La pièce qui sert pour ce tour est un vase d'une forme cylindrique, composé de trois pièces, dans le système de celui qui est décrit

sous le n° 1, dans la section XXIII du chapitre II.

La dimension que l'on donne à cette pièce pour le salon est, sans y comprendre tout le piédouche, de 22 centimètres environ de hauteur, sur 9 de diamètre. Pour le théâtre, on la fait beaucoup plus grande.

Quant à sa construction, la différence qu'il y a avec le vase aux tabatières, c'est qu'on ajoute à celui dont il est question maintenant, une petite pièce faite comme un couvercle de boîte ronde.

A cette pièce est soudé, en dessous, un fil de fer qui passe dans un ressort à boudin, et qui se prolonge jusqu'au fond du piédouche qui est percé, et auquel il s'attache, parce que l'extrémité de ce fil de fer est courbée en crochet qui se cramponne de lui-même au bord du fond dudit piédouche. Ce fil de fer a deux emplois : il maintient la petite pièce dans le fond du vase par le moyen du crochet, et maintient aussi le ressort à boudin dans son mouvement.

Si l'on fait couler le crochet qui tient au fond du vase, il rentre dans le trou fait au pied; le ressort se détend, et ce couvercle, dont l'ouverture est en dessus, vient se présenter au niveau de l'embouchure du vase, et semble lui-même être cette embouchure.

Dans le fond de la couverture en forme de dôme qui couronne la première pièce qui couvre les deux autres, dans ce fond, dis-je, est pratiqué un petit mécanisme qui consiste à faire mouvoir trois petits crochets plats qui s'écartent ou se resserrent en tournant ou en détournant un peu le bouton qui surmonte la couver-

ture. Quand ces crochets s'écartent, ils entrent dans une rainure faite au bord de la pièce du milieu, en rabattant ce bord en dedans, de sorte que, quand les bouts de ces trois crochets sont entrés dans la rainure, on peut, en tirant le bouton, enlever ensemble la pièce de dessus et celle du milieu. Cette pièce du milieu est à double corps, comme dans la boîte aux tabatières, et c'est de même entre les deux corps qu'entre la troisième partie, qui est celle que supporte le piédouche. N'oublions pas de dire que le bord de cette troisième partie est aussi rabattu en dedans, pour retenir le cercle en forme de couvercle, quand il remonte poussé par le ressort à boudin. Quand ce cercle ou fausse ouverture est remonté, en mettant la pièce du milieu, il est poussé par le fond de cette pièce jusqu'en bas, et le crochet qui doit l'assujétir dans le fond du vase, comme je l'ai dit, se place de lui-même et s'accroche au fond du piédouche.

Il est à peu près impossible de décrire clairement une pièce mécanique composée de plusieurs parties et de beaucoup de petits riens, qu'il faut pourtant connaître. Les planches mêmes seraient insuffisantes pour se faire bien comprendre. Ces descriptions ne peuvent être qu'obscures pour les personnes qui sont étrangères aux arts mécaniques : des ouvriers intelligents seuls pourront les entendre.

Ce qui pourrait prouver combien ces descriptions d'instruments de physique amusante sont fastidieuses, c'est qu'aucun de ceux qui ont écrit sur la prestidigi-

tation n'a eu le courage de l'entreprendre sérieusement. Ozanam, Guyot et Decremps, qui sont les seuls, du moins en France, ne donnent sur ce sujet que très-peu de détails, et rien qui puisse satisfaire le lecteur, malgré les planches dont ils se sont servi.

Je n'ai donc eu d'autre espoir, en me livrant à ce travail ingrat, que de donner une idée de toutes ces pièces, et de faire connaître les moyens employés pour provoquer l'étonnement.

Comme je l'ai déjà dit, on trouve ces instruments tout faits; l'essentiel est de savoir en faire usage et de les faire valoir; c'est à l'enseigner que je me suis appliqué.

MANIÈRE DE FAIRE LE TOUR.

Il faut trois vases comme celui qui vient d'être décrit. La pièce mobile qui doit représenter l'ouverture du vase est enfoncée et maintenue par le petit crochet qui s'agrafe au fond du piédouche.

A chacun des vases, on emplira la pièce du milieu, l'une de café en liqueur, très-chaud; une autre, de crême, aussi très-chaude, et la troisième de sucre. On tournera un peu le bouton qui surmonte la couverture, afin que les trois crochets mobiles qui sont sous cette couverture se cramponnent dans la petite rainure faite sur les bords de la pièce du milieu dudit vase.

On aura trois moyennes caisses, que l'on emplira au tiers environ, l'une de café en grains, *si l'on ne veut pas y mettre de cailloux*, une autre de haricots, et la troisième de son.

On enlève, par le bouton de chaque vase, la pièce de dessus et celle du milieu, qui est pleine, qui vient avec la première, puisqu'elle y tient au moyen des trois petits crochets du haut. Ensuite on prend la troisième pièce, qui représente le vase proprement dit : celle, enfin, qui est sur le piédouche, et qui contient la petite pièce mobile en forme de couvercle de boîte dont il a été fait mention.

On couche le vase qui doit contenir le café dans la caisse où est le café en grains. On l'emplit d'abord entièrement et on la vide de haut dans la caisse, pour faire voir que le vase était réellement plein, et donner l'idée de la quantité de café qu'il contenait. Mais, feignant de l'emplir de même la seconde fois, on détache le crochet cramponné sous le piédouche. La petite pièce remonte, on y met quelques grains de café en faisant le geste d'en mettre beaucoup, et on pose le vase sur la table. Ce vase paraît alors tout plein de café en grains, quoiqu'il n'y en ait que très-peu à la superficie.

On remet sur ce vase les deux parties que l'on avait enlevées ensemble, et on détourne le bouton, afin que la pièce de dessus ne tienne plus à celle du milieu, qui est pleine de café chaud en liqueur.

On se rappelle qu'en mettant ces deux pièces sur la troisième, le fond de la partie du milieu repousse la

fausse ouverture du vase, dont le crochet se place de lui-même sous le piédouche.

Maintenant, si l'on retire par le bouton la pièce qui couvre les deux autres, le vase du milieu se montrera tout rempli de café tout fait.

On opère de même avec les deux autres vases. Pour le sucre, on prend la caisse aux haricots, et pour la crême, on prend la caisse où est le son. On sent bien que l'on pourrait se servir de tout autres substances que celles qui viennent d'être désignées : ce choix est tout-à-fait indifférent.

On retire la première pièce de chaque vase, et on fait la distribution du café, du sucre et de la crême.

Comme toutes ces choses sont offertes à l'assemblée, il faut que les vases soient de la plus grande propreté. Si l'on ne se les procure tout en argent, il faut qu'ils soient au moins solidement argentés. Ceux que les constructeurs d'instruments de physique amusante fournissent ne laissent rien à désirer sous ce rapport.

Si cette édition est favorablement accueillie du public, je me propose de la faire suivre d'un supplément composé de tours nouveaux; mais comme ces tours n'ont jamais paru, et que, n'étant encore à la connaissance de personne, on ne trouverait pas les instruments nécessaires pour les exécuter, je joindrai des planches, quand cela sera utile, aux explications que j'en donnerai.

Tous les prestidigitateurs savent que, pour faire *sauter la coupe*, *filer la carte*, *glisser la carte*, etc., on ne peut éviter un mouvement brusque des mains, que l'on est obligé de couvrir par d'autres mouvements peu naturels et qui, n'étant pas motivés, nuisent à la bonne exécution. Pour obvier à ces inconvénients, j'ai cherché et trouvé le moyen de perfectionner ces principes, que je peux exécuter d'une manière imperceptible, bien que l'on ait les yeux fixés sur mes mains.

J'ai essayé d'expliquer et de faire comprendre ces moyens; mais j'ai vu à regret qu'il est certaines actions manuelles, surtout en fait de prestidigitation, qu'il est très-difficile, sinon impossible de décrire intelligiblement. Ce n'est que par les yeux que ces mouvements de mains et de doigts peuvent entrer avec facilité dans l'entendement.

Il en est de même pour le jeu des gobelets avec des boules de cuivre, dans lequel la réussite ne dépend

que d'un léger coup de main donné d'une certaine manière, qu'on ne peut que sentir, mais non exprimer, et que l'on peut très-bien saisir en le voyant faire, si le démonstrateur veut l'indiquer.

Cependant, je ne désespère pas de trouver le moyen de me faire entendre. Si je suis assez heureux, je ne manquerai certainement pas d'en avertir les amateurs, dans le supplément que je projette.

Comme je me suis mis à la disposition des souscripteurs du présent ouvrage, si quelques-uns de ces messieurs désiraient se former un petit cabinet de physique amusante, je m'offre de les diriger dans le choix des instruments.

ADRESSES

Des constructeurs d'instruments de physique amusante et de magie blanche, où l'on pourra trouver toutes les pièces dont il est parlé dans le courant de ce traité.

A Paris.

MM. Paul Fournay, rue Ognard, 5, pour les instruments en cuivre et en fer-blanc;

Devaux, mécanicien, rue Neuve-Coquart, 8;

Dubois (P.-J.), tourneur-tabletier, rue Phélipaux, 11, ci-devant rue Royale-St-Martin, 19;

Gallet (aujourd'hui sa veuve), tient tous objets de physique amusante, rue de la Tabletterie, 9;

Amand Diettennberger, rue Phélipaux, 28, pour automates mécaniques et pièces de fantaisie;

Aubert, rue Greneta, 3, ferblantier pour instruments de physique amusante.

Si un changement de domicile avait eu lieu chez quelques-unes des personnes sus-nommées, on pourra consulter l'*Almanach du Commerce de Paris*, pour rectifier l'erreur.

A Reims.

On pourra s'adresser avec confiance, à M. Tricout-Drexel, mécanicien, rue du Petit-Four, à l'établissement orthopédique, pour toutes les pièces relatives à la physique amusante.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. — *Choix de petits tours de table, ou tours de société.*

pages.

Section I. — Tour mathématique avec deux dés. 5

Section II. — Etant à table, escamoter un couteau ou tout autre objet en feignant de l'avaler. 7

Section III. — Faire sortir une liqueur de la pointe d'un couteau. 9

Section IV. — Passe avec des grelots. 11

Section V. — Entourer et lier exactement un corps avec des cordes, qui tombent d'elles-mêmes comme par enchantement. 12

Section VI. — L'écriture au tabac. 14

Section VII. — Se rendre invisible à une nombreuse assemblée, en se présentant devant elle à visage découvert, sans être masqué d'aucun corps, et ayant un flambeau à la main. 15

Section VIII. — Merveilleuse apparition de trois stigmates dans la main. 16

pages.

Section IX. — Singulière manière de jouer aux dominos. 17

Section X. — Nouvelle manière de magnétiser, qui réveille au lieu d'endormir. 19

CHAPITRE DEUXIÈME. — *Tours de salon.*

Section I. — Tour de la quille. 23

Section II. — La petite boîte au mouchoir. 26

Section III. — Sans raison apparente, faire venir à soi des objets que l'on jette sur une table. 31

Section IV. — Tour du *Chapelet* perfectionné. 33

Section V. — Joli tour de pièce de monnaie. 35

Section VI. — Tour des grands anneaux, que l'on fait voir séparément, fermés et bien soudés, et qu'on entrelace à la vue des spectateurs. 39

Section VII. — Excellent avis pour les personnes qui désireraient faire fortune en peu de temps. 42

Section VIII. — La danse des pantins. 48

Section IX. — Joli petit tour, très-mignon, très-coquet et saupoudré de la plus fine fleur de galanterie. 50

Section X. — La boule magique. 54

Reprise de la section VII, spécialement consacrée aux amateurs de fortune. 58

Section XI. — Métamorphoses. 62

Section XII. — Le tour du sucre et du café en grains. 68

Section XIII. — Boules changeantes. 73

Section XIV. — Tour des pyramides. 74

Section XV. — Tour du plumet, ou plutôt des plumets. 80

Section XVI. — Multiplication des drapeaux. 84

Section XVII. — Transposition singulière. 86

Section XVIII. — Tour du gros dé. Plusieurs manières. 90

pages.
Section XIX. — Expérience qui ne sera pas du goût de tout le monde. Dissertation sentimentale, où l'on trouvera que l'art est préférable à la nature. 102
Section XX. — Beau tour de montre. 106
Section XXI. — La plume sautante. 112
Section XXII. — Moyen ingénieux d'escamoter une bague dans un œuf. 115
Section XXIII. — Description de quelques instruments de magie blanche, ou physique amusante. 118
N° 1. — Le vase aux tabatières. 119
N° 2. — Description d'un couvercle qui fait partie de l'appareil d'un tour de pièces de monnaie. 121
N° 3. — La boîte dite aux bonbons, à double tiroir. 123
N° 4. — Le vase au mouchoir brûlé. 127
N° 5. — La boîte à la carte et à l'oiseau. 129
Complément de la section XIX. 132
Section XXIV. — Faire passer dans un vase vide un mouchoir mis dans une boîte, et faire retourner dans la boîte ce même mouchoir, le vase et la boîte étant éloignés l'un de l'autre, ou chacun dans les mains d'une personne. 135
Section XXV. — Faire que deux pièces de cinq francs, enfermées dans une tabatière, qui est elle-même enfermée dans un vase, passent au travers d'un ruban, dans un verre éloigné du vase. 137
Section XXVI. — Faire sortir invisiblement un oiseau mis dans un vase, pour le faire trouver dans une boîte tenue par une dame, en place d'une carte tirée qu'on avait mise dans ladite boîte; laquelle carte se trouve dans une autre boîte où il n'y avait rien. 140
Section XXVII. — Autre usage de la boîte à l'oiseau. 142

pages.
Section XXVIII. — Naissance spontanée d'une fleur. 143
Section XXIX. — Voyage d'un mouchoir dans différentes contrées. 145
Section XXX. — Promenade isolée d'une pièce de cinq francs sur la lame d'un sabre. 150
Section XXXI. — La montre brisée et raccommodée. 155
Section XXXII. — Transposition soudaine de divers objets dans des lieux différents. 163

CHAPITRE TROISIÈME. — *Des tours de théâtre ou magie blanche.*

Section I. — Des tables diverses en usage au théâtre. 176
Section II. — Préparation des bouteilles dans lesquelles on fait trouver des oiseaux, des lapins, ou tous autres objets, tels que mouchoirs, montres, etc. 187
Section III. — L'assiette cassée, raccommodée par un coup d'arme à feu. 189
Section IV. — La bouteille qui donne toutes les liqueurs demandées. 192
Section V. — Faire passer une bague empruntée, dans une noix fourrée dans un gant aussi emprunté, lequel gant est enfermé dans un œuf, l'œuf dans un citron et le citron dans une orange. 193
Section VI. — La carte imprimée sur un mouchoir d'un coup de pistolet. 195
Section VII. — Tours des bassins aux poissons, ou apparition subite de vases emplis d'eau et de poissons. 197
Section VIII. — Autre manière de faire le tour du bassin aux poissons. 203
Section IX. — Transformation et transposition magiques de plusieurs objets. 204

pages.
Section X. — Autre manière de faire le tour précédent. 209
Section XI. — Le lapin magicien. 211
Section XII. — L'oiseau mort et ressuscité ; vraie manière de faire le tour. 216
Section XIII. — L'étui à bague enchanté par le pouvoir magique d'un horloger-mécanicien. — L'oiseau qui sort vivant d'un œuf, dans lequel on croyait ne trouver qu'une bague. 223
Section XIV. — Le supplice de Tantale. 228
Section XV. — Tour de la cible et la montre. 231
Section XVI. — La danse des pantins pour le théâtre. 235
Section XVII. — Escamotage d'une dame. 236
Section XVIII. — Dans laquelle on verra que, pour raccommoder un mouchoir mis en pièces, il ne s'agit que de le brûler. 239
Section XIX. — Escamotage de plusieurs clefs, qui sortent invisiblement d'un vase fermé, pour se trouver dans l'intérieur d'un pain. 242
Section XX. — Le tir aux épingles. 245
Section XXI. — La colonne triomphale. 247
Section XXII. — Faire sortir d'une bouteille emplie de vin, et au commandement, les rubans de toutes les couleurs demandées. 250
Section XXIII. — Le citronnier magique. 251
Section XXIV. — Tour incroyable. — Boulet complaisant. — Fusillade pour rire. 255
Section XXV. — Boîte inépuisable. — Chapeau changé en corne d'abondance. 262
Section XXVI. — Porte-feuilles qui conviendrait à beaucoup de monde. 266

pages.

Section XXVII.—Conversation d'une pièce de monnaie avec les personnes qui daigneront lui faire l'honneur de l'interroger. — Parodie métaphysique. — Digression extravagante que je conseille de passer. 269

Section XXVIII. — Moyen de raccommoder un habit coupé par morceaux. 281

Section XXIX. — Tour de la houlette. Carte dansante. 285

Section XXX. — La suspension. 292

Section XXXI. — La marmite du diable. 294

Section XXXII. — Service de café à la minute. 297

FIN DE LA TABLE.

Reims. — Imprimerie de A. HUET, rue de l'Arbalète, 22.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF CONGRESS
0 042 002 264 5